

Mao et les bandits

L'enrôlement des brigands et des sociétés secrètes dans la révolution chinoise (1919-1954)

Emmanuel Jourda

Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine (CECMC),
EHESS

Sociétés politiques comparées, 60, mai-août 2023

ISSN 2429-1714

Éditeur : Fonds d'analyse des sociétés politiques, FASOPO, Paris | <http://fasopo.org>

Citer l'article : Emmanuel Jourda, « Mao et les bandits. L'enrôlement des brigands et des sociétés secrètes dans la révolution chinoise (1919-1954) », *Sociétés politiques comparées*, 60, mai-août 2023, http://www.fasopo.org/sites/default/files/variaz_n60.pdf



Mao et les bandits
L' enrôlement des brigands et des sociétés secrètes dans la
révolution chinoise (1919-1954)
Résumé

La relation historique du Parti communiste chinois aux bandits et aux sociétés secrètes est longtemps restée intrigante, faute de sources disponibles. En 1966, grâce au travail pionnier de Stuart Schram, on avait pu découvrir l' appel lancé en 1936 par Mao Zedong aux fraternités jurées dites des Aînés et des Anciens (Gelaohui), alors qu' il tentait de reconstruire le Parti dans le soviet du Nord Shaanxi après l' épisode de la Longue marche. La compréhension de ce sujet était depuis restée en suspens. À partir de la somme de Schram, *Mao's Road to Power* (1994-2023), il est désormais possible de reprendre cette histoire, incluse dans celle de l' émergence du communisme chinois au temps de la Chine républicaine. À rebours d' une supposée appétence de Mao pour la marginalité sociale violente, il apparaît que le Parti communiste chinois, alors sous la tutelle de l' Internationale communiste, a dû résoudre, sur le terrain et au nom de la révolution, son rapport au lumpenprolétariat comme au Front Uni.



Mao and the bandits
The enrolment of brigands and secret societies in the Chinese
revolution (1919-1954)
Abstract

The historical relation of the Chinese Communist Party with bandits and secret societies has long remained intriguing, for lack of available sources. Thanks to the pioneering work of Stuart Schram in 1966, we discovered Mao Zedong's appeal to the sworn brotherhoods – the Elder Brothers Societies (Gelaohui) – in 1936, while he was trying to rebuild the Party in the Northern Shaanxi soviet after the episode of the Long March. Since then, our understanding of the subject had remained unresolved. On the basis of Schram's book, *Mao's Road to Power* (1994-2023), it is now possible to retrace this history, which is part of the story of the emergence of Chinese communism during the period of Republican China. Contrary to Mao's alleged partiality for violent social marginality, it appears that the Chinese Communist Party, then under the Communist International's supervision, had to resolve its relationship with the lumpenproletariat and the United Front, on the ground and in the name of revolution.



Mots-clés

Bandits ; Front uni ; Gelaohui (Sociétés des Aînés et des Anciens) ; Internationale communiste ; lumpenprolétariat ; Mao Zedong ; Parti communiste chinois ; sociétés secrètes ; triades.



Keywords

Bandits; secret societies; Chinese Communist Party; Communist International; Gelaohui (Elder Brothers Societies), lumpenproletariat; Mao Zedong; triads; United Front.

En 1966, Stuart R. Schram publiait son article désormais célèbre « Mao Tse-tung and secret societies ». Il y faisait plus que répertorier les très rares mentions alors accessibles concernant les déclarations de Mao sur les « populations flottantes ». Il révélait à l'Occident qu'en juillet 1936 Mao avait lancé un appel aux Gelaohui, une société secrète omniprésente dans le Nord de la Chine. Stuart R. Schram se targuait ainsi de lever un voile sur ce sujet quelque peu occulté de l'histoire du Parti communiste chinois (PCC), mais ne pouvait que constater la portée très parcellaire du résultat de ses recherches. Il concluait sur la nécessité de poursuivre la démarche afin d'appréhender plus finement la relation de Mao avec les marges de la société chinoise. Comme souvent, la postérité allait retenir l'importance de la découverte pour oublier les interrogations de son inventeur.

Cet article a alors été appréhendé à l'aune des problématiques qui étaient à la mode à cette époque, qui cherchaient à expliquer la modernité chinoise par l'histoire de sa révolution communiste. L'appel de 1936 faisait tout d'abord écho à la biographie d'Agnes Smedley¹ consacrée à Zhu De, qui évoquait ses contacts de jeunesse avec les Gelaohui. D'autre part, il permettait de mettre en perspective le séjour de Mao dans le maquis des Jinggangshan, à compter de 1927, au cours duquel il s'était allié avec des individus catalogués comme des « brigands ». Au regard des sources fragmentaires de l'époque, il a été supposé², sur la base des réflexions d'Eric J. Hobsbawm autour des bandits³, que l'implication de ces marges sociales dans la révolution maoïste pouvait découler de leur supposé statut de primitifs de la révolte populaire au cours des siècles⁴. Puis l'inférence est passée de mode. Alimentée par aucune révélation universitaire particulière, elle a semblé devoir s'éteindre d'elle-même. La thématique de la collusion a été ravivée dans les années 1980-1990 au moment où le PCC (Parti communiste chinois) a tendu la main aux Triades, en arrière-plan des pourparlers sino-britanniques pour la rétrocession de Hong Kong et sur fond de scandales de corruption liés à l'ouverture de la République populaire de Chine (RPC) au capitalisme. Ces affres de la Chine post-révolutionnaire, à laquelle les années 1920-1930 offraient un miroir déformant, semblaient pouvoir réduire, dans un contexte en apparence dépolitisé, la trajectoire du PCC au XX^e siècle à du cynisme et à de la vénalité. Il est dorénavant acté que les ressorts et les contours de ce rapprochement sont beaucoup plus complexes⁵ que cette image d'Épinal mal étayée a pu le laisser paraître.

Il convient cependant de le reprendre à la racine, sous forme d'une enquête historique rendue possible par les indices qui jonchent de manière éparse les déclarations de Mao Zedong 毛澤東 (1893-1976) et des premiers dirigeants du PCC. Afin d'éviter les risques liés à une narration décontextualisée, qui tronquerait leur mise en intrigue, il est indispensable de les apprécier à la croisée de deux aléas et d'une ligne de force : d'une part, l'action du PCC sur la période 1920-1940 ne peut être appréhendée qu'à l'aune de la versatilité des instructions de l'Internationale communiste (IC). Les directions que prend le Parti sont de ce fait non seulement fortement évolutives, mais surtout saccadées. D'autre part, les revers militaires que connaît le PCC l'empêchent grandement de déployer une stratégie probante et pérenne sur un territoire et une population donnée. Dès lors, lue à l'aune de ces informations, son action paraît avant tout chaotique et décousue. L'ensemble a toutefois comme constante la construction forcenée de l'hégémonisme du Parti, quelles que soient les circonstances, à l'intersection souvent conflictuelle du dogme et du terrain.

Afin de déconstruire les méandres des tensions qui sous-tendent les attermoissements du PCC par rapport à la question des bandits et des sociétés secrètes, il est nécessaire d'agréger plusieurs types de sources : la liste des déclarations de Mao Zedong au sujet des « populations flottantes » dans le cadre de sa marche vers le pouvoir sera établie sur la base de leur collecte réalisée par Stuart Schram. Son encyclopédique *Mao's Road to Power* (1994-2023), qui couvre la période 1912-1949, a l'immense mérite de permettre d'en affiner les

¹ Smedley, 1972 [1956].

² Chesneaux *et al.*, 1970.

³ Hobsbawm, 2012 [1967], 2008 [1972].

⁴ Davis, 1971.

⁵ Jourda, 2019a.

constances et les bifurcations⁶, de manière beaucoup plus précise qu'il ne serait possible de le faire avec les *selected works* publiés par le PCC, parfois lacunaires ou expurgés. Cette somme déclarative sera contextualisée grâce à la biographie qu'Alain Roux a consacrée à Mao⁷. Y sera adjointe une grille de lecture des relations du PCC avec les sociétés secrètes et les bandits s'appuyant sur la thèse trop méconnue de Park Sang-Soo⁸, en grande partie consacrée aux Gelaohui dans le Nord-Ouest de la Chine, ainsi que sur les ouvrages de Stephen C. Averill⁹ sur le séjour de Mao aux Jinggangshan et de Joseph W. Esherick¹⁰ pour celui dans le Nord Shaanxi. L'ensemble sera politiquement interprété au prisme de la trajectoire du communisme en Chine proposée par Yves Chevrier¹¹. Pour les besoins de la démonstration, le plan, passé les prolégomènes, sera chronologique afin de suivre les sinuosités de cette histoire heurtée sur trois décennies¹².

DES CATEGORIES SOCIO-POLITIQUES FLOTTANTES ET GIGOGNES

Tout d'abord, il convient de caractériser à gros traits la différence entre les nationalistes (Guomindang, GMD) et les communistes dans leur rapport aux alliances avec les marges sociales chinoises¹³. Schématiquement, les premiers cherchent à former des coalitions, qui peuvent s'avérer sans trop de gêne très opportunistes et hétérogènes, en vue d'un projet politique à vocation pluraliste, quelle qu'en soit la réalité. Les seconds envisagent leurs partenariats opérationnels dans une perspective totalisante – idéologique et structurelle –, même lorsque le contexte ne s'y prête pas. Au début du XX^e siècle, la relation de ces deux partis aux bandits et aux sociétés secrètes doit donc être distinguée. D'un côté, les nationalistes, malgré des postures et prétentions légalistes, peuvent être enclins à de nombreux accommodements douteux. Ces compromis sont censés ne pas nuire à la finalité théorique de leur dessein. De l'autre, les communistes, qui ne conçoivent leur action que sous l'angle de la domination du social, s'astreignent constamment à envisager leur stratégie factuelle et déclarative au regard de leur aspiration pour la société. Ils se doivent d'éviter tout type de compromission qui pourrait nuire à leur ambition.

De plus, les nationalistes n'ont pas besoin de cadre conceptuel spécifique pour s'y frotter. Sun Yat-sen 孙逸仙 (1866-1925) est l'un des premiers à tenter d'approcher les sociétés secrètes. Toutefois, plus doué pour être le commis voyageur de la révolution que son organisateur, son cheminement est peu structurant. Jiang Jieshi (Chiang Kai-shek) 蔣介石 (1887-1975), au cœur de multiples réseaux gangrénés par le factionnalisme et la corruption, en tire profit au quotidien mais n'en fait pas un levier déterminant pour le projet politique de plus en plus ajourné de son Parti-État. Il en va tout autrement pour les communistes, qui ont besoin d'un référentiel pour s'autoriser à s'allier avec des catégories politico-sociales considérées comme ennemies de la révolution, au lieu de les combattre. Fonction dévolue au Front uni (*tongyi zhanxian*, 統一戰綫), concept marxiste-léniniste qui favorise des appariements destinés à renforcer l'appareil contre un tiers à abattre, afin de créer les conditions de la révolution. Incidemment, le processus doit inéluctablement conduire à incorporer ou à affaiblir les forces ainsi attelées, autrement dit, à être en mesure de soumettre, par la contrainte du verbe ou des armes, la diversité sociale et politique qu'elles représentent afin d'éviter qu'elles puissent, d'une manière ou d'une autre, menacer la prééminence du Parti.

⁶ Schram ne semble pas avoir réévalué ses découvertes de 1966 à l'aune de cette moisson réalisée des décennies plus tard. Dans son volume III, sorti en 1995, qui contient le texte de Mao sur les vagabonds de juin 1930, Schram renvoie (1995, 452, note 3) à la version anglaise de l'ouvrage collectif de Chesneaux, publié en 1972 (version française plus complète 1970). À l'époque, il n'existe pas encore de littérature renouvelant le genre pour la Chine continentale. Au cours des années 1990, le courant universitaire qui revisite le sujet des sociétés secrètes (Dian Murray, Carl Trocki, David Ownby, Mary Somers Heidhues, Jean DeBernardi et Barend ter Haar) se focalise sur l'Asie du Sud-Est.

⁷ Roux, 2009.

⁸ Park, 2002.

⁹ Averill, 2006.

¹⁰ Esherick, 2022.

¹¹ Chevrier, 2022.

¹² Je remercie David Serfass pour son soutien tout au long de cette recherche, ainsi que les lecteurs et relecteurs des premières versions de cet article. Leurs remarques et commentaires lui doivent beaucoup.

¹³ Une comparaison plus poussée entre les deux partis sur la question des bandits dépasse largement le cadre de cet article. Pour plus de détails sur le GMD, voir Jourda, 2019b.

Le Front uni, qui a l'apparence d'une notion fourre-tout, de par son statut hybride de superstructure idéologique autorisant le pragmatisme, doit sous cet angle être considéré comme une ingénierie structurante de l'hégémonie à géométrie variable du PCC. L'action en matière d'altérité qu'il autorise consiste à se coaliser avec certains groupes pour les « utiliser » (*liyong*, 利用), mais toujours dans l'optique de les « transformer » (*gaibian*, 改變), de les « rééduquer » (*gaizao*, 改造) et de les « gagner à la cause » (*zhengqu*, 爭取). Autrement dit, activer ces « cibles » (*duxiang*, 對象), qui ne font pas partie des forces prolétariennes *stricto sensu*, afin d'accélérer le temps révolutionnaire, en élargissant sa base. À l'issue du processus, les aspérités de cette altérité sociale – son habitus et/ou son autonomie politique –, qui ne sont ni compatibles avec l'éthos révolutionnaire ni solubles dans la domination du PCC, doivent avoir été gommées.

En résumé, le GMD tolère malgré tout, parfois sous la contrainte, l'existence d'une diversité sociale et politique qui lui est « extérieure » (*dangwai*, 黨外) et qui lui résiste, tandis que le PCC se doit en permanence de politiser le social auquel il est confronté en le « restructurant » (*tizhizhuan*, 體制化)¹⁴ à sa guise. Dans le chaos de 1920-1930, cette ligne de partage permet d'analyser le rapport très différent de ces deux camps aux bandits.

À la fondation du PCC en 1921, ses membres, dont l'activisme novice est imprégné d'une mythologie russe importée, tâtonnent. Au gré de leurs premières déconvenues, ils découvrent qu'en Chine les conditions pour une révolution immédiate ne sont pas réunies. Pour y remédier, ils tentent, sur un mode théorique, d'incorporer à leur manœuvre différentes catégories sociales, qui jusque-là échappaient à leur prisme idéologique, afin d'en faire des auxiliaires intégrés à leur projet. La situation se complique ensuite quand il s'agit de transcrire cette représentation conceptuelle dans la réalité des alliances de terrain. Dans un monde où le dogme guide l'action dialectique et opératoire, l'enjeu porte alors sur l'appréciation de la démarche, qui semble souvent dévoyer la ligne claire, mais souvent déconnectée des contingences, de la route vers la révolution. Les membres du Parti qui s'y risquent, souvent de leur propre initiative au nom d'un certain pragmatisme, se doivent donc de maîtriser les catégories et les injonctions révolutionnaires de l'IC, afin de se protéger. L'exercice est d'autant plus périlleux que le terrain incite avant tout à la patience et aux louvoisements. Ceux qui échouent à démontrer que leur action, ou sa finalité, est orthodoxe sont susceptibles d'être voués aux gémonies, devenant ainsi les victimes expiatoires des luttes internes.

Entre 1919 et 1936, les communistes chinois, qui se veulent urbains et prolétariens, sont désespérément en quête d'implantation locale et de supplétifs. En déshérence à compter de 1927, suite à la rupture du premier Front uni et leur traque par Jiang Jieshi, ils sont contraints de s'intéresser aux bandits ruraux et aux sociétés secrètes qui les fédèrent pour survivre dans l'arrière-pays et tenter de reconquérir les villes. Il résulte de ce glissement géographique et catégoriel une problématique sociale et un angle d'action politique : le potentiel violent des brigands est au quotidien tristement acté, mais ils forment une force militaire incontournable pour des activistes sans emprise territoriale et sans troupes. Les communistes ne sont pas les premiers à tenter ce type de rapprochement. Comme évoqué plus haut, les bandits et les sociétés secrètes étaient déjà perçus comme étant un vecteur insurrectionnel par les acteurs politiques de 1911, également en manque d'unités combattantes. Cette histoire est désormais intégrée à la mémoire collective. Par contre, il leur revient de réinventer l'exercice, en raison même de leur spécificité dogmatique. Le PCC doit concevoir cette relation pour aboutir à un peuple nouveau, unitaire et massivement révolutionnaire, alors que les nationalistes ont procédé en cherchant à inclure ces marges sociales dans leur invention pluraliste et essentialiste d'une nation ayant une tradition révolutionnaire¹⁵.

Dans les années 1910-1920, les désordres politique – effondrement de la toute jeune démocratie parlementaire, monarchisme de Yuan Shikai 袁世凱 (1859-1916), montée des seigneurs de la guerre, fractionnement du GMD... –, social – bouleversement de l'organisation rurale du fait de la décomposition

¹⁴ Chevrier 2022, 1153 (index).

¹⁵ Jourda, 2019b.

des élites traditionnelles – et environnemental – sécheresses, inondations – aggravent les conditions de vie du monde paysan. La précarité générale qui en résulte transforme la Chine en une « terre de bandits¹⁶ ». Le climat de guerre civile à multi-entrées qui la produit nourrit un triptyque paysannerie-armées-brigands qui semble submerger les campagnes¹⁷.

Cette donne n'est politiquement prise en compte que progressivement par les militants communistes, qui ont une meilleure connaissance de la paysannerie du Sud que de celle du Nord, davantage touchée par les famines et la misère. Tant que la perspective communiste se limite à constater de loin l'existence déstabilisatrice de cette marge sociale envahissante, qui reste un tantième révolutionnaire au sens orthodoxe du terme, il est possible de s'en tenir à l'écart. En revanche, lorsqu'il s'agit impérativement de s'implanter localement et d'en faire un levier pour l'émergence de mouvements sociaux, la confrontation entre le réel et le théorique s'avère inéluctable. Le défi opérationnel contraint dès lors les communistes à devoir comprendre le fonctionnement des bandits (mécanismes internes de pouvoir et d'allégeance) afin de les transformer en catégorie politique souhaitée et de les domestiquer. Leur monde, violent et composite, doit en conséquence être appréhendé à trois niveaux gigognes : l'hétérogénéité de la marginalité chinoise, sa classification en critères politiques génériques et le niveau d'organisation sur lequel il convient d'agir.

En Chine, le vocabulaire qui qualifie les bandits/voleurs est multiple et est employé sans distinction notable, au point de rendre les termes *fei* 匪, *dao* 盜, *zei* 賊 et *kou* 寇 relativement interchangeable¹⁸. Ils forment la base de tout un registre qui trouve ses nuances dans les combinaisons qui en découlent : « voleurs » (*daofei*, 盜匪), « bandits montés » (*mazei*, 馬賊), « bandits des eaux » (*shuikou*, 水寇)... L'ensemble est habillé de formules bucoliques, « rivières et lacs » (*jianghu*, 江湖)¹⁹ et « vertes forêts » (*lulin*, 綠林)²⁰, qui alimentent un imaginaire évoquant les valeurs héroïques d'un monde « repris et épris de justice²¹ » mû par la « loyauté » (*zhong*, 忠) et la « droiture morale » (*yi*, 義), issues des romans populaires *Les Trois Royaumes* (*sanguo yanyi*, 三國演義) et *Au bord de l'eau* (*shuihuzhuan*, 水滸傳)²².

Cet univers se décompose en strates temporelles et géographiques précaires²³ : le « banditisme-paysan » (*nongfei*, 農匪)²⁴, saisonnier, lié à la misère agricole, qui profite tant du froid hivernal pour s'éloigner des villages *via* les cours d'eau gelés que des cultures estivales pour se dissimuler dans les champs de sorgho. La nuisance continue des « bandits-soldats » (*bingfei*, 兵匪), anciens paysans qui, en fonction des conditions et de l'adversité soldatesques, sont devenus troupiers dans les milices, l'armée ou encore pour des seigneurs de la guerre. L'ensemble peut être réparti schématiquement entre les notions d'ancrage (*tu*, 土) et d'errance (*liu*, 流), avec d'un côté les « bandits locaux » (*tufei*, 土匪) – qui caractérisent tant une bande notoire qu'une figure régionale susceptibles de se prendre pour des bandits sociaux – et de l'autre la « populace flottante » (*liumang*, 流氓) – considérée comme asociale dans une Chine caractérisée par une faible mobilité. Dichotomie toute sémantique puisque les deux notions renvoient à celle de « brigands flottants » (*liukou*, 流寇), autrement

¹⁶ Roux, 1998, 39.

¹⁷ Favre, 1930, 3.

¹⁸ Pour plus de détails, voir Billingsley, 1988, 10-20.

¹⁹ Le terme serait apparu au IV^e siècle av. J.-C. sous la plume de Zhuangzi 莊子 (369-286 av. J.-C.) dans le cadre de ses réflexions taoïstes. Il va ensuite être repris par la poésie classique en recouvrant des sens très variables, au point de rendre sa traduction très complexe. Au XX^e siècle, il va progressivement se fixer autour du genre de cape et d'épée (*wuxia*, 武俠), puis devenir synonyme de bandit/mafia aux relents chevaleresques. Voir Helena Wu, 2012.

²⁰ L'expression trouverait sa source dans le fait qu'à la fin des Han antérieurs (IX^e siècle) un corps de troupe levé dans le massif de la forêt verte au Hubei se rendit célèbre pour ses pillages. Voir Favre, 1932, 1.

²¹ Michelutti et Picherit, 2021, 10.

²² Les sociétés secrètes, comme la Société du ciel et de la terre (*tian dihui*, 天地會) – les Triades –, vont s'approprier la figure d'un de ses héros, Guan Yu 關羽, pour en faire leur figure tutélaire. Avant de rencontrer ses compagnons d'aventure, Guan Yu a dû errer au travers des lacs et des rivières pendant six ans pour échapper aux poursuites après avoir tué un tyran local.

²³ Billingsley, 1988 ; Roux, 1998.

²⁴ Le problème des catégories ne se pose pas que pour celle des bandits. Stephen C. Averill (2006, 30) considère que celle des « paysans » (*nongmin*, 農民) est également très floue. Elle regroupe les simples travailleurs des champs, les propriétaires fonciers n'ayant quasiment pas de terres, les individus qui consacrent peu ou pas de temps aux récoltes (bûcherons, porteurs, bandits, artisans...).

dit les bandits de grands chemins²⁵. Au quotidien, ces nuances s'avèrent relatives. Elles caractérisent des catégories qui dans les faits ne peuvent pas être distinguées par leur sociologie ou leur rapport à la violence²⁶.

« Bandit » doit donc être considéré comme étant un hétéronyme accolé par les victimes à tout groupe se livrant à des violences, qu'il soit strictement hors-la-loi ou à connotation sécuritaire. Le terme peut prendre des couleurs politiques. Il devient notamment un stigmate apposé sur l'ennemi afin de le délégitimer – « bandits communistes » (*gongfei*, 共匪), « bandits de Jiang Jieshi » (*Jiangfei*, 蔣匪), « bandits pacificateurs » (*jingfei*, 靖匪), etc. En revanche, la transformation des marges de la société, ensemble informe, en agrégat potentiellement révolutionnaire normé à partir de notions existantes est plus complexe. Les « populations vagabondes » (*yumin*, 遊民), notion proche mais socialement plus neutre que « populace flottante », va devenir, sous la plume de Mao (1925-1926), la formule chapeau sous laquelle il peut regrouper dans un même ensemble politique des groupes aussi disparates et mal définis que les « bandits » (*fei*, 匪), les « soldats » (*bing*, 兵) ainsi que, mais dans une moindre mesure, les « voleurs » (*dao*, 盜), les « mendiants » (*gai*, 丐) et les « prostituées » (*changji*, 娼妓). Dans la recherche communiste de classification révolutionnaire autour de critères économiques comme le travail et la précarité, avec en ligne de mire la lutte des classes, « populations vagabondes » prend ainsi le sens de « peuple déclassé ». Sa « bohème²⁷ » sociale, économique et géographique est alors transformée par le PCC en un mode de vie politique unique, caractérisant une « population de style errant déprolétarisée » (*fei wuchan jiejihua de youminshi*, 非無產階級化的遊民式)²⁸, correspondant à la notion de *lumpenprolétariat* (*yumin wuchan jieji*, 遊民無產階級) : des prolétaires en haillons et sans conscience de classe.

Terme flou, dont la définition, sous la plume de Marx et Engels, varie suivant qu'ils l'abordent sous l'angle historique, contemporain ou économique²⁹. Dans le *Manifeste du Parti communiste* (1848), le lumpenprolétariat, avant tout urbain, est décrit comme étant le « produit passif de la pourriture des couches inférieures de la vieille société, il peut se trouver, çà et là, entraîné dans le mouvement par une révolution prolétarienne ; cependant, ses conditions de vie le disposeront plutôt à se vendre à la réaction ». Dans sa *Guerre des paysans en Allemagne* (1850), Engels en fait, pour le XVI^e siècle, non pas une composante sociale marginale mais un élément essentiel des milieux populaires (artisans appauvris, compagnons en instance d'être maîtres et paysans chassés de leurs terres). Historiquement, les vagabonds ne sont donc pas pleinement assimilables au lumpenprolétariat. On les retrouve tant dans les armées des princes que dans les bandes paysannes. Au final, ils sont surtout « l'armée de réserve du capital³⁰ ». Pour le XIX^e siècle, Marx, dans *Les luttes de classes en France* (1850), n'y voit qu'un synonyme de bas-fonds :

Une masse nettement distincte du prolétariat industriel, pépinière de voleurs et de criminels de toute espèce, vivant des déchets de la société, individus sans métier précis, vagabonds, gens sans feu et sans aveu, différents selon le degré de culture de la nation à laquelle ils appartiennent, ne reniant jamais leur caractère de *lazzarones*³¹.

Toutefois, lorsqu'il s'en prend au *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), la notion englobe les déclassés de toutes les couches sociales. En 1870, dans sa préface à la deuxième édition de *La guerre des paysans*, Engels s'ouvre à l'idée d'une alliance avec des éléments de la petite bourgeoisie, avec les diverses catégories paysannes, mais exclut le lumpenprolétariat, qui reste avant tout :

²⁵ Il convient de ne pas confondre ancrage et emprise. Le bandit peut être local sans dominer à plein temps une zone donnée. Pour rester insaisissable, il se doit de cultiver sa mobilité et de faire du relief un allié, pour fondre sur les villages ou les marchands et s'enfuir lors d'affrontements incertains. Dans son rapport sur l'expédition française contre les Boxers et la lutte contre les bandes armées (1900-1901), le général Régis Voyron (1838-1921) traduit *tufei* par « pirate de terre » (Voyron, 1904, 358) autour de Baoding. Il convient donc de voir dans ces *tufei* une variation terrienne (*tu*, 土) du « pirate maritime » (*haidao*, 海盜).

²⁶ Voir en filigrane Will, 2007, 67.

²⁷ Karl Marx, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, cité par Worsley, 2014, 90.

²⁸ Schram, « Introduction », in Schram, vol. III, xxvii.

²⁹ Paragraphe rédigé à partir de Huard (1988) et Carlino (2011).

³⁰ Huard, 1988, 6.

³¹ Carlino, 2011, 48, citant Marx.

Cette lie d'individus corrompus de toutes les classes, qui a son quartier général dans les grandes villes est, de tous les alliés possibles, le pire. Cette racaille est absolument vénale et impudente [...]. Tout chef ouvrier qui emploie ces vagabonds comme défenseurs ou qui s'appuie sur eux prouve qu'il n'est qu'un traître au mouvement³².

En 1906, la notion devient moins péjorative sous la plume de Lénine³³. Dans sa *Guerre des partisans*, il défend les vertus des actions spontanées qui s'inscrivent dans une « forme inévitable de lutte à une époque où le mouvement des masses aboutit effectivement à l'insurrection ».

En voyant dans les soulèvements les conséquences de l'ordre économique et politique en place – l'aggravation de la misère, de la famine et du chômage, dans les villes comme dans les campagnes –, Lénine fait du lumpenprolétariat non plus une marge sociale mais le produit de la structure économique, dont personne n'est en mesure d'arrêter la dynamique insurrectionnelle. Autrement dit, ce sous-prolétariat devient un vecteur de la révolution au gré de l'extension de la lutte³⁴.

La transposition chinoise de la notion de lumpenprolétariat recoupe, suivant les époques et les géographies du PCC, toutes les composantes de ce concept évolutif. Schram a donc dû faire face au défi de traduction que représente l'emploi souple de *youmin* et de *liumang* par Mao, dans un glissement sémantique souvent peu explicite, qui va du regard extérieur sur ce social au projet politique dans lequel il est inclus ou exclu suivant les périodes et les contextes. Pour pallier la difficulté, Schram privilégie « vagabonds » lorsque Mao décrit au sens large les campagnes, « lumpenprolétariat » lorsque son discours englobe dans un même mouvement le monde rural et urbain, et « oisifs » pour désigner, dans ses enquêtes de terrain, ceux que le Parti souhaite remettre au travail sans nécessairement y parvenir. Afin de circonscrire le sujet, il convient d'y incorporer également l'emploi, début 1927, de « canailles » (*pizi*, 痞子) et de « fainéants » (*duo*, 惰)³⁵, lorsque Mao souffle sur les braises de la révolte rurale *via* l'instauration d'associations paysannes. Il y fait référence pour affirmer, face aux opposants du chaos rural généré et aux partisans de catégories révolutionnaires strictes, qu'ils sont aptes à produire l'émergence d'une organisation politique ouvrant la voie à la réforme agraire. Le présent article tentera d'évoluer à son tour entre ces termes afin d'appréhender leur signification politique, produite par les communistes dans des contextes changeants³⁶.

Cet agrégat doit en effet être apprécié à l'aune de la capacité évolutive du PCC à convertir conceptuellement ce social en catégories révolutionnaires, non seulement dans le cadre de sa territorialisation et de sa militarisation plus ou moins contrariées, mais surtout au nom de la mise en œuvre de son hégémonie dans tout le pays. Autrement dit, l'évolution du regard communiste sur ce lumpenprolétariat varie au gré de la projection du Parti dans l'action. Dans un premier temps, il l'appréhende à l'aune d'une classification descriptive, instable mais globalement négative. Puis il fait un usage politico-stratégique de sa démarche classificatoire, en lui conférant une valeur normative. Dans ce cadre, il accole à ces marges politiques des valeurs, qui peuvent également varier, voire sembler contradictoires, au gré de la conjoncture³⁷.

Très schématiquement, retenons une répartition en trois pôles, qui agrémentent sa « guérilla » (*youji*, 游击, « frappes itinérantes »). Les « canailles » et les « fainéants » représentent l'aspect le plus positif de la notion : ils désignent des individus collectivement supposés être aptes à prendre en main leur destin révolutionnaire tel que défini par Mao. La « populace flottante » (*liumang*), qui est une manière emphatique de dénommer la

³² Huard, 1988, 14, citant Engels.

³³ Carlino, 2011, 60.

³⁴ Je ferai référence à cette littérature européenne au gré des usages maoïstes des « populations flottantes » pour les passer en revue, sous un angle purement analytique, Mao ne faisant jamais mention de son corpus en la matière.

³⁵ « Report on the peasant movement in Hunan », février 1927, in Schram, vol. II, 435-440.

³⁶ L'emploi de ces termes, dans des contextes et pour des usages très différents, autorise une certaine licence dans la traduction, que je m'emploierai à expliciter au fil de cet article afin de tenter d'en faire ressortir au mieux la portée.

³⁷ Cette grille d'analyse, définie avec précision par Yves Chevrier (2022), permet notamment d'expliquer pourquoi en juin 1930, soit à mi-chemin entre son séjour aux Jinggangshan et son appel aux Gelaothui, Mao tient des propos très durs contre ce lumpenprolétariat, dans « le problème des *liumang* » (Schram, vol. III, 450-454), alors que, dans son rapport d'enquête de Xingguo d'octobre (vol. III, 610-611 et 636-639), il souligne que les *youmin* sont « en général favorables à la révolution ». Schram, qui n'aborde pas la question sous cet angle, ne parvient pas à résoudre l'apparente contradiction entre ces écrits temporellement si proches, qu'il qualifie par défaut d'« aberration » (vol. III, introduction, lxi).

« population vagabonde », également en tant que « lumpenprolétariat » (*liumang wuchan jieji*, 流氓無產階級)³⁸, a plutôt une connotation négative. Elle s'applique aux groupes qui composent l'Armée rouge en devenir. Leur comportement nuit certes à la réalisation de l'éthique révolutionnaire au sein de la troupe, mais ils restent plus ou moins amendables par le biais d'un travail politique. Enfin, les « bandits de grands chemins » (*liukou*) sont la composante irrécupérable des *liumang* au sein des forces révolutionnaires. Ils restent rétifs à la discipline militaire, ascétique et verticale du Parti. Leur indiscipline, leur pragmatisme, leur manque de culture politique et leur violence vénale ne sont plus dès lors vus comme un habitus nuisible mais comme une idéologie antagoniste : le « brigandisme » (*liukou zhuyi*, 流氓主意)³⁹. Cette dichotomie fait de la problématique de la structuration de cette altérité sociale par le PCC, pour lui imposer son hégémonie, une des clés d'analyse de la période 1919-1954. Elle permet de dépasser ainsi la difficulté d'appréhension de chacune des séquences qui ponctuent la relation de Mao aux bandits. Prises séparément, et sans cette grille de lecture, elles restent susceptibles soit de continuer à nourrir le mythe politique échafaudé par les observateurs à compter des années 1950, soit de laisser en suspens leur déconstruction.

Que le PCC soit en phase de soulèvement des masses ou d'intégration de son autorité, cette marge hétéroclite et encombrante incarne continuellement un triple défi : à la fois un auxiliaire possible pour la révolution, un supplétif potentiel pour le camp adverse et une possible force concurrente, du fait de son emprise sociale. L'approcher localement, soit pour l'absorber soit pour la subvertir, peut se faire de manière très ponctuelle. En revanche, la transformer à grande échelle ne peut se réaliser qu'en l'abordant en tant qu'organisation clairement identifiée. À cette fin, toujours en 1925-1926, Mao reprend génériquement et superficiellement les grandes catégories bien connues qui composent l'ensemble des « sociétés secrètes » (*mimi shehui*, 秘密社會), suivant une répartition purement géographique : les « Triades » (*sanhehui*, 三合會) au Fujian et au Guangdong, les « Sociétés des aînés et des anciens » (*Gelaohui*, 哥老會)⁴⁰ au Hunan, au Hubei, au Guizhou et au Sichuan, les « Grands couteaux » (*dadaohui*, 大刀會) dans l'Anhui, le Henan, le Shandong et dans d'autres provinces, la « Société des principes / de l'observance » (*zailihui*, 在理會) au Zhili et dans les trois provinces du Nord-Est, ainsi que la « Bande verte » (*qingbang*, 青幫) et la « Bande rouge » (*hongbang*, 紅幫) à Shanghai. Chacun de ces termes pose également des difficultés de définition.

Cette notion de « sociétés secrètes », qui est une importation⁴¹, aide peu à caractériser politiquement la question⁴². En chinois, elle recouvre deux grands ensembles : les « rassemblements sociaux ésotériques hétérodoxes » (*huimen*, 會門)⁴³ et ceux « religieux à caractère sectaire » (*jiao*, 教, *dao*, 道). Les nationalistes avaient déjà tenté d'en faire un seul corps socio-politique imprécis mis au service de leur propre agenda révolutionnaire : les *huidaomen* 會道門. Ceci leur avait permis de considérer, notamment sous la plume de Tao Chengzhang 陶成章 (1878-1912)⁴⁴, au regard de leurs succès et de leurs déconvenues, que les sociétés sécularisées du Sud de la Chine leur étaient utiles, à la différence des sectes du Nord. La réalité est plus

³⁸ Harold M. Tanner, dans son très intéressant article (2000) sur l'histoire juridique des *liumang* (*hooligans*), note bien son acception en Chine, en la couplant notamment avec celle de *pizi* (*hooligan*, *ruffian*, *smart-arse*), à la croisée de son sens britannique et russe. Toutefois, il n'aborde jamais la notion de lumpenprolétariat. Dès lors, il omet le lien britannico-soviétique qui passe par Marx, Engels et Lénine. En conséquence, il retient l'angle moral, en tant que vecteur analytique du terme, au détriment de celui lié à l'éthique révolutionnaire. Au regard de la présente perspective, elle est privilégiée dans ce chemin de Mao vers le pouvoir.

³⁹ « Draft resolution of the Ninth Congress of the Chinese Communist Party in the Fourth Red Army », décembre 1929 au congrès de Gutian – Ouest du Fujian, in Schram, vol. III, 205.

⁴⁰ Il est d'usage de parler de la Triade. L'absence de centre de gravité derrière ces termes et la diversité régionale qu'ils recouvrent incitent à les employer au masculin pluriel. La démarche permet d'éviter moultes circonvolutions pour désigner tant les structures que leurs membres. De même, il fut un temps où il était courant de traduire mot à mot *Gelaohui* par « Société des aînés et des anciens ». En raison de son aspect peu explicite, je préfère au fil de ce texte employer le nom chinois.

⁴¹ Le terme *mimi shehui* 秘密社會 semble avoir été traduit de l'anglais vers le japonais avant d'intégrer le chinois.

⁴² Hormis en revenant aux textes marxistes : « La société du 10-Décembre [...] date de 1849. Sous prétexte de fonder une société de bienfaisance, le lumpenprolétariat de Paris avait été organisé en sections secrètes, dont chacune était dirigée par des agents bonapartistes, l'ensemble ayant à sa tête un général bonapartiste. » Karl Marx, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, cité in Carlino, 2011, 49.

⁴³ Il est d'usage de traduire « *hui* 會 » par « société » ou « association ». Barend ter Haar a été un des premiers à utiliser le terme de « rassemblement » (*gathering*), pour faire ressortir l'absence d'uniformité sociale que la notion recouvre. Il permet également d'ouvrir la perspective à toutes les questions d'atroupements, qui composent le droit anti-émeute.

⁴⁴ Tao Ch'eng-chang (Teng Ssu-yü trad.), 1981.

porouse : les Triades, les Gelaohui et la Bande rouge partagent un référentiel initiatique commun, dit *Hongmen* 洪門 ou « famille Hong » (*hongjia*, 洪家), qui trouve sa source au XVIII^e siècle dans des représentations insurrectionnelles eschatologiques. La notion est devenue au XIX^e siècle un tronc commun pour toute cette déclinaison hétéroclite qu'il conviendrait de dénommer « fraternités jurées⁴⁵ ». Dans le même ordre d'idée, la Bande verte, qui incarne le gangstérisme shanghaien dans les années 1920-1930, descend du courant religieux du « patriarche Luo » (*luozujiao*, 羅祖教)⁴⁶.

Très schématiquement, les Triades sont présentes parmi la diaspora et dans le Sud de la Chine. Les Gelaohui sont majoritairement ruraux et continentaux. Les Bandes rouge et verte sont plutôt urbaines. Ces ensembles se croisent dans le monde des bateliers, débardeurs, sauniers et faux-sauniers le long des axes de navigation et dans les ports. Tout cet univers repose sur une logique d'« entraide » (*bang*, 幫)⁴⁷ dans un monde violent, tant pour s'en prémunir que pour s'en repaître. Les Grands et Petits couteaux désignent des groupes paysans d'autodéfense, tantôt locaux, tantôt regroupant des communautés immigrées, mais dont la loyauté mystique est sectaire. Il en va de même pour la nébuleuse des Piques, qui se décline en une myriade de couleurs, et dont les « Piques rouges » (*hongqianghui*, 紅槍會) ne sont que l'appellation la plus connue⁴⁸.

Usité tant par les bandits que par les milices, les sociétés d'autodéfense, la soldatesque et les bateliers, la notion de Gelaohui est difficile à appréhender selon une dichotomie légale/illégale ou marge/norme, puisque de nombreux officiers et notables en font partie⁴⁹, voire en assument la direction locale. Il est en revanche possible de le caractériser géographiquement, comme dans le cas du banditisme, entre ancrage territorial et mobilité intrusive, au regard des populations qui en profitent et celles qui la subissent⁵⁰ : « eaux claires » (*qingshui*, 清水) – intégrées aux communautés et protectrices des villageois car leurs membres sont relativement sédentaires – et « eaux boueuses » (*hunshui*, 渾水) – représentant une menace venue de l'extérieur, contre lesquelles il convient d'organiser des modes de défense.

Dès les années 1920, certains dirigeants communistes voient dans les sociétés secrètes des forces d'appoint extraordinaires, utiles alors que la révolution se fait attendre. Pour prendre en compte cette réalité, ils la « recalibrent » en marge politique intégrable à leur schéma idéologique. Dans cette perspective, nous pouvons estimer que leur évocation de la « Société Hong » (*honghui*, 洪會) reste très superficielle. Théoriquement, le terme ne désigne que des structures sociales issues des Hongmen, et tout spécialement les Gelaohui. Toutefois, son emploi très imprécis⁵¹ semble pouvoir désigner de manière indifférenciée l'ensemble de ces sociétés secrètes. Idéologiquement, les communistes n'ont aucune raison de chercher à maîtriser les finesses de cet univers hétérogène aux croyances mystiques et aux rites et symboles variés. Il représente pour eux l'ancien monde à dépasser, tant il incarne une arriération « féodale » (*fengjian*, 封建) et « réactionnaire » (*fandong*, 反動).

Les fraternités jurées ne deviennent un paramètre que lorsque la question de la nécessaire recherche d'alliances devient une nécessité de terrain. C'est un enjeu auquel ont été confrontés tous les activistes insurrectionnels depuis la fin du XIX^e siècle. Face aux micro-pouvoirs fragmentés qui parsèment la Chine, les agitateurs politiques ont tous cherché à s'allier avec les forces à disposition, même les plus improbables. La différence pour les communistes est leur incapacité à les aborder sans construire un habillage idéologique adapté, dérivé de leur matrice révolutionnaire. Cette démarche est nécessaire pour eux afin que ce réel puisse être dogmatiquement considéré comme formaté ou formatable à leur propre système de croyance. Ce n'est

⁴⁵ L'habitude de l'emploi de la notion de « société secrète » fait que le terme continue néanmoins à s'imposer, avec toutes les difficultés d'usage qu'il recèle, mais que celle de « fraternité jurée » ne résout pas complètement.

⁴⁶ Martin, 1991.

⁴⁷ Comme pour *liumang*, le terme est à l'époque encore ouvert mais dorénavant ne signifie plus que « gangster ».

⁴⁸ Tai Hsuan-chih, 1985.

⁴⁹ « Marge » n'a pas ici une acception sociologique. C'est un effet du discours mécaniste, notamment marxiste, sur la détermination des comportements par la composante sociale. Les notables participent d'un phénomène de marge politique.

⁵⁰ Park, 2002, 87.

⁵¹ Dont il est difficile de déterminer si l'emploi est singulier ou pluriel.

que face à ses propres déboires que le PCC est tenté de faire de cette population se trouvant en dehors de la nomenclature révolutionnaire des matériaux incendiiaires léninistes devant favoriser la « grande union des masses populaires ».

Cette exigence contraint les communistes à s'interroger sur le « avec qui » s'allier et sur le « comment ». À ce questionnement s'ajoute la problématique de l'échelle nationale couplée à celle locale. Les activistes d'avant 1911, aux réseaux dispersés et aux ambitions variées, ont moins eu l'occasion de s'interroger sur la première au regard de leurs échecs locaux répétés. La problématique change avec les communistes qui, grâce à l'apport moscovite, se projettent d'emblée au niveau de tout le territoire chinois. Cette ambition prend tout d'abord une forme théorique avec l'ouverture vers les campagnes qui se produit sous l'impulsion de Boukharine à compter de 1925-1926. Mao accompagne ce basculement boukharinien en faisant passer les alliances avec les sociétés secrètes du registre de l'exceptionnel à un paramètre de l'ordinaire de la révolution. La démarche repose sur sa capacité à considérer l'utilité de leur effet « masse » nécessaire à la réussite de l'élan révolutionnaire, à la condition toutefois de parvenir à les maîtriser.

Cette ruralisation des luttes devient ensuite désespérément pratique mi-1927, suite à la rupture du Front uni par Jiang Jieshi. L'incapacité du PCC à s'implanter durablement dans les villes et à prendre pied de manière pérenne dans le monde ouvrier plonge dès lors certains de ses dirigeants et militants dans une Chine rurale fragmentée, militarisée et subissant de plein fouet la déliquescence de l'État républicain. Au cours des années 1930, la ruralisation forcée du Parti s'accroît en raison de la pression exercée par le GMD. Le PCC est alors confronté au système d'entraide *Gelaohui* devenu endémique dans les campagnes, au point de se surimposer localement au modèle social formel. Porteuses tout à la fois de cette donne sociale et militaire, les fraternités jurées deviennent un élément clé de la problématique stratégique contrainte du Parti. Le PCC finit par voir dans la notion un enjeu politique de premier plan, le temps de sortir de cette ornière rurale. L'emploi de ces marges n'a alors plus qu'une portée locale, lorsque cela s'avère nécessaire, tout en perdant son aspect central dans une perspective nationale.

Concrètement, l'organisation de la nébuleuse *Gelaohui* pose un double problème aux communistes : l'ensemble, duquel émerge une multitude de grands maîtres, ne bénéficie d'aucun clergé ni de réel centre de gravité. Si les loges (*shan*, 山, *tang*, 堂, *matou*, 碼頭) semblent s'insérer dans un système symbolique intégré, elles jouissent d'un très fort degré d'autonomie, voire peuvent être considérées comme totalement indépendantes. Dès lors, aucune démarche unique en direction de cet agrégat de « corps intermédiaires⁵² » transversaux ne semble envisageable et aucune directive unifiée ne semble pouvoir s'y diffuser et s'y appliquer aisément. D'autre part, comment faire de ces structures des matériaux inflammables au nom de la lutte des classes, étant donné que toutes les composantes sociales s'y retrouvent et que les ennemis de classe les dirigent⁵³.

Le démarchage politique de ce monde si loin des communistes qui s'ensuit tient surtout de l'habillage et procède avant tout d'inférences volontaristes. Pour les activistes qui le souhaitent, il est possible de voir, ou de faire croire, que la logique fraternelle de ces « associations d'entraide » (*banghui*, 幫會), dangereuses voire hostiles, est porteuse d'un égalitarisme politique élémentaire. Les slogans de ces « coterie de bandits » (*huifei*, 會匪) s'inscrivent aisément dans cette grille de lecture – « combattre les riches pour aider les pauvres » (*da fu ji pin*, 打富濟貧) et « aider les personnes dans le besoin et celles en danger » (*ji kun fu wei*, 濟困扶危) – et peuvent laisser penser, à ceux qui le veulent, qu'intrinsèquement ces entités sont avant tout des structures de bandits sociaux primitifs de la lutte des classes. Ce qui en fait des « proto-partis politiques » (*huidang*, 會黨) prêts à rejoindre la révolution communiste. L'approche n'est pas nouvelle. Les activistes de 1911 avaient déjà tenté la manœuvre dans le cadre de la recomposition de l'histoire de la nation chinoise. À leur époque, ils ont vu dans le cri de ralliement des Hongmen – « combattre les Mandchous pour restaurer les Ming » (*fan*

⁵² Paulès, 2019, 283.

⁵³ *Ibid.*, 284.

Qing fu Ming, 反清復明) – la modernité d’une pensée nationale supérieure enfouie dans les bas-fonds de la société et qui ne pouvait s’exprimer autrement dans un horizon politique dynastique⁵⁴. L’innovation des nouveaux acteurs de la révolution consiste à parvenir à rallier ces produits issus, suivant la formule marxienne, de la « décomposition des structures corporatives féodales⁵⁵ », tout en les évacuant lors de son avènement. Pour cela, il convient de les transformer en catégories révolutionnaires dérivées de et par la *doxa*, pour que ces alliés imprévus puissent être considérés comme crédibles malgré leurs tares. À ce prix, il sera possible d’en faire des auxiliaires insurrectionnels..., qu’il s’agira à terme de faire disparaître, au nom du régime communiste et de la société nouvelle attendus.

LA LEGENDE COMMUNISTE EQUIVOQUE DES GELAOHUI

L’histoire de deux des maréchaux de la République populaire de Chine, Zhu De 朱德 (1886-1976) et He Long 賀龍 (1896-1969), a longtemps nourri en Occident l’imaginaire révolutionnaire entourant les Gelaohui. Une relecture à froid de l’ouvrage d’Agnes Smedley, sur lequel repose en partie ce mythe, permet en fait d’approfondir cette question.

Lorsque le jeune Zhu De est encore un simple soldat, il côtoie dans la troupe trois paysans qu’il suspecte d’être des Gelaohui. Bien qu’il considère que cette entité cherche en permanence à recruter de nouveaux membres, aucune velléité de part et d’autre ne se révèle⁵⁶. Une fois à l’académie militaire du Yunnan (1909), il rejoint la très cloisonnée cellule locale de la « Ligue jurée » (*tongmenghui*, 同盟會)⁵⁷. Il reçoit alors pour instructions de pratiquer la lutte politique secrète en recrutant de futurs révolutionnaires. À cette fin, il cible les trois militaires en question, qui rapidement l’invitent à être initié. La cérémonie se déroule devant de nombreux soldats. Zhu De jure solidarité à la vie à la mort, égalité et fraternité à la société et à ses membres. Il considère que son travail politique devient dès lors moins dangereux dans cet écosystème à double entrée : la formation/formatage politique des soldats repose sur son prosélytisme⁵⁸. Fondu dans la masse, il côtoie plus facilement les soldats du rang⁵⁹ malgré son statut d’officier et profite de cette proximité pour faire leur éducation antimandchoue au gré des soulèvements ratés de 1911. En retour, la bulle de secret et de solidarité qui l’entoure protège son action. Chargé de mener l’agitation au Yunnan, il aborde les soldats locaux membres des Gelaohui et obtient leur ralliement par ce biais⁶⁰. En 1916, dans le Yunnan et le Guizhou, Zhu De mène la bataille contre les troupes de Yuan Shikai, à nouveau en s’appuyant sur les Gelaohui paysans, lesquels étaient si nombreux qu’ils étaient selon lui « comme le sable de la mer⁶¹ ». En 1922, Sun Yat-sen lance sa campagne contre les seigneurs de la guerre. Zhu De arrive au Xikang, dirigé par le bandit Lei Yongfei. Fait prisonnier, il négocie sa sécurité et celle de ses hommes auprès de lui, grâce à leur appartenance partagée aux Gelaohui⁶².

À l’autre extrémité du spectre, He Long, issu d’un milieu paysan pauvre, est membre des Gelaohui comme son père. Ayant abattu un percepteur qui avait tué son oncle, il gagne les lacs et les rivières⁶³, et il est alors difficile de déceler la frontière entre le bandit d’honneur et le révolté, le brigand et le révolutionnaire. Dans l’histoire interconnectée du GMD et du PCC (voir plus bas), He Long gravit les échelons militaires grâce à la force de sa troupe irrégulière. Besogneusement, il tente de rejoindre le camp communiste mais, jugé incontrôlable, il n’obtient gain de cause qu’à la dixième demande, au cours de l’Expédition du Nord en 1926-

⁵⁴ Jourda, 2019b.

⁵⁵ Bourdin, 2013, 40.

⁵⁶ Smedley, 1972 [1956], 84.

⁵⁷ Créée en 1905 au Japon pour fédérer les différents courants insurrectionnels chinois, cette entité restera un ensemble non intégré et fracturé. Suite à la Révolution de 1911, son histoire sera progressivement réécrite autour de la personnalité de Sun Yat-sen jusqu’à en faire la supposée base politique du GMD au service de Jiang Jieshi.

⁵⁸ Ce qui démontre l’absence de conscience politique préalable des membres Gelaohui de l’époque.

⁵⁹ Smedley, 1972 [1956], 88-89.

⁶⁰ *Ibid.*, 94.

⁶¹ *Ibid.*, 115.

⁶² *Ibid.*, 135-136

⁶³ Comme Guan Yu, voir plus haut.

1927 (voir plus bas). Son intégration au PCC représente un gage de sa soumission à la discipline de l'appareil⁶⁴. Elle lui permet de passer du statut de bandit susceptible de désertir à tout moment à celui d'officier révolutionnaire fiable⁶⁵. Ce passé restera toutefois à son passif. Au moment de la révolution culturelle, il sera aisé de lui apposer le qualificatif de « bandit » (*tufei*, 土匪) et d'« homme d'épée » (*daoke*, 刀客)⁶⁶ pour accompagner sa disgrâce.

Les profils de Zhu De et He Long caractérisent l'ambiguïté de l'histoire à venir, dans laquelle il est factuellement délicat de distinguer les profils et les agissements. D'un côté, l'activiste qui, à son initiative ou sur ordre, se plonge dans le milieu des Gelaohui pour y créer des cellules d'action politique. De l'autre, le chef bandit qui, du fait de son poids opérationnel et de sa détermination, s'impose au Parti au point de s'y fondre. Deux manières d'appréhender les Gelaohui en découlent. Zhu De constate sur le terrain tout l'intérêt qu'il y a à retirer, pour sa personne comme sur le plan logistique. Il considère que les Gelaohui ont été un vecteur permettant de faire un travail à destination des masses rurales, de soulever les paysans ou d'utiliser les bateliers pour le ravitaillement et le transport de troupes⁶⁷. Toutefois, s'il leur reconnaît une réelle force de frappe, il ne leur reconnaît qu'un potentiel révolutionnaire limité, en raison de leur propension à la défection ou à la retraite en cas de pression. Ce point sera crucial dans l'appréciation que le Parti en aura à compter de 1928. En revanche, He Long a une image très positive des bandits/Gelaohui, qui forment pour lui une force révolutionnaire⁶⁸. Ces deux pôles délimitent le débat qui accompagne les transformations du PCC. Tant que ce type d'alliance est nécessaire, les compromis pragmatiques sont envisageables, à condition que la *doxa* du moment et les rapports de force internes le permettent. Toutefois, ils ne doivent s'apprécier qu'au regard de l'inéluctable incorporation formatée à la vision orthodoxe de la révolution communiste.

DES ACTIVISTES CHERCHANT A TATONS DES FORCES REVOLUTIONNAIRES

À la fin des années 1910, les militants d'un communisme urbain, intellectuel et embryonnaire, sont plus que distants du monde rural flottant. L'objectif est avant tout l'agitation ouvrière et l'organisation du Parti. Il ne s'agit pas encore de produire des mouvements sociaux, mais d'identifier des supplétifs, comme les syndicats ouvriers et les Jeunesses communistes, puis de se laisser porter par leur action immédiate. L'ambition consiste à faire le lien entre leur agitation et le renforcement du PCC, afin de réaliser la révolution qui se doit d'être imminente. À cette époque, le jeune Mao, encore pétri de l'esprit du 4 mai 1919⁶⁹ et donc pas encore passé au communisme, est par conséquent très loin de s'intéresser aux sociétés secrètes et rêve de soulèvements des masses.

Il critique la révolution de Sun Yat-sen qui, selon lui, a eu l'apparence d'une grande union populaire, mais qui n'a été que le fruit de l'action des étudiants à l'étranger, des Gelaohui, qui « ont répondu avec enthousiasme à son appel », de quelques soldats de la nouvelle armée, ainsi que des forces provinciales. Lorsque Mao évoque des structures sociales ayant joué un rôle politique et intellectuel dans l'après-révolution, il ne mentionne que des associations de compatriotes, des guildes, des clubs... et nullement les sociétés secrètes⁷⁰. Le seul exemple qu'il donne, plus comme figure héroïque locale que comme membre des Gelaohui, est celui du Hunanais Ma Fuyi 馬福益 (1865-1905). Le révolutionnaire Huang Xing 黃興 (1874-1916) a tenté en 1905 d'importer des armes à son profit depuis le Japon, afin qu'il mène un soulèvement⁷¹. Le chargement découvert, Ma a été capturé et exécuté. Mao illustre ainsi sa vision très hunano-centrée de la

⁶⁴ Smedley, 1972 [1956], 184.

⁶⁵ Hobsbawm, 2008 [1972], 123.

⁶⁶ Xu et Billingsley, 2018, 270.

⁶⁷ Smedley, 1972 [1956], 114.

⁶⁸ Billingsley, 1988, 230.

⁶⁹ Mouvement d'agitation intellectuel et urbain porté par la jeunesse hors des institutions.

⁷⁰ « The present status of China's "Great Union of the Popular Masses" », 4 août 1919, in Schram, vol. I, 385-387.

⁷¹ « An overall account of the Hunan United Students' Association », 4 août 1919, in Schram, vol. I, 402 ; « Hunan is burdened by China: proof from history and from the present situation », 6-7 septembre 1920, in Schram, vol. I, 551.

révolution chinoise, ignorant totalement le travail de Sun auprès des Hongmen d'Asie du Sud-Est et d'Amérique, qui représente une grande part de son activisme itinérant.

Pour le Parti en formation, les sociétés secrètes se révèlent être surtout un frein urbain à l'action. En décembre 1920, face à l'emprise criminelle de la Bande verte à Shanghai, Chen Duxiu 陳獨秀 (1879-1942), futur dirigeant du PCC, s'oppose à la perspective d'une proximité qui ne peut que « provoquer des désordres » (*zuo luan*, 作亂)⁷². En avril 1921, Mao donne la priorité à une politique pour les travailleurs par rapport à une « politique pour les désœuvrés » (*yumin zhengzhi*, 遊民政治)⁷³. Dans les débats sur la manière de transformer, pêle-mêle, la Chine, le monde et la société, les sociétés secrètes n'intéressent que très modérément. La voix du jeune Hunanais Chen Zibo 陳子博 (1892-1924) porte peu lorsqu'il évoque, dans le cadre de grands chantiers encore très imprécis, de distribuer des tracts radicaux à la classe ouvrière, de distinguer l'organisation du Parti dans les villes de celle des villages et de s'appuyer sur la « Société Hong » (*honghui*)⁷⁴. En août, le secrétariat de l'organisation des travailleurs de Chine s'oppose donc logiquement à l'idée de tout rapprochement avec les « groupes d'entraide communautaire » (*bangkou*, 幫口) que l'on trouve à Shanghai⁷⁵.

C'est à travers une confrontation individuelle avec le réel que les choses évoluent : en 1921, Li Qihan 李啓漢 (1898-1927), constatant que les travailleurs les plus misérables de Shanghai sont tenus par les sociétés secrètes, décide d'intégrer la Bande verte afin de mieux atteindre la classe ouvrière. Sous la direction de Zhang Guotao 張國燾 (1897-1979), il se sert de son nouveau statut pour attiser de l'intérieur la grève à la *British-American Tobacco Company*⁷⁶. Dans les mois qui suivent, à Anyuan, Li Lisan 李立三 (1899-1967) se lie également avec la Bande rouge pour favoriser l'émergence de mouvements sociaux⁷⁷. L'arrière-pays chinois reste encore un espace lointain, complexe et hors du champ de la modernité révolutionnaire. Cela n'empêche toutefois pas l'idée, toute théorique, de se laisser porter par cette dynamique émergente : pour Chen Duxiu, malgré la coloration superstitieuse de la pensée paysanne des Piques rouges, il ne faut pas s'opposer à la nature barbare et destructrice de leur lutte contre la classe dominante⁷⁸.

Face au peu de consistance du PCC, Maring (1883-1942), l'homme de Moscou, tente d'instiller l'idée d'un Front uni avec le GMD, afin de doter la Chine d'un appareil politique à même de créer les conditions de la révolution. Cette ouverture politique « par le haut », en direction du Parti nationaliste mal en point, doit permettre à l'IC de le reformater en s'y alliant. Les communistes chinois, récalcitrants, doivent dès lors y adhérer à titre individuel. Une percée vers les sociétés secrètes, autrement dit un Front uni social « par le bas », n'est pour l'heure pas envisageable. Pour Maring, à l'été 1922, les Bandes verte et rouge de Shanghai ne sont que des obstacles pour le mouvement ouvrier⁷⁹ et non des forces d'appoint⁸⁰. Cette analyse est confortée par le terrain. Il est constaté que localement l'emprise sociale des sociétés secrètes nuit considérablement tant à la syndicalisation des ouvriers et des cheminots qu'à l'organisation de soulèvements urbains. Les *Gelaohui*, qui comptent dans leurs rangs tant des ouvriers que des contremaîtres ou des entrepreneurs⁸¹, s'avèrent être le principal obstacle au mouvement prolétaire⁸². L'année 1924 voit se multiplier les problèmes que posent ces « bandits-ouvriers » (*gongzei*, 工賊)⁸³. En mai, le rapport de la région d'Anyuan rejette les « bandits hong » (*hongfei*, 洪匪) et émet le souhait de corriger les ouvriers qui sont affiliés à ces « bandits factieux » (*feidang*, 匪黨). Le 1^{er} juin, le rapport du Parti de Shanghai souligne que c'est à

⁷² Park, 2002, 47.

⁷³ « The greatest defect of the Draft Provincial Constitution », 25-26 avril 1921, in Schram, vol. II, 41.

⁷⁴ « Report on the affairs of the New People's Study Society (N°2) », été 1921, in Schram, vol. II, 72.

⁷⁵ Park, 2002, 48.

⁷⁶ *Ibid.*, 49.

⁷⁷ *Ibid.*, 48.

⁷⁸ Palmer, 2008, 36.

⁷⁹ Regard conforme à la pensée d'Engels, qui voit dans le lumpenprolétariat le pire des alliés possibles. Friedrich Engels, *La guerre des paysans en Allemagne*, cité in Carlino, 2011, 47.

⁸⁰ Park, 2002, 47.

⁸¹ Roux, 2009, 118.

⁸² Park, 2002, 48.

⁸³ Roux, 2009, 122.

cause des sociétés secrètes que les ouvriers n'ont pas d'organisations propres⁸⁴. Elles ne représentent donc à l'époque qu'un corps intermédiaire transversal qui entrave le cheminement vers la révolution. La position de l'IC et du PCC est plutôt dans la ligne marxo-engelsienne, rejetant ce lumpenprolétariat et les chefs ouvriers qui les emploient.

Ce regard va évoluer au gré d'une dilatation temporelle de l'action et d'une ouverture géographique du PCC, dont la structuration s'organise au sein du parti nationaliste. En 1924-1925 Chen Duxiu et Mao, son secrétaire, actent l'idée d'un noyautage du GMD, qui sera connu sous l'appellation « *bloc within* », dans le cadre du Front uni par le haut. La démarche ouvre la voie à un temps long, nécessaire au fonctionnement symbiotique du Parti communiste : transformer le GMD de l'intérieur afin de parvenir à atteindre toute la société, notamment en intégrant les campagnes dans sa stratégie, conformément aux attentes moscovites.

OUVERTURE A LA RURALITE PAR LE BIAIS DU FRONT UNI

À compter de 1923, sous l'impulsion de Zinoviev (1883-1936) et surtout de Boukharine (1888-1938), le PCC inclut la paysannerie dans la palette des forces révolutionnaires⁸⁵. Cet élargissement passe notamment par un dépassement des classes repérables au sein de la masse paysanne, en incluant dans un même mouvement tant les petits paysans que les déclassés.

En juillet 1924 est créé, dans l'ombre de l'Académie militaire de Whampoa (*Huangpu junxiao*, 黃埔軍校), vitrine du Front uni, l'Institut de formation des cadres du mouvement paysan du Guangdong (*Guangdong nongmin yundong jiangxisuo*, 廣州農民運動講習所). Sa direction est confiée à Peng Pai 彭湃 (1896-1929), organisateur d'unions paysannes qui, en régulant la vie de leurs territoires, parviennent à mettre fin à des vendettas impliquant des sociétés secrètes⁸⁶. Les rapprochements avec des groupes ruraux armés qui en découlent ne satisfont pas les communistes orthodoxes et urbains. Il en va de même pour l'aile droite du GMD qui, au nom des propriétaires fonciers, critique la nuisance générée par ce nouveau vecteur. Accusé d'être un chef bandit cherchant à provoquer des troubles, Peng Pai est démis de ses fonctions⁸⁷. Ceci ne freine cependant pas la poursuite de cette vision boukharinienne inédite de la révolution, qui incidemment ouvre la voie à une réévaluation des sociétés secrètes.

Réflexions maoïstes sur le potentiel insurrectionnel des marges

À un niveau très factuel et urbain, au cours des grèves et des manifestations contre l'impérialisme occidental, dites du mouvement du 30 mai 1925 de Shanghai, Li Lisan renoue avec la Bande verte afin d'assurer sa propre protection. Son entourage s'y affine également avec l'accord du PCC⁸⁸. Conceptuellement la partie rurale s'écrit sous la plume de Mao. En décembre 1925, son « Analyse sur toutes les classes de la société chinoise⁸⁹ » sert de brouillon à sa désormais célèbre « Analyse de toutes les classes au sein de la paysannerie chinoise et de leur attitude à l'égard de la révolution⁹⁰ » de janvier 1926. Les nuances entre les deux textes laissent transparaître la maturation de sa réflexion sur la manière dont peuvent être utilisées les sociétés secrètes. Le premier est relativement descriptif. Par de légères interversions, Mao donne une tonalité plus programmatique au second. En décembre, sa liste des populations flottantes commence par les bandits puis les soldats, suivis dans une moindre mesure par les voleurs, les mendiants et les prostituées⁹¹. En janvier, les

⁸⁴ Park, 2002, 48.

⁸⁵ Chevrier, 1993, 63, 2022, 646 et suivante et 656-657.

⁸⁶ Roux, 2009, 154.

⁸⁷ Billingsley, 1988, 251.

⁸⁸ Park, 2002, 49.

⁸⁹ « Analysis of all the classes in Chinese society », 1^{er} décembre 1925, in Schram, vol. II, 259-260.

⁹⁰ « An analysis of the various classes among the Chinese peasantry and their attitudes toward the Revolution », janvier 1926, in Schram, vol. II, 308-309.

⁹¹ En 1919, cette population est absente de sa grande union des masses populaires. Mao considère alors que les groupes sociaux les plus misérables à même de s'organiser à travers des petits syndicats démocratiques sont les paysans, les travailleurs, les étudiants, les femmes, les

soldats sont mentionnés en premier, laissant sous-entendre l'enjeu armé de la révolution – dont le défaut va devenir criant pour le PCC dans les mois à venir. Cette permutation s'accompagne d'un ajout sur la délicate prise en compte des populations flottantes, leur nécessaire disparition par la résolution de la question du travail et de la pauvreté en Chine, leur indispensable proximité avec les organisations paysannes, et surtout le risque d'un passage à l'ennemi si la tactique choisie par le PCC ne devait pas être la bonne⁹². En décembre 1925, avant même cet inventaire, Mao mentionne que cet ensemble représente 20 millions de personnes. En janvier 1926, ce nombre clôt le paragraphe, comme pour emporter la conviction d'une nécessaire marche vers le soulèvement unitaire des masses.

Dans ce diptyque, Mao formalise le potentiel révolutionnaire des membres des sociétés secrètes en produisant du politique sur du social. Il considère en effet que l'inclusion des bandits, des soldats, des voleurs, des mendiants et des prostituées, catégories disparates, dans les « populations flottantes », agrégat désormais proto-révolutionnaire, ne porte pas sur la grande diversité de leurs modes de subsistance, mais sur l'homogénéité de leur existence précaire. Dès lors, leurs organisations secrètes, qui leur servent de « structures d'entraide », s'inscrivent dans le cadre d'une « lutte politique et économique » similaire à celle portée par le PCC. Il les liste alors à gros traits suivant leur répartition territoriale (voir plus haut⁹³). En filigrane, la somme de ce catalogue géographique relativement convenu⁹⁴ souligne surtout l'échelle de l'action sur laquelle se projette le Parti : « tout le pays » (*guo*, 國)⁹⁵. Ce survol rapide représente avant tout un champ de réflexion pour les auditeurs de l'Institut paysan, au bénéfice exclusif du PCC. La politisation et la mobilisation des sociétés secrètes ne sont envisagées que pour et à travers l'hégémonisme directionnel du Parti. Mao considère en effet que cette nébuleuse peut certes se battre courageusement, mais uniquement si le PCC trouve un moyen de la diriger. Il a souvent été considéré que cette remarque induisait un regard positif de Mao sur les sociétés secrètes. Il convient d'avantage d'y voir un compromis entre les perspectives marxo-engelsienne et léninienne, dans une optique hégémonique. Ce lumpenprolétariat n'est plus totalement une marge sociale honnie mais le produit d'un système économique à combattre. Sa malléabilité fait qu'il n'est pas systématiquement vendu à la réaction. Toutefois, sa modélisation en force de la révolution ne peut se faire de manière autonome, mais sous la direction du PCC (*yindao defa keyi biancheng yizhong geming lilian*, 引導得法可以變成一種革命力量). Sans la réalisation de cette ambition hégémonique du Parti, sa capacité de nuisance risque d'être avérée.

Insérées dans cette réflexion générale basée sur une extension de la lutte à la paysannerie, les sociétés secrètes deviennent tant un levier qu'un défi, au regard de l'arriération des campagnes chinoises. Face à ce social dangereux mais incontournable, Mao fait preuve d'un certain pragmatisme. Sa manœuvre souple et réaliste est destinée à fondre le PCC dans la ruralité afin de remplir les interstices que l'ennemi contrôle mal⁹⁶. À travers cet entrisme, le Parti vise à être en mesure d'imposer son hégémonie en concurrençant les organisations locales en place et en structurant le social afin de soulever les masses. Mao s'oppose ainsi à la posture frontale et superficielle revendiquée par le courant majoritaire du PCC, surtout tournée vers les villes et les ouvriers, qu'il juge contreproductive. La méthode rompt certes avec le dogme de l'immédiateté, qui consisterait simplement à rechercher des mouvements insurrectionnels auto-générés dans les villages et de se laisser porter. Néanmoins, ce n'est en rien une rupture idéologique. Son activisme, qui se conçoit dans la durée, a toujours comme horizon l'établissement d'une dynamique à finalité orthodoxe. Il s'inscrit, de manière implicite, dans le boukharinisme que l'Institut paysan incarne. Cette ouverture devient un sujet de réflexion pour ses stagiaires, notamment ceux de la sixième session que Mao dirige de mai à septembre 1926.

maîtres d'école, les policiers et les tireurs de pousse-pousse. Toutefois, le regard reste plutôt urbain et les paysans ne sont pas mentionnés dans son échantillonnage syndical. Voir « Taking small unions as the foundation », 28 juillet 1919, in Schram, vol. I, 381-384.

⁹² Mao a donc une vision plus léninienne que marxienne de la question.

⁹³ Dans la version de 1926, la mention « Bande rouge » a disparu.

⁹⁴ Pendant longtemps, en raison du faible nombre de documents disponibles sur le sujet, cet inventaire a laissé penser que Mao avait une parfaite connaissance du monde des sociétés secrètes. La superficialité de la présentation maoïste laisse deviner que ce n'était pas le cas.

⁹⁵ Chevrier, 2022, 1087-1088 (index).

⁹⁶ Andrieu, 2007, 68.

La démarche fait de l'effet « masse » des fraternités jurées un levier ordinaire du processus révolutionnaire, mais elle reste encore éloignée des difficultés rencontrées sur le terrain avant d'y parvenir.

Ces écrits de 1925-1926 vont nourrir, sous deux angles très différents, la légende maoïste : pendant longtemps, seule la main tendue aux sociétés secrètes sera palpable. Sa perception va donc faussement laisser penser que Mao affiche alors un penchant pour les brigands. Ses autres écrits n'étaient pourtant pas cette impression. En décembre 1925⁹⁷, il mentionne clairement que beaucoup de bandits troublent toujours la paix et que le pouvoir communiste permettra de les chasser. Toutefois, il ne s'agit pas de les combattre par les armes, mais par le politique⁹⁸. Choix autant tactique que stratégique au regard de la nécessité de s'adjoindre leur force de frappe, alors que le PCC n'a toujours pas d'armée en propre pour les affronter. Leur disparition découlera de la révolution économique qui mettra fin aux inégalités. Les populations flottantes étant censées avoir été produites par les deux maux de la Chine que sont la pauvreté et le non-emploi, la réforme agraire, par le biais de la redistribution des terres, doit les extraire du lumpenprolétariat et en faire des travailleurs. La désagrégation de leurs sociétés secrètes résultera de l'instauration d'un nouveau régime. Ces proto-partis, présumés clandestins en raison de l'attitude hostile et antidémocratique des seigneurs de la guerre et du GMD à leur égard, se doivent d'être solubles dans le communisme dont l'instauration est supposée réaliser leurs aspirations politiques.

Décontextualisée, cette pensée maoïste, en apparence sans aucune référence boukharinienne et léninienne explicite, sera utilisée afin d'alimenter rétrospectivement l'histoire de son parcours politique⁹⁹. Il sera considéré qu'à l'époque Mao « redécouvre¹⁰⁰ » la campagne¹⁰¹. Sous cet angle, il semble produire une réflexion libre de toute influence extérieure, telle qu'il en construira à compter des années 1938-1939¹⁰². Cependant, sa « redécouverte » non seulement n'est pas autonome vis-à-vis de l'IC et, surtout, ne lui sert pas encore à s'en affranchir. Ses écrits inscrivent les soulèvements chinois dans le temps long de la révolution voulue par Moscou. Son évocation, toujours en janvier 1926, des sociétés secrètes *via* les révoltes paysannes et la révolution nationale soutient l'hypothèse : sous sa plume, leur politisation relie le PCC aux grands mouvements populaires *via* Sun Yat-sen, dont il réévalue positivement l'action¹⁰³.

Ces considérations, très différentes de celles de 1919, sont rendues possibles par deux facteurs : l'engouement de Mao pour le Front uni avec le GMD¹⁰⁴ et le recalibrage politique des sociétés secrètes qu'il est en train de construire. Mao considère désormais que Sun a eu comme source d'inspiration Hong Xiuquan 洪秀全 (1814-1864), leader du « Royaume de la paix céleste » (*taiping tianguo*, 太平天國). Dès lors, il estime que la Société pour la renaissance chinoise (*xingzhonghui*, 興中會) – 1894 – de Sun est comme une société secrète ayant recruté des populations flottantes. En conséquence de quoi la Ligue jurée (1905), composée de travailleurs chinois d'outre-mer, de sociétés secrètes¹⁰⁵ et d'étudiants, est l'aboutissement de ce processus. Mao met ainsi fin à leur dénigrement de principe par le PCC pour en faire un vecteur historique des révolutions, qui ne peuvent se réaliser que dans une structure politique, nationaliste ou communiste.

Dès lors, Mao invente à gros traits une nouvelle répartition des composantes de la Ligue jurée, en continuant à plier le social à ses besoins politiques : le prolétariat (sociétés secrètes), le semi-prolétariat (les travailleurs outre-mer), la petite bourgeoisie (les étudiants en Chine) et la classe moyenne (les étudiants ayant vécu à

⁹⁷ « Reasons for publishing the politicalweekly », 5 décembre 1925, in Schram, vol. II, 269.

⁹⁸ Le raisonnement repose sur la mise en parallèle des textes de 1925-1926 avec ceux de février 1927 pour le Hunan (voir plus bas).

⁹⁹ Dès 1931, Mao réécrit la trajectoire du PCC en minorant l'importance de l'IC et de tous ses rivaux. La démarche aboutit en 1945 à une première histoire du Parti à sa main et le processus se poursuivra dans les décennies suivantes.

¹⁰⁰ Schram, 1966, 3.

¹⁰¹ Ce qui donne une cohérence aux nombreux aléas qu'il va traverser à compter de fin 1927 et une consistance à son anti-intellectualisme qui l'oppose aux dirigeants historiques du PCC.

¹⁰² Notamment la maoïsation du Front uni pour échapper à l'emprise des hommes de Moscou sur le PCC.

¹⁰³ « Reasons for the breakaway of the Guomindang right and its implications for the future of the Revolution », 10 janvier 1926, in Schram, vol. II, 322-326.

¹⁰⁴ Il est un des seuls au sein du PCC à vraiment y croire.

¹⁰⁵ Au regard de la mention des travailleurs d'outre-mer, la notion de sociétés secrètes ne doit être perçue que dans son sens continental. Mao reste ainsi sur sa répartition géographique de 1919. En revanche, il prolétarise la diaspora, puisqu'en 1919 l'action outre-mer n'était que le fait d'étudiants. Dorénavant, les étudiants révolutionnaires représentent la jeunesse de Chine, quel que soit le lieu de ses études.

l'étranger et une partie de ceux restés sur le continent). Selon lui, les sociétés secrètes sont composées d'ouvriers, de *coolies*, de travailleurs agricoles et de populations flottantes. Le semi-prolétariat compte dans ses rangs les paysans semi-propriétaires, les métayers, les travailleurs manuels, les employés de boutique et les colporteurs¹⁰⁶. Sans aucune pertinence historique au regard de la composition sociologique des sociétés secrètes, la scission de ce tout en « prolétariat » et « semi-prolétariat » accentue l'échelle *guo* de son ambition, en faisant du continent et de l'outre-mer un même ensemble politique. Leur chevauchement définit les contours très approximatifs du lumpenprolétariat, qui esquissent l'idée – que l'on retrouve dans le second temps marxien – d'un monde ouvert aux déclassés de toutes les couches sociales, et non plus seulement des marges de la société. La démarche donne numériquement corps à la notion, dont les ordres de grandeur prennent de plus en plus l'apparence d'un potentiel soulèvement des masses. D'après Mao, sur les 400 millions d'habitants que compte la Chine, le semi-prolétariat en représente la moitié et les prolétaires 45 millions¹⁰⁷, tandis que les populations flottantes forment toujours près de la moitié des prolétaires, avec plus de 20 millions¹⁰⁸.

Au printemps 1926, Mao, décomplexé, accompagne cette comptabilité d'une profondeur historique chinoise qu'il arrime à l'histoire révolutionnaire occidentale. Lors de son discours pour la commémoration de la Commune de Paris, il évoque Liu Bang 劉邦 (256-195 av. J.-C.), fondateur de la dynastie Han, présenté comme étant un *liumang* ayant mené une révolution durant laquelle le prolétariat a renversé l'aristocratie. De même, les Taiping de Hong Xiuquan étaient constitués de paysans sans emploi¹⁰⁹. Par ses écrits, Mao semble en apparence s'inscrire dans l'air du temps insurrectionnel. En effet, depuis qu'au Henan les Piques rouges ont défait les troupes du seigneur de la guerre local, elles deviennent, tout comme les « Ventres durs » (*yingdu*, 硬肚) du Shaanxi, un sujet dans la littérature du Parti. Mi-1926, les ténors du PCC font à leur tour entrer les sociétés secrètes dans l'histoire des révoltes populaires pour en faire un levier de leur horizon révolutionnaire. Chen Duxiu voit dorénavant dans les Piques rouges un mouvement aussi important que les Taiping et les « Boxers » (*yihetuan*, 義和團), dont l'action a représenté une « résistance aux classes dominantes », bien qu'elles soient porteuses de caractéristiques négatives¹¹⁰. Li Dazhao attribue l'origine des Piques rouges aux désordres causés par les impérialistes et les seigneurs de la guerre. Il intègre à son raisonnement leur forte conscience locale, leur hostilité à l'égard des Occidentaux, leurs superstitions et leurs caractéristiques syncrétiques religieuses... Au jeu du formatage du réel en catégories révolutionnaires dérivées, Li Dazhao, comme ses prédécesseurs nationalistes, envisage une dichotomie entre les groupes sociaux violents : les Grands couteaux sont qualifiés de société secrète traditionnelle, autrement dit peu propices à un mouvement dans leur direction, alors que les Piques rouges sont vues comme une catégorie hybride, entre la société secrète et l'association paysanne. Pour y parvenir, il préconise un travail politique mené par la jeunesse, les instituteurs ruraux, les intellectuels, les activistes du mouvement paysan politiquement éveillés..., afin qu'ils participent aux actions des Piques rouges¹¹¹. Mao diffère cependant de l'approche de Chen Duxiu et de Li Dazhao. Ses remarques de début 1926 renvoient à une alliance ordinaire avec ces marges politiques. Chen et Li au contraire, poussés par l'actualité, n'abordent le sujet que sous l'angle d'une intégration tactique¹¹². Sans surprise, peu de coalitions spontanées se produisent dans la foulée de cette ouverture intellectuelle relative.

¹⁰⁶ « Reasons for the breakaway of the Guomindang right and its implications for the future of the Revolution », 10 janvier 1926, in Schram, vol. II, 325.

¹⁰⁷ *Ibid.*, 326.

¹⁰⁸ « An analysis of the various classes among the Chinese peasantry and their attitudes toward the Revolution », janvier 1926, in Schram, vol. II, 308.

¹⁰⁹ « Some points for attention in commemorating the Paris Commune », 18 mars 1926, in Schram, vol. II, 367.

¹¹⁰ Park, 2002, 50-51.

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² Les idées minoritaires en faveur de l'action rurale que portent Yun Daiying 恽代英 (1895-1931) dès 1924-1925, dans la lignée de Peng Pai, commencent néanmoins à faire leur chemin parmi les dirigeants du PCC, ou tout du moins à habiller leurs discours.

Si désormais le monde rural peut ne plus être considéré comme une marge politique, nombre dans le Parti pensent encore que les paysans ne sont que des alliés assez douteux de la classe ouvrière¹¹³. Le PCC continue donc de se laisser porter par les mouvements sociaux qui s’y développent sans envisager une réelle forme d’action en direction de la paysannerie en général, tout en espérant que cela bénéficie aux associations paysannes. Mao Zedong se distingue donc en envisageant de conférer un vrai format politique aux fraternités jurées. Toutefois, sa démarche ne va pas encore jusqu’à considérer les moyens d’action à mettre en œuvre en direction de cette marge.

Le PCC au défi du souffle insurrectionnel sur les braises rurales

En juillet 1926, Jiang Jieshi lance l’Expédition du Nord (*beifa*, 北伐) afin de reprendre du terrain sur les seigneurs de la guerre. À défaut d’autres perspectives, Moscou le soutient du bout des lèvres. Le PCC, toujours sans alternative, subit. Incapables d’agir en propre sur l’armée et la paysannerie sans le chapeau des nationalistes, les communistes demeurent dans le Front uni, qui tient donc malgré tout. Les communistes chinois veulent produire du mouvement populaire *via* les sociétés secrètes rurales. En juillet, une résolution du comité central prescrit d’envoyer des éléments en leur sein afin d’y mener des activités politiques et de les structurer. Pour y parvenir, ils doivent y mettre en place un organe secret de communication. Ce symbiote doit prendre graduellement la direction de l’hôte pour le rapprocher des mouvements paysans. À cette fin, la force d’opposition que représentent les sociétés secrètes doit être incidemment infléchie à partir de problématiques locales : résister aux bandits locaux et aux troubles causés par les troupes insubordonnées, refuser l’utilisation des billets militaires ou demander le paiement des impôts avec les billets émis par le gouvernement, s’opposer aux fonctionnaires corrompus¹¹⁴... Une fois le formatage réalisé, les Piques doivent être devenues des organisations paysannes armées à part entière¹¹⁵.

Les communistes ont conscience que les Piques ne sont pas forcément le vecteur idéal. En tant que simples organisations d’autodéfense, elles peuvent certes influencer sur l’autonomie locale mais n’ont pas vocation à agir au niveau global. Face à leur mode de fonctionnement archaïque, le PCC pratique la tolérance idéologique plutôt que la confrontation dogmatique : l’entorse pragmatique s’opère avec une acceptation provisoire de leurs croyances et de leurs superstitions, vecteurs qui semblent nécessaires afin de fédérer leurs troupes et de favoriser l’adaptation de leur agressivité à la cause révolutionnaire¹¹⁶. Afin de sérier le réel au nom de ce noyautage, les Piques sont classées en trois catégories toutes théoriques : celles composées de véritables paysans, celles qui ont le caractère de bandits locaux et celles qui sont au service de tyrans locaux, bien qu’au Henan et au Shandong elles s’opposent toutes aux seigneurs de la guerre régionaux. Avec la première, il est envisagé un Front uni de niche, ce qui permet à nouveau de relever la suspicion du PCC à l’égard des bandits.

L’énonciation de cette stratégie consiste surtout à éviter au PCC d’être totalement distancé par ce réel qui continue à lui échapper et qui brouille les cartes. Dans les lieux où les Piques sont les plus développées, il est d’ores et déjà difficile de les différencier des mouvements paysans. Dès lors, le développement des associations paysannes s’apparente à une course de vitesse visant à absorber les sociétés secrètes en expansion avant d’être débordé par elles. Ce plan d’action va toutefois en rester là. Au sein du Parti, le basculement des villes vers les campagnes convainc toujours peu et les paysans restent les parents pauvres de la révolution. Au quotidien, ils continuent d’être négligés et mal pris en compte, puisque les communistes doivent toujours s’adapter à l’appareil militaro-étatique du GMD qui en est l’interface¹¹⁷.

¹¹³ Roux, 2009, 157.

¹¹⁴ Park, 2002, 51-52.

¹¹⁵ *Ibid.*, 49 et 51-53.

¹¹⁶ Palmer, 2008, 36-37.

¹¹⁷ Andrieu, 2007, 62.

À l'automne 1926, les troubles déclenchés dans le sillage de l'Expédition du Nord donnent la priorité au temps insurrectionnel court. L'agitation paysanne se diffuse du fait de la conjonction entre le passage des troupes nationalistes et l'action préalable d'agitateurs ruraux. Les unions paysannes se multiplient, confisquent de manière désordonnée les terres et initient des réformes agraires. Elles destituent notables et propriétaires fonciers, dont sont issus les officiers de l'armée. Ce mouvement, notamment au Hunan et au Hubei, menace de ce fait le compromis agraire voulu par Moscou dans le cadre du Front uni. Entre le PCC, à qui ce terrain échappe, et le GMD, qui se droitise en réaction, l'armée et la paysannerie deviennent inéluctablement les facteurs de leur affrontement en gestation.

Fin octobre, Mao, à contretemps, se réjouit de ces braises attisées. Pour lui, l'instauration de nouveaux pouvoirs locaux permet de repenser les rapports de force, notamment contre les bandits. Grâce aux prises de pouvoir des unions paysannes, il serait possible de les annihiler¹¹⁸ et de restreindre l'action des « milices » (*mintuan*, 民團) à la lutte et à la régulation des groupes criminels¹¹⁹. En novembre, il constate la forte présence dans le Jiangsu des Piques rouges parmi les paysans. Au nom de la fusion de luttes, Mao fait de cette société secrète la résultante du combat du peuple en souffrance¹²⁰. Contre toute attente, Mao, chanceux, va se retrouver en phase avec les atermoiements moscovites.

En octobre 1926, l'IC exige que le PCC apaise les tensions paysannes, pour ne pas rompre avec le GMD. Chen Duxiu s'exécute. En décembre, Moscou, boukharinien, soutient désormais les mouvements paysans, mais dans le cadre prescrit, tout en enjoignant au PCC de faire évoluer le GMD vers la gauche¹²¹. Dans son enquête sur la situation paysanne au Hunan¹²², début 1927, Mao s'extasie donc opportunément sur les soulèvements paysans : la capacité des paysans pauvres à prendre la tête des associations paysannes de base prouve, selon lui, que ce ne sont pas des « canailles » (*pizi*, 痞子) et des « fainéants » (*duo*, 惰), contrairement à ce qui est communément admis¹²³. S'il fait mine de ne cibler que le GMD dans le dénigrement de ces marges paysannes, le message s'adresse surtout aux cadres du PCC. À travers ce texte, Mao passe de l'observation de loin des mouvements sociaux hétérodoxes, pour se laisser porter par eux, à celle de près de leur incarnation. Toutefois, il considère toujours la dynamique des mouvements paysans comme donnée et ne se penche pas encore sur les moyens de la produire. Il finalise ainsi le glissement d'une conception marxo-engelsienne très négative du lumpenprolétariat vers des considérations léniniennes plus amènes. Sous sa plume, les marges du Hunan deviennent des « partisans » autonomes, capables de mener des soulèvements locaux, qui doivent conduire à des mouvements de masse et inéluctablement à l'insurrection générale. Sur cette base, il est possible de les considérer comme des acteurs politiques avec qui il est possible d'inventer les contours d'un Front uni qui jusque-là ne les incluait pas¹²⁴. Incidemment, Mao développe un nouveau champ d'alliances, qui vise à supplanter celui avec les propriétaires terriens qui s'effrite sous le poids des violences paysannes¹²⁵.

Sa réflexion débouche néanmoins sur la structuration de ces marges partisans. Ces nouveaux alliés potentiels doivent être reformatés au gré de la dynamique détectée, qu'il convient d'accentuer et d'accompagner, afin de produire un espace tenu par le PCC. L'ensemble repose sur un montage à deux niveaux : les associations paysannes, en première ligne des révoltes, doivent côtoyer des sociétés des populations flottantes et non pas

¹¹⁸ « Basic program of the national union of people's organizations », 27 octobre 1926, in Schram, vol. II, 394.

¹¹⁹ « Resolution of the problem of Mintuan », 28 octobre 1926, in Schram, vol. II, 409.

¹²⁰ « The bitter sufferings of the peasants in Jiangsu and Zhejiang, and their movements of resistance », 25 novembre 1926, in Schram, vol. II, 418.

¹²¹ Chevrier, 2022, 663 et suivantes.

¹²² Ce texte sur le Hunan n'est que le premier d'une longue série d'enquêtes de terrain. Mao y aura souvent recours, non pour y déceler une quelconque réalité sociale, mais pour valider ses prises de position marginales au sein du PCC. Au fil du temps, elles vont lui offrir une chambre d'écho du fait de la dimension factuelle qu'elles revêtent. Il en fera une arme pour contester la politique menée par les dirigeants du PCC, qu'il n'est pas en mesure d'affronter sur le plan dogmatique.

¹²³ « Report to the Central Committee on observations regarding the peasant movement in Hunan », 16 février 1927, in Schram, vol. II, 426-428.

¹²⁴ *Ibid.*, 426.

¹²⁵ Le Front uni commence ainsi à ne plus être un simple concept d'action ponctuelle, mais une notion permanente qui transcende les rapprochements éphémères.

s'y opposer par le biais des milices. Pour ne pas laisser les associations paysannes, ainsi renforcées, prendre le contrôle du local et s'émanciper du Parti, le PCC doit structurer le tout en s'accaparant les sociétés secrètes, qu'il convient donc de ne pas combattre. C'est ce que l'on peut déduire des remarques de Mao lorsqu'il mentionne que les associations du Hunan comptent plus de 20 000 membres et le Parti local seulement 6 000. Afin de pallier cette situation, il faut qu'en six mois le PCC soit en mesure de les concurrencer numériquement et de s'implanter dans chaque district. Pour atteindre le niveau de recrutement nécessaire, Mao veut puiser dans le vivier que représentent les « Sociétés hong » (*honghui*), censées être déjà organisées¹²⁶.

Dans la version finalisée de son étude de terrain, Mao consacre une large place à ces canailles et fainéants devenus l'avant-garde de la révolution¹²⁷. Dans la lignée de ses réflexions de 1925-1926, il mentionne¹²⁸ que le déclassement social des paysans peut les conduire à devenir des mendiants errants, à commettre des crimes et des vols. Situation toutefois provisoire grâce à la révolution : l'évocation d'un certain nombre de cas démontre que, par ce biais, ces déclassés, caractérisés par « leurs chaussures en lambeaux, leurs parapluies cassés, leurs robes bleues et se livrant au jeu d'argent¹²⁹ », sont en mesure de s'auto-corriger pour s'extraire du lumpenprolétariat et produire des associations paysannes¹³⁰. Entités qui ouvrent la voie à une société nouvelle, en rectifiant les « injustices du passé », en luttant contre le jeu, les paris et l'opium, en mettant fin aux processions¹³¹, à la mendicité itinérante et au banditisme¹³². Les populations flottantes et leurs sociétés secrètes, par leur politisation, se révèlent ainsi être des accélérateurs de la transformation sociale, tout en appartenant à cet écosystème féodal qui doit disparaître par ce biais.

En février 1927, Qu Qiubai 瞿秋白 (1899-1935) déclare que ceux qui ont peur que les bandits locaux et les « vagabonds déclassés » (*tufei liumang*) contaminent le Parti révolutionnaire ne sont pas des révolutionnaires. Il convient de reconnaître leur action¹³³. Chen Duxiu affirme que les sociétés secrètes font partie du « lumpenprolétariat » (*yumin wuchan jieji*, 遊民無產階級)¹³⁴, dans un sens révolutionnaire de plus en plus inclusif. Le court-termisme du terrain est dicté par la nécessité de ne pas être à la traîne face au social rural en révolte qui se « radicalise » (*guohuo*, 過火)¹³⁵. Quelque peu démunies face aux campagnes qu'elles maîtrisent mal, les chevilles ouvrières du Parti organisent de simili unions spontanées et leurs propres Piques rouges par l'intermédiaire de relations personnelles et familiales, souvent en lien avec l'élite locale. En cas de succès, l'objectif est de remplacer rapidement les dirigeants paysans qui émergent par des cadres communistes. En mars, Mao enrichit sa définition évolutive des populations flottantes, en se focalisant sur les métayers déclassés, contraints de quitter leur terre et de devenir soldats, bandits ou vagabonds¹³⁶.

La révolte paysanne, de plus en plus incontrôlable, s'emballe. Dans un climat de grande confusion, chaque région est susceptible de voir surgir tout type d'alliances pour accélérer le mouvement ou se protéger du chaos. Dans certains territoires du Hubei, les Piques rouges, noires ou blanches aident les soudards à brûler les maisons, à violer, à piller, à enterrer vivants des centaines de villageois et de villageoises¹³⁷ et à exécuter des « tyrans locaux¹³⁸ ». Pour s'en prémunir, les groupes d'autodéfense paysans se multiplient¹³⁹, notamment *via* des Piques rouges mobilisées par les propriétaires fonciers. Ailleurs, au Hubei, au Henan, au Shandong et au Shaanxi, les conflits violents entre associations paysannes et Piques rouges sont de plus en plus

¹²⁶ « Report to the Central Committee on observations regarding the peasant movement in Hunan », 16 février 1927, in Schram, vol. II, 428.

¹²⁷ « Report on the peasant movement in Hunan », février 1927, in Schram, vol. II, 435-436.

¹²⁸ *Ibid.*, 438-439.

¹²⁹ *Ibid.*, 435.

¹³⁰ *Ibid.*, 457.

¹³¹ *Ibid.*, 459.

¹³² *Ibid.*, 461.

¹³³ Park, 2002, 49-50.

¹³⁴ *Ibid.*, 49.

¹³⁵ *Ibid.*, 53.

¹³⁶ « An example of the Chinese tenant-peasant's life », mars 1927, in Schram, vol. II, 483.

¹³⁷ Roux, 2009, 186.

¹³⁸ Park, 2002, 54.

¹³⁹ Roux, 2009, 174-175.

nombreux. Ces mouvements paysans sont donc incontrôlables et incontrôlés par le PCC et l'IC. Dans ce schéma, leur composante « sociétés secrètes » agit comme un facteur structurant s'organisant autour des petits notables, des entités villageoises et de la levée de milices¹⁴⁰. Face à ce chaos, le Front uni vacille.

RURALISATION FORCÉE PAR LA RUPTURE DU FRONT UNI

En février 1927, les communistes tentent de s'emparer de Wuhan et font se soulever les ouvriers le long du Yangzi, dans une course de vitesse avec l'aile droite du GMD en proie à une scission grandissante avec son aile gauche. Les sociétés secrètes deviennent un enjeu pour la conquête des villes. Face à une économie de plus en plus paralysée, elles offrent une image plus rassurante pour les chômeurs et les ouvriers que ne le sont les maigres syndicats artificiellement créés par les communistes¹⁴¹. Le 19 mars, sollicité de toutes parts, Du Yuesheng 杜月笙 (1888-1951), figure incontournable de la pègre shanghaienne, se déclare prêt à rassembler les Bandes verte et rouge sous le commandement des communistes s'ils ne touchent pas au trafic d'opium. Pendant ce temps, Jiang Jieshi fédère les notables, les propriétaires fonciers et l'armée. Du 21 au 23 mars, le PCC déclenche une grève massive à Shanghai. Le 26, Jiang organise la contre-offensive. Le 12 avril, la répression s'abat sur les ouvriers par l'intermédiaire de la Bande verte de Du Yuesheng, qui a finalement rallié l'aile dure nationaliste.

En dépit de la répression des soulèvements paysans qui s'ensuivent dans le centre de la Chine, Moscou refuse d'admettre son échec et maintient le Front uni avec le supposé GMD « de gauche ». L'IC en rejette la faute sur le PCC qui, de son point de vue, aurait mal compris la tactique de Front uni. L'ambition moscovite est toujours d'œuvrer ainsi à une gauchisation du GMD de l'intérieur et à une reconquête urbaine. Des voix s'élèvent néanmoins au sein de la direction du PCC en faveur d'un repli rural et de l'organisation d'une armée en propre. Néanmoins, les communistes chinois se soumettent à l'idée de continuer d'appartenir au GMD, afin de poursuivre la révolution agraire à partir des villes en s'appuyant sur son aile gauche, tout en créant une armée autonome¹⁴². Pour s'y conformer, le PCC se met donc à considérer qu'un Front uni somme toute virtuel perdure, tout en actant le fait qu'il faut œuvrer à une militarisation pour reconquérir les centres urbains, sans écarter *a priori* le terrain rural. Dans cette somme d'axes inconciliables sur un temps court, les modalités de l'action en zone rurale restent très controversées. Au nom de cette stratégie inconséquente imposée de l'extérieur, le Parti se lance dans d'illusoirs soulèvements armés qui vont encore plus l'affaiblir. La collusion entre Jiang Jieshi, les propriétaires fonciers et les sociétés secrètes/bandits (*liumang*) est dévastatrice. Mao en fait le triste constat au Jiangxi, au Hunan et au Hubei¹⁴³.

Lors de la réunion d'urgence du bureau politique élargi du 4 juillet 1927, une controverse surgit à propos des sociétés secrètes et des bandits¹⁴⁴. Afin de réorganiser ce qui peut être sauvé des forces rurales alliées aux communistes, Cai Hesen 蔡和森 (1895-1931) veut créer de nouvelles associations paysannes et leur faire « gagner la montagne » (*shangshan*, 上山) – le maquis. Li Weihan 李維漢 (1896-1984), qui souhaite que les associations paysannes sortent de leur clandestinité pour agir au grand jour¹⁴⁵, s'y oppose car, selon lui, des paysans non encadrés et en rébellion deviennent des « bandits » (*tufei*). Il craint que ces entités sociales politisées, en échappant à l'emprise du PCC, redeviennent des corps sociaux nuisibles. Son point de vue épouse la volonté générale, qui consiste à trouver la meilleure manière, dans ces moments de grande incertitude, de « transformer en force armée » (*wuzhuanghua*, 武裝化) les paysans. Mao soutient l'idée maquisarde, qui lui semble la plus viable. Zhang Guotao acquiesce, à la condition que cela se fasse sous le contrôle, même distant, des communistes. Chen Duxiu s'y oppose. Il préconise la constitution de régiments

¹⁴⁰ Sur le sujet, voir Bianco, 2001.

¹⁴¹ Roux, 2009, 177.

¹⁴² *Ibid.*, 187.

¹⁴³ « Latest directive of the All-China Peasant Association, resist the armed attack of local bullies and bad gentry », 13 juin 1927, in Schram, vol. II, 514-515.

¹⁴⁴ « The Hunan problem », 4 juillet 1927, in Schram, vol. III, 9-12.

¹⁴⁵ *Ibid.*, 9.

sans préciser la manière d'y parvenir. L'alternative maquisarde ne peut servir que de pis-aller à ceux qui ne sont pas en mesure d'échapper à la répression nationaliste. Mao reste sur sa position et plaide pour la préservation des rares ressources militaires à disposition parmi les paysans. Cai Hesun, qui fait la synthèse, estime que la perspective maquisarde reste pertinente mais ne peut être que la dernière option.

La réunion porte ensuite sur la « formation » à dispenser, terme indéfini dont la connotation semble cumulativement militaire et politique. Personne n'a de solution concrète, hormis par le biais de l'armée, ce qui en l'état n'est pas envisageable. Pour y remédier, malgré l'absence de relais du PCC, Li Weihan préconise de se tourner vers une « bonne¹⁴⁶ » société secrète du Hunan¹⁴⁷. Elle doit être utilisée pour enseigner¹⁴⁸ à des associations paysannes comment devenir des « bandits¹⁴⁹ ». Le mot prend ici le sens de corps francs d'une armée irrégulière agissant dans l'intérêt du Parti, mais éventuellement sans avoir une pleine conscience de classe tant qu'ils ne sont pas intégrés à des organisations paysannes estampillées. Immédiatement, Mao propose que Guo Liang 郭亮 (1901-1928) mette en œuvre ce « travail secret ». Les enjeux du terme ne sont pas explicités, mais semblent correspondre à l'entrisme envisagé dans la résolution du comité central de juillet 1926. Toutefois, le PCC ne s'y résout pas. La ligne reste la création d'une armée qui doit recruter des paysans et des ouvriers, en s'alliant aux syndicats et aux associations paysannes. De la sorte, il doit être possible de militariser les paysans sans altérer le profil politique des recrues¹⁵⁰.

Ces échanges illustrent le fait que le PCC, qui a rompu avec les derniers alliés du GMD de gauche et qui s'enfonce dans la clandestinité, est désormais aux abois. Ces débats sont surtout rhétoriques – reprise des arguments de Lominadzé en faveur des insurrections armées – afin d'habiller le désastre en « recours rural ». Dans cette configuration, le pas en direction des bandits n'est qu'un pis-aller rudimentaire de l'action politique. Elle se réduit à un vague entrisme que pourrait mener Guo Liang. Cette éventualité dissimule mal l'absence de marge de négociation du PCC qui, en situation d'infériorité tant au niveau global que local, est dans l'incapacité d'énoncer une quelconque ambition hégémonique sur le terrain. Les bandits ruraux sont certes en train d'acquiescer aux yeux des communistes une « dignité » révolutionnaire. Cependant, pour la *doxa*, l'échelle d'action reste toujours les villes. Le Parti demeure dès lors dans cet entre-deux qui l'empêche de pleinement penser son action dans son nouvel environnement local.

La circulaire n° 9 du 20 juillet 1927¹⁵¹ s'inscrit dans cette perspective. Le Parti acte la nécessité de son repli en zone rurale, en le présentant comme un nouvel élan pour la révolution agraire. Dans cette reconfiguration qui prend les apparences d'une expansion, les associations paysannes deviennent le levier d'action du PCC et il convient de les structurer militairement et politiquement. Au regard de la sociologie locale, les sociétés secrètes sont désormais considérées comme un vecteur du soulèvement des masses rurales. À cette fin, une distinction est faite entre les Piques rouges et les Grands couteaux du Nord et les « Sociétés de bandits » (*huifei*) du Sud. Cette dichotomie fait plus que reprendre celle de Li Dazhao de 1926, alors que le Parti gardait encore ses distances vis-à-vis de ce social en espérant de manière abstraite surfer sur sa dynamique¹⁵².

¹⁴⁶ Li Weihan ne définit pas ce qu'est une « bonne » société secrète. Il s'agit très vraisemblablement d'un groupe ayant rallié le mouvement paysan au cours de l'année écoulée.

¹⁴⁷ Schram (vol. III, 11, note 27) n'est pas parvenu à déchiffrer le nom de cette société secrète. Son caractère central, précédé de hong 洪, est illisible. Il émet l'hypothèse qu'il s'agit des Piques rouges ou de la Société de la rivière Hong (*hongjianghui*, 洪江會 ou 紅江會). Compte tenu du rejet affiché des Piques rouges, à compter du 20 juillet 1927 (voir plus bas), et à partir du travail de Stephen C. Averill pour les Jinggangshan (2006, voir plus bas) – situés à la charnière du Hunan, du Jiangxi et du Guangdong – couplé avec les considérations de Chen Qihan 陳奇涵 (1897-1981) selon lesquelles toutes les forces armées de la Société des trois points (*sandianhui*, 三點會) – les Triades – du district de Xingguo (Jiangxi) ont été absorbées par les communistes (Park, 2002, 59-60, note 139), la seconde semble la plus probable.

¹⁴⁸ En raison du mauvais état du document en sa possession, Schram (vol. III, 11, note 28) n'a pas réussi à déterminer si ce sont les associations paysannes qui doivent enseigner aux sociétés secrètes comment devenir des bandits ou l'inverse. La seconde perspective est ici privilégiée, au regard de la trajectoire du PCC sur le sujet.

¹⁴⁹ En l'absence des caractères chinois mentionnés dans le texte de Schram, il n'est pas possible de déterminer le mot source. Au regard du document du 20 juillet (voir plus bas), il est vraisemblable qu'il s'agisse de *huifei*.

¹⁵⁰ Roux, 2009, 191.

¹⁵¹ « The overall tactic of the peasant movement at present, Central Committee Circular, Peasant Series, N°9 », 20 juillet 1927, in Schram, vol. III, 18-19.

¹⁵² En 1926, Li Dazhao tolérait encore les Piques rouges alors que les Grands couteaux n'étaient déjà presque plus acceptables. La mise en pratique de la politique du PCC de mi-1927 conduit à fondre ces deux nébuleuses en un même ensemble péjoratif. Le côté autodéfense des

Désormais, elle produit un cadre rhétorique qui se fait passer pour performatif. Ce pragmatisme dans la durée n'est pas sans évoquer les attendus d'un Front uni pour parvenir à les rallier en les politisant sans chercher immédiatement à défier leurs chefs ou à les transformer de manière dogmatique. Cependant, la mise en œuvre de ce travail politique *in situ* n'a pas encore pris le dessus dans les réflexions de l'appareil.

Le PCC, toujours sous influence moscovite, transpose dès lors son schéma d'action de Front uni vis-à-vis du GMD à ces nouveaux alliés potentiels. Pour les communistes, la première catégorie de sociétés secrètes est désormais vue comme superstitieuse, patriarcale, conservatrice et soumise aux potentats locaux. Elle est donc considérée comme inapte à renverser le système féodal et à mettre en œuvre la révolution agraire¹⁵³. Comme le GMD dit de droite, ces entités sont classées comme étant des structures dirigées par des individus réactionnaires, qu'il convient de faire tomber. Dans le cadre de ce Front Uni qui se veut « à la base¹⁵⁴ », il n'est pas question de les combattre par les armes sous peine de les voir rallier le camp adverse. Il est donc choisi de les marginaliser au sein de leurs propres appareils. Pour les isoler, un entrisme doit être mis en place en direction de leurs troupes, afin qu'elles se libèrent de leur emprise et rejoignent la bannière des associations paysannes. Pour ce faire, il convient de ne pas chercher à dénigrer leur mode de fonctionnement et leurs référentiels symboliques, du moins dans un premier temps¹⁵⁵. La seconde catégorie est considérée comme ouverte à l'idéologie révolutionnaire, de par ses slogans qui évoquent le banditisme social. Néanmoins, elle est supposée n'être constituée que de groupes qui ne vivent que du vol et du pillage. Dans cette configuration, leurs chefs représentent également un obstacle puisqu'ils véhiculent cette nuisance sociale. Le PCC estime qu'ils n'aspirent qu'à devenir à leur tour des seigneurs de la guerre. Comme le GMD dit de gauche, ces sociétés de bandits, jugées politiquement peu fiables, forment donc un terreau propice à l'insurrection, du moins provisoirement. En conséquence, il convient de les transformer et d'en prendre la direction au nom de la révolution. Les dirigeants des premières sont collectivement à combattre, dans une logique affichée de lutte des classes. Ceux des secondes doivent être démarchés individuellement afin d'évaluer leur capacité à rallier la cause communiste. Ceux qui seront considérés comme les éléments les plus révolutionnaires pourront rejoindre le PCC et être placés à la tête des associations paysannes¹⁵⁶ afin de médiatiser l'implantation locale du Parti.

Cette projection classificatoire révèle comment le PCC pense le renforcement de son pouvoir, grandement affaibli, en ralliant ce qui peut l'être dans ce contexte dégradé. La méthode choisie est à nouveau celle d'un *bloc within*, qui permet de patiemment opérer un glissement entre leur référentiel de banditisme social et celui de la révolution agraire. La nuance repose sur la manière d'approcher les chefs des sociétés secrètes, qui dans tous les cas représentent un frein pour l'hégémonie du Parti. La présente dichotomie dessine ainsi les variantes d'un même enjeu : parvenir malgré tout à s'implanter, puis disputer le pouvoir local à ces alliés en instillant dans leurs entités le programme monopolistique du PCC, et à la toute fin en imposant ce monopole. Toute cette classification ne doit toutefois pas faire perdre de vue la réalité du terrain. Cette rhétorique relève toujours du registre de la croyance idéologique. Dans la pratique, les opportunités prévalent, pourvu que des alliances de circonstance soient possibles. La démarche met néanmoins en relief l'idée qu'en freinant le temps révolutionnaire, il est possible de faire de ce frein un levier d'action au profit de la révolution.

La phase des vaines insurrections se met en place sur ces considérations, qui en l'état restent de simples déclarations de principes, avec toujours en arrière-plan un hypothétique Front uni avec le GMD de gauche.

Piques rouges, induit par leur localisme, et leur proximité avec la *gentry* ont donc rafraîchi les ardeurs du Parti à leur égard. Il est envisageable que, outre les affres d'expériences précises, ce changement d'orientation vis-à-vis des Sociétés Hong (Triades et Gelaohui) puisse avoir un lien avec l'ambition du PCC de passer à l'échelle de « tout le pays » (*guo*, 國), telle que la conceptualise Yves Chevrier (2022, voir plus haut). Leurs mythes et ramifications supposées s'y prêtent, alors que les communistes envisagent leur repli agraire comme une expansion territoriale.

¹⁵³ Park, 2002, 58.

¹⁵⁴ Les communistes font tenir le Front uni suivant cette modalité jusqu'à août et la prise de Nanchang, réalisée dans ce cadre.

¹⁵⁵ L'expérience de terrain acquise dans le monde rural par Yun Daiying et Peng Pai continue ainsi à infuser dans le PCC. Le même mode d'approche s'applique également aux activistes en zone urbaine (voir Roux, 2009).

¹⁵⁶ Park, 2002, 57.

Le 1^{er} août 1927, les communistes se lancent dans une offensive contre l'aile droite du parti nationaliste, sous l'impulsion de l'IC. Qu Qiubai est choisi pour mener la charge, au détriment de Chen Duxiu, victime expiatoire de la situation dans laquelle se trouve le PCC.

LES VERTES FORETS ROUGEYANTES DES JINGGANGSHAN

Début août 1927, se met en place une série d'actions coordonnées à partir de la campagne en direction des grandes villes : l'« insurrection des moissons d'automne » (*qiushou qiyi*, 秋收起義). Mao intègre le bureau politique en tant que suppléant afin de mener sa part d'action. Début septembre, il se voit confier un agrégat guerrier sur lequel il n'a réellement d'autorité ni politique ni militaire. Ses rangs reposent notamment sur de prétendues armées paysannes, qui sont surtout des groupes de bandits : celui de Yu Fenmin, qui a été défait devant la ville de Wuning et qui cherche à se refaire¹⁵⁷, et celui de Su Xianjun (蘇仙俊), chef local de société secrète, de bande et de corps d'autodéfense. Les tentatives de soulèvements sont un échec. Durant la débâcle, Mao conduit ses rescapés vers le sud en tentant de les fédérer autour de lui. Afin d'avoir le temps et les moyens de reconstituer les lambeaux de son régiment en déroute et de le transformer en force politique, il cherche provisoirement à se fondre dans l'écosystème maquisard local, au lieu de poursuivre l'illusoire expansionnisme édicté par le comité central. Les Jinggangshan (井岡山, « les monts de la crête-du-puits »), terre inexpugnable de brigands sympathisants, pourraient être le refuge idéal, à condition de s'y faire accepter.

Yuan Wencai et Wang Zuo, les piliers des monts

Ces hauteurs sont tenues par les *hakkas* Wang Zuo 王佐 (1898-1930) et Yuan Wencai 袁文才 (1898-1930), résumés à eux seuls de toute l'histoire enchevêtrée du Parti et des brigands autour des mouvements paysans. Wang Zuo, issu d'une famille paysanne pauvre, est devenu tailleur. Vers 1921, il a rejoint des bandits locaux qui étaient ses clients. Vers 1924, après avoir pris son essor, sans doute grâce à ses talents martiaux et à son réseau, il s'est imposé sur les hauts des Jinggangshan. Yuan, paysan éduqué, a été un activiste contre les notables locaux, sur la base de rancœurs familiales. Pour se protéger, il s'est affilié à des brigands dans les montagnes, nommés la « Bande des chevaux et des couteaux » (*madaodui*, 馬刀隊)¹⁵⁸. Après en avoir pris la tête, il en a fait un instrument de prédation contre l'élite locale, souvent implantée de longue date – les *bendi* 本地. Wang et Yuan se sont ainsi fondus dans un univers au sein duquel il est difficile de déterminer la frontière entre le brigandage, la jacquerie et la rapine simili politique, sur fond de conflit entre *hakka* et *bendi*¹⁵⁹. Les deux groupes ont fini par se rejoindre, Wang tenant l'amont et Yuan se situant plus en aval. Leur positionnement géographique a sans doute influé, tout autant que leur engagement, sur l'image qu'ils ont renvoyée. Le fruste maître des cimes aurait plutôt été un généreux brigand des forêts¹⁶⁰ alors que le cultivé Yuan aurait davantage eu le profil d'un bandit activiste, du fait de sa capacité de nuire aux propriétaires fonciers.

¹⁵⁷ Roux, 2009, 202-203.

¹⁵⁸ Stephen C. Averill (2006), grand spécialiste de ces deux personnages, ne détaille pas leur appartenance aux sociétés secrètes. Il souligne qu'une des principales organisations de la région est celle de la « rivière Hong » (*hongjianghui*, 洪江會 ou 紅江會), qui était dirigée par l'oncle de Wang Zuo (31, 61, 82). Entité également connue dans les Jinggangshan sous le nom de « Société des crêtes Hong » (*hongganghui*, 洪岡會) (78, note 13). Pour Schram (1966, 6, note 12), l'armée considère (en janvier 1930) que Wang et Yuan sont des « chefs de la société Hong » (*honghui shouling*, 洪會首領). Chen Qihan ayant mentionné que toutes les forces armées de la Société des trois points (*sandianhui*, 三點會) – les Triades – du district de Xingguo (Jiangxi) ont été absorbées par les communistes (Park, 2002, 59-60, note 139), il ne paraît pas pertinent en l'état de rattacher la Bande des chevaux et des couteaux aux Grands couteaux ou aux Gelaohui, malgré ce que l'on peut lire sur le sujet.

¹⁵⁹ Stephen C. Averill (2006) démontre de manière très convaincante que les soubresauts politiques et militaires qui vont affecter Yuan et Wang autour des Jinggangshan dans les mois à venir, au-delà des conflits idéologiques et des stratégies contrariées du PCC, ont pour arrière-plan la rivalité entre *hakka* et *bendi*.

¹⁶⁰ Stephen C. Averill (2006) note que, bien que la prose communiste en fasse volontiers un bandit social, il est envisageable que cette réputation soit avant tout un construit, potentiellement lié à son statut de martyr de la révolution qu'il obtiendra après la fondation de la RPC.

En 1925, incapable d'en venir à bout, le magistrat en charge du rétablissement de l'ordre a préféré se rapprocher de Yuan plutôt que d'avoir à le combattre. Grâce à cette alliance, il est parvenu à faire de sa troupe la « milice » (*baoweituan*, 保衛團) de Ninggang pour lutter¹⁶¹ contre les autres groupes de bandits locaux¹⁶¹. La manœuvre a été réalisée par l'entremise du jeune communiste Long Chaoqing 龍超清 (1905-1931), qui espérait à terme politiser cette force armée avec pour objectif de renverser le gouvernement local. Long, qui avait des membres de sa famille parmi les brigands, et Yuan étaient issus de la même école et sont devenus à cette occasion frères jurés¹⁶². Mi-1926, Yuan devint ainsi la principale force armée de la région. Ce contexte répressif explique sans doute pourquoi Yuan et Wang sont devenus également frères jurés, alors que ce dernier était menacé par des rivalités dans ses montagnes. La tactique lui a permis de préserver son pouvoir des hauteurs en réprimant des bandes adverses, tout en échappant aux griefs de l'élite locale.

Dans le sillage de l'Expédition du Nord, Long a repris contact avec Yuan. En septembre 1926, le seigneur de la guerre local a été renversé. Un gouvernement a été instauré, comprenant Long et Yuan. La troupe de Yuan a pris le nom d'« armée d'autodéfense paysanne » (*nongmin ziwei jun*, 農民自衛軍)¹⁶³, ce qui lui a permis de rejoindre le PCC en novembre. Il a fallu attendre janvier 1927¹⁶⁴ pour que Wang, distant et prudent, accompagne cet embrasement paysan et s'en prenne politiquement à l'élite locale. Comme ailleurs, ce chaos a fait vaciller le Front uni. Afin de se renforcer, chaque camp a démarché les bandits locaux, qui ont monnayé leurs allégeances. Au printemps, les nationalistes sont passés à l'offensive. Même si une partie de ses troupes a été impliquée dans cette spirale vers la guerre civile, le binôme s'en est tenu relativement à l'écart¹⁶⁵. À la demande du PCC, ils ont néanmoins participé au raid sur Yongxin en juillet 1927. Toutefois, face aux avancées du GMD et pour éviter que d'autres bandes ne prennent le contrôle des Jinggangshan, Wang et Yuan ont regagné les hauteurs inexpugnables de leurs monts, en toute autarcie.

Ils représentent donc un cas concret du rapport complexe entre la *doxa* du Parti et le terrain. Yuan Wencai peut être vu comme l'exemple d'un révolutionnaire ayant pris des responsabilités au sein du PCC, non pas en tant que chef de bande mais grâce à son engagement dans les mouvements paysans et/ou à sa force de frappe sans égale. Wang Zuo, davantage en retrait, est à mi-chemin entre le chef bandit dont il convient de se débarrasser et l'individu suspect mais néanmoins susceptible de rallier la cause. En tant que binôme, ils sont plutôt du côté des communistes. Cependant, du fait de leur haut degré d'autonomie, ils incarnent certes une force locale militairement incontournable, mais potentiellement nuisible, qu'il convient de noyauter pour mieux la subvertir.

Mao, le fragile nouveau roi des monts

Fin septembre 1927, Mao est accueilli à Sanwan par Long Chaoqing et Chen Muping 陳慕平 (1902-1930). Ancien camarade d'école de Yuan, Chen a rejoint les communistes fin 1926 et a accompagné la transformation des troupes de Yuan en armée d'autodéfense. Il a été envoyé par le Parti à l'Institut du mouvement paysan du GMD (*Zhongguo guomindang zhongyang nongmin yundong jiangxisuo*, 中國國民黨中央農民運動講習所) de Wuhan, créé en mars 1927, où il a pu écouter Mao¹⁶⁶. De retour à Ninggang après avoir été diplômé en juin, Chen a été chargé de rejoindre Yuan en tant qu'instructeur militaire et politique face à l'avancée des nationalistes.

¹⁶¹ Averill, 2006, 98-99.

¹⁶² *Ibid.*, 103.

¹⁶³ Le parcours de Yuan n'a rien de spécifique. Il fait écho à la situation décrite dans la circulaire n° 9 du 20 juillet 1927 (« The overall tactic... », in Schram, vol. III, 18), qui souligne l'impossible existence publique des forces paysannes armées en tant qu'armée d'autodéfense. Elles sont de ce fait soit contraintes d'exister sous la forme de milices, soit de s'entraîner dans la clandestinité et de s'agréger lors des insurrections, soit de gagner la montagne.

¹⁶⁴ Averill, 2006, 128-129.

¹⁶⁵ *Ibid.*, 134.

¹⁶⁶ Et évoquer avec lui le cas exemplaire de l'insurrection paysanne menée par l'entremise de Yuan Wencai.

À l'arrivée de Mao, les troupes de Wang et de Yuan sont décrites comme étant les éléments incontournables de la région, dont il convient d'obtenir l'aval pour gagner le maquis. Le contact semble possible mais doit être réalisé avec tact. Yuan craint cette arrivée. Prêt à l'affrontement, il regroupe ses forces dans les Jinggangshan. Cette appréhension n'est pas sans fondement ; Mao doit défendre sa stratégie d'alliance face aux partisans d'une attaque contre ces deux seigneurs des hauteurs. Pendant près d'un mois, Long et Chen créent du liant dans un climat de suspicion réciproque. La rencontre entre Mao et Yuan Wencai ouvre la voie à un *modus vivendi*, qui engage par ricochet Wang Zuo. À cette époque, les Jinggangshan ne doivent servir que de havre de paix provisoire. Toutefois, Mao, subissant un revers militaire, est contraint de fuir vers les monts. Wang se porte à son secours et Mao pactise avec le binôme. Grâce à un troc armes contre fonds et nourriture, il est autorisé à se replier dans leur repaire¹⁶⁷. Un raid conjoint victorieux scelle la coalition. Les Jinggangshan vont devenir le chef-lieu de la territorialisation et de la militarisation de Mao.

Cette transmutation ne repose ni sur une recherche de rupture avec le dogme moscovite, ni sur une quête spécifique visant à mettre en œuvre la ruralisation des luttes. Le processus n'est initié que sur la base de son réalisme. Cependant, ce repli interrompt par l'exemple la spirale des soulèvements précipités à ambition nationale et devient donc quasi instantanément un point d'achoppement. L'initiative, qui rétrécit le champ géographique de l'action sur le temps long, a tout du crime de lèse idéologie, puisqu'elle brise doublement le tabou de l'échelle révolutionnaire¹⁶⁸, immédiate et propagée à tout le pays. Mao ne cherche toutefois pas à déroger à l'idée de développer le PCC pour l'imposer au niveau national. Il varie seulement sur les moyens provisoires d'y parvenir face à l'adversité. C'est donc de manière imprévue qu'il va produire cette ruralisation, qui s'avérera rapidement être un tunnel¹⁶⁹, une impasse. Mao ne parviendra à s'en extraire qu'à la suite du Front uni de décembre 1936, dans le cadre de la guerre contre le Japon.

Son rapport aux bandits des monts s'échafaude dans cette configuration. Pour survivre, il se doit de se lover au cœur des Jinggangshan en s'appuyant sur ces « allogènes » (au regard des critères révolutionnaires)¹⁷⁰ que sont Yuan et Wang. Cette alliance, à partir d'une situation de faiblesse, a comme horizon unique la construction locale du PCC et n'est conçue que dans la perspective de l'absorption inéluctable de leurs forces. Ce mouvement symbiotique à vocation intégratrice passe par leur activation politique. Il induit le fait de les débarrasser de leurs travers sociaux, référentiels et structurels incompatibles avec l'éthique révolutionnaire : indiscipline dans les rapports hiérarchiques et lors des combats ; exactions vénales ou gratuites ; absence de culture révolutionnaire... En résumé, tout comportement considéré comme néfaste à la construction idéologique et à l'ancrage militaire du Parti. C'est à partir de cette perspective que Mao balbutie à l'échelle locale son système d'action, en tant que technologie politique destinée à résorber les marges.

La légende de l'alliance Mao-Yuan/Wang s'est longtemps limitée à leur relation interpersonnelle, omettant la dynamique de ce Front uni qui ne dit pas son nom dans un contexte précis. Elle a occulté les principes d'adaptabilité de cette ingénierie structurante dédiée à l'hégémonie à géométrie variable du PCC qui sous-tendent ce rapprochement. En apparence, son Anabase dans les Jinggangshan a certes les atours du romantisme épique de Liangshanpo 梁山泊¹⁷¹ – la tanière des « bandits épris de justice » (*yifei*, 義匪) et pétris des valeurs « fraternelles » (*dixiong*, 弟兄) « d'entraide » (*bang*, 幫) et de loyauté du roman *Au bord de l'eau*. Toutefois, la dimension imaginaire s'arrête là¹⁷². Le lieu doit être progressivement transformé en nid pour les coucous maoïstes, en quête d'une base et d'une armée rouges. Dès le début, les obstacles sont à la fois locaux et contingents, tout en étant lointains et politiques.

¹⁶⁷ Roux, 2009, 212.

¹⁶⁸ Chevrier, 2022, 674.

¹⁶⁹ *Ibid.*, 725.

¹⁷⁰ *Ibid.*, 896.

¹⁷¹ Roux, 2009, 209.

¹⁷² Les références à venir à *Au bord de l'eau* auront surtout une fonction didactique au service de l'action révolutionnaire, avant tout en raison de l'accessibilité pédagogique immédiate de ce référentiel populaire.

Continuant sur la lancée de l'automne 1927, Qu Qiubai se lance dans une hasardeuse « révolution ininterrompue » (*wu jianduan de geming*, 無間斷的革命), vis-à-vis de laquelle Moscou ne tarde pas à prendre ses distances¹⁷³. Dans un premier temps, Mao en est relativement préservé du fait de l'isolement de son repli montagneux. Sa situation n'en reste toutefois pas moins précaire. Outre ses nouveaux alliés qu'il doit amadouer, il lui faut affronter les bandes rivales, les milices et les troupes nationalistes, qui ont beau jeu de lutter contre les bandits puisque les communistes se confondent avec eux. D'autre part, en raison de la difficile réorganisation de ses troupes et des rudes conditions de vie locales, Mao fait face à des mutineries dans ses rangs toujours hétérogènes. Néanmoins, l'écosystème politico-bandit des monts prend forme, les principaux protagonistes jouant chacun la partition qu'ils maîtrisent : Mao place auprès de Yuan et de Wang des conseillers politiques et militaires pour formater leurs troupes. Yuan sécurise son alliance en présentant à Mao la jeune activiste He Zizhen 贺子珍 (1910-1984)¹⁷⁴, qui deviendra sa compagne. Mao parvient ainsi à faire du binôme son interface auprès des autres bandits des cimes pour étendre sa zone d'influence. La vraie menace est politique et se dessine à distance.

Dès novembre 1927, Qu Qiubai critique Mao pour son « opportunisme » et son « aventurisme militaire », censés expliquer ses déboires de l'été. Il est en conséquence exclu du bureau politique. Géographiquement isolé, cette information ne lui parvient pas. L'état idéologique se formalise avec la circulaire du comité central n° 28 du 12 janvier 1928, qui lui reproche son échec insurrectionnel et ses liens avec les chefs bandits des monts. On juge que sa guérilla le coupe des masses. Par son « attitude erronée », il n'incarne pas le Parti prolétaire capable de guider les paysans et les « pauvres déclassés » (*fei jiejihua de pinmin*, 非階級化的貧民). Au contraire, il semble produire une « tactique déprolétarisée de style errant » (*fei wuchan jiejihua de youminshi*, 非物產階級的游民式)¹⁷⁵. Telle qu'elle est exprimée, cette formule semble accuser l'action maoïste de s'être détachée de la *doxa* et d'avoir perdu de vue l'horizon urbain/*guo*, seule échelle à laquelle le niveau central considère que la révolution est réalisable¹⁷⁶.

En attendant, son éloignement géographique lui permet de poursuivre son ancrage territorial et la transformation de son semblant d'armée. Son implantation provisoire devient pérenne au fil de l'intégration politique des lieux par le haut : mi-février 1928, les troupes de Yuan et Wang sont officiellement incorporées dans ses forces communistes. Yuan devient chef de régiment, notamment secondé par Wang Zuo et Chen Muping. Ainsi réorganisées, leurs unités participent aux opérations contre les troupes nationalistes du Jiangxi. La stratégie de Mao écorne les susceptibilités locales. Sur fond de rancœur entre *bendi* et *hakka* et de dogmatisme, Long Chaoqing entre en conflit larvé avec Yuan Wencai¹⁷⁷. Les ressources des monts étant insuffisantes pour nourrir cette communauté, les opérations destinées à trouver des ravitaillements et des armes mêlent un impératif logistique élémentaire pour toute guérilla à de forts relents de banditisme. Mais les exactions commises sont drapées du voile pudique de la lutte des classes.

À la même époque, la ligne dite de la révolution permanente de Qu Qiubai est répudiée par l'IC¹⁷⁸ en raison de son « putchisme » contre-productif. Mao redevient acceptable, à la condition que les soulèvements paysans qu'il organise soient intégrés à la vague révolutionnaire nationale à venir en direction de supposés centres prolétariens. En mars 1928, il se retrouve sous la tutelle du jeune Zhou Lu 周魯 (?-1928). Son intégrisme compromet les efforts pragmatiques en cours pour bâtir une force armée disciplinée. Il reproche aux cadres d'être droitiers car ils ne se livrent pas assez à des insurrections tournées contre l'élite locale. À peine arrivé, Zhou Lu est tué au cours d'un soulèvement manqué qu'il fomentait. Mao retrouve ainsi sa liberté d'agir à sa guise dans cet écosystème marginal qui renforce son statut. Inexorablement, sa tanière devient un lieu comparativement sûr et peut accueillir les troupes rescapées de Zhu De et de Chen Yi 陳毅 (1901-1972).

¹⁷³ Roux, 2009, 209-211.

¹⁷⁴ Averill, 2006, 119-121.

¹⁷⁵ Schram, « Introduction », in Schram, vol. III, xxvi-xxvii.

¹⁷⁶ Le procédé sera répété en 1932.

¹⁷⁷ Averill, 2006, 253-254.

¹⁷⁸ Il s'agit donc d'une duplication en Chine de la critique stalinienne contre la ligne trotskyste.

L'amalgame prend forme sous l'autorité militaire de Zhu De, Mao devenant le chef politique. La manœuvre accentue l'ascendant communiste sur les unités de Yuan et Wang, tant par le bas – l'encadrement des troupes – que par le haut : Yuan Wencai est promu à la direction virtuelle du soviet pour mieux le couper de son pouvoir d'action¹⁷⁹. Wang Zuo intègre le PCC en avril, ou tout du moins fait ainsi allégeance à Mao. Quelle qu'ait été la proximité de Mao avec le binôme, le processus tient plus de la politique que des relations interpersonnelles. Leurs nouvelles fonctions au sein du Parti et dans l'armée démontrent qu'ils sont considérés comme des leaders paysans qui se sont révélés être les « éléments les plus révolutionnaires » de leur milieu. Ils intègrent certes l'appareil pour faciliter la transformation de leurs troupes mais restent, en tant que chefs bandits, des éléments à évincer afin d'éviter toute concurrence hégémonique dans les monts. Fort de ces avancées intégratrices, et en dépit de problèmes de ravitaillement de plus en plus chroniques, Mao cherche à se faire remarquer par le PCC en prônant sa méthode, malgré un bilan opérationnel mitigé. Rigoriste, il ne veut en aucun cas être assimilé à un bandit, en dépit de l'isolement de sa territorialisation et des exactions de sa simili armée. Dans son rapport du 2 mai 1928¹⁸⁰, il explique que les défaites du printemps sont dues au handicap que représentent encore ses troupes paysannes politiquement et militairement non intégrées, et donc plus enclines à piller qu'à combattre¹⁸¹. Il a donc besoin de temps pour réaliser leur transformation *via* son hétérodoxie localiste. La tournure des événements va doucher ses attentes.

Fin mai 1928, en raison de ratés dus aux lenteurs de la transmission des informations, le Parti lui impose de nouveaux chaperons, alors même que le comité central s'apprête, sous l'influence de Li Weihan, à lui reconnaître une certaine liberté d'action. Mao ne recevra la décision en sa faveur qu'en novembre et doit en attendant composer avec cette tutelle. À nouveau, sa manière de faire est menacée par des directives contradictoires et déconnectées des contraintes du terrain¹⁸². Au nom de la lutte globale, on lui reproche toujours ses liens localisés avec des chefs bandits et leurs *yumin*, critique qui prend du poids au fur et à mesure des arrivées de troupes rouges en déshérence dans les Jinggangshan, leur apport numérique bouleversant les rapports de force. Mao tente de maintenir son cap en prônant la consolidation du lieu, avec comme principal chantier la nécessité de le débarrasser de son banditisme errant¹⁸³. L'argument devient un levier dans la lutte larvée, soumise à l'arbitrage du comité central, qui oppose Mao à Zhu De. Le terme « bandit » induit le fait que le bilan d'étape est mitigé pour ce qui concerne les troupes de Yuan et de Wang, ainsi qu'une critique des régiments de Zhu. Dans les unités de Yuan et de Wang, la persistance du jeu et de l'opium ne sied pas aux standards révolutionnaires. Néanmoins, le point d'achoppement reste l'indiscipline. Leur incapacité à se conformer à la stratégie édictée ne met pas seulement en exergue un problème militaire – leur efficacité dans la guérilla n'est plus à démontrer –, mais elle révèle aussi la défaillance hégémonique du Parti. Les unités de Zhu De, constituées en majorité de paysans, sont mieux intégrées, mais sur une base plus militaire que politique, et en vertu d'une loyauté personnelle envers le chef¹⁸⁴ plus que d'une obéissance hiérarchique de principe¹⁸⁵.

Les maigres ressources des Jinggangshan ne pouvant suffire aux besoins de forces en croissance, il est envisagé de délaisser le repaire pour repartir à la conquête de centres urbains¹⁸⁶ afin de redonner une dimension *guo* à l'action communiste. Le contingent devient ainsi un levier politique et militaire face à l'échappée territoriale maoïste. À l'été, l'importance des forces de Zhu De l'impose face à Mao. Les troupes de Wang et de Yuan ne sont plus considérées comme aptes à être un noyau dur combattant. Elles sont surtout

¹⁷⁹ Roux, 2009, 228.

¹⁸⁰ « Report to the Jiangxi Provincial Party Committee and the Party Central Committee », 2 mai 1928, *in* Schram, vol. III, 49-52.

¹⁸¹ Roux, 2009, 227.

¹⁸² *Ibid.*, 229.

¹⁸³ Averill, 2006, 271.

¹⁸⁴ Sans doute basée en partie sur son appartenance aux Gelaohui.

¹⁸⁵ On voit ainsi s'esquisser, du fait de la composition et de l'organisation même des troupes, la divergence entre une armée « professionnelle » mais peu politisée, capable d'opérer sur le terrain militaire classique, et une troupe peu fiable. L'argument referra surface en 1932.

¹⁸⁶ Roux, 2009, 229.

employées pour des tâches de garnison et des opérations de proximité contre les milices¹⁸⁷. Ce contexte local, défavorable à Mao, va se compliquer à distance.

L'inexorable marginalisation des bandits des monts

Le VI^e congrès du PCC, qui se déroule à Moscou du 12 juin au 11 juillet 1928, pose en trame de fond le critère de la pureté politique, alors que l'IC est encore partagée entre les lignes de Staline et de Boukharine. Sans le savoir, Mao se retrouve en concordance avec la stratégie boukharinienne, favorable au développement d'un Parti de terrain, *via* la guérilla et l'établissement de soviets ruraux, dans le but d'affaiblir le GMD en attendant des jours meilleurs¹⁸⁸. La perspective stalinienne est plus idéologique et s'impose progressivement. Durant cette période de transition, la ligne de Staline, désormais portée par Li Lisan en remplacement de Qu Qiubai, s'oppose aux choix pratiques de Mao. Ici, l'emploi du terme « bandit » cristallise son particularisme dans un horizon politique plus général. Zhou Enlai 周恩來 (1898-1976), au service de la rectitude du PCC, souligne qu'en matière d'organisation Mao a bien une force armée conséquente à sa disposition, mais qui s'apparente toujours à des bandits¹⁸⁹. Situation qui n'est pas conforme à la « résolution sur les problèmes d'organisation du gouvernement des soviets » (*guanyu suwei'ai zhengquan zuzhi wenti an*, 關於蘇維埃政權組織問題決議案).

Avec ce document, le PCC affirme son refus de toute forme d'organisation concurrente à la domination des territoires qu'il aspire à contrôler. Les sociétés secrètes et les groupes de bandits, seuls corps sociaux susceptibles de rivaliser avec lui et dont les croyances comme les pratiques sont incompatibles avec la société nouvelle attendue, doivent donc y être éradiqués. Ce projet peut être différé tant que le PCC foment son action, mais devient un impératif en cas de succès. Localement, ces « éléments du lumpenprolétariat » (*liumang chengfen*, 流氓成分) sont certes par essence suspects mais sont structurellement puissants. Il convient donc, si nécessaire, de les considérer favorablement en amont et durant les insurrections comme une force auxiliaire¹⁹⁰. Néanmoins, une fois les zones libérées, les sociétés secrètes doivent être dissoutes afin de consolider les bases communistes¹⁹¹. Il convient donc de « compénétrer » (*tong*, 同) le monde des bandits locaux avant les soulèvements, puis de les « désarmer » (*jiechu qi wuzhuang*, 解除其武装) une fois l'insurrection menée à son terme, et d'« éliminer » (*xiaomie*, 消灭) leurs chefs¹⁹². S'invente ainsi un Front uni expéditif vis-à-vis des masses bandits et pressé de passer à lutte armée contre leurs chefs¹⁹³. Dans le cadre de cette mécanique en deux temps, les compromis nécessaires à l'ancrage insurrectionnel du PCC ne doivent en aucun cas produire une quelconque compromission idéologique, au nom d'une cohérence militaire et territoriale attendue quasi immédiatement. Les sociétés secrètes sont ainsi supposées rallier, comme par magie, la cause communiste lorsque le Parti tente de s'implanter, quel que soit le lieu. Dès lors, il n'est pas concevable de les approcher de manière transactionnelle dans la durée, notamment en cherchant à les fédérer par le biais de leurs dirigeants. Décrétés opposés à la société nouvelle depuis la circulaire n° 9 du 20 juillet 1927, ces chefs ne peuvent en aucun cas remplir une fonction d'encadrement révolutionnaire par procuration, même provisoirement. Leurs troupes sont en revanche intégrables aux soviets, en tant que masses paysannes orthodoxes en devenir. Une fois la collectivisation agraire réalisée, les paysans, soldats et aux autres bandits révolutionnaires issus de ces entités pourront bénéficier de la redistribution des terres¹⁹⁴. La résolution couple ainsi une sorte de Front uni dogmatique – temporaire, utilitariste et relativement indéfini – avec, en ligne de mire, son dépassement en raison de l'implantation réussie du PCC et du déploiement de son programme

¹⁸⁷ Averill, 2006, 207.

¹⁸⁸ Roux, 2009, 232.

¹⁸⁹ Cité par Schram, vol. III, xxxix.

¹⁹⁰ Billingsley, 1988, 226-227.

¹⁹¹ Park, 2002, 62.

¹⁹² *Ibid.*, 62-63.

¹⁹³ L'articulation entre le Front uni et la lutte armée ne sera actée, tout en restant relativement floue, qu'en 1939, lorsqu'ils intégreront, avec l'édification du Parti, les « trois armes magiques » (voir plus bas) à la main de Mao. Voir Jourda, à paraître.

¹⁹⁴ Billingsley, 1988, 257.

politique. La résolution est donc un prolongement radical de la perspective esquissée avant les moissons d'automne, en y incluant désormais la faisabilité de son instauration. Le texte ne diffère donc pas des aspirations de Mao, mais le chemin pour y parvenir est différent, notamment son pragmatisme lent et l'échelle à laquelle est envisagé le processus.

Loin de Moscou et toujours en prise avec ses chaperons, Mao louvoie. Il a bien conscience que l'ambiguïté de sa relation avec Yuan et Wang, primordiale pour son implantation supposée provisoire mais de fait de plus en plus pérenne, est idéologiquement son point faible. Dès lors, il choisit une stratégie de contournement du problème, à la fois dilatoire, idéologique, tactique et programmatique. Dilatoire, dans le sens où il se soumet à toutes leurs requêtes sur la mise en œuvre de la ligne générale révolutionnaire, tout en arguant qu'il n'est pas en mesure de s'y conformer en raison des difficultés rencontrées. Il considère en effet que la culture de « brigands » (*liukou*) génère un amateurisme pernicieux au sein des troupes¹⁹⁵. Pour y remédier, il assure tout mettre en œuvre pour transformer son armée de bric et de broc et la nettoyer de son « lumpenprolétariat » (*liumang*)¹⁹⁶, afin d'éviter de nouveaux pillages. Pour y parvenir, il a néanmoins besoin de temps. Temps qu'il compte grappiller en reconnaissant que ce travail politique se fera sous l'autorité de Zhu De, conformément aux directives de Qu Qiubai¹⁹⁷. Idéologique, car cette ambition est la sienne depuis le début. Tactique, puisque la manœuvre doit lui permettre d'affaiblir localement les factions concurrentes, notamment celle de Zhu De. Au regard de la première purge de l'histoire du PCC que ses considérations vont enclencher à l'automne, on pourrait en faire rétrospectivement une lecture programmatique.

Durant le fiasco insurrectionnel d'août 1928, les Jinggangshan résistent bien aux nationalistes grâce aux fortifications de Wang Zuo. Mao se trouve ainsi renforcé sur son territoire par cette victoire défensive, mais qui acte un peu plus l'impossibilité d'un changement d'échelle. La consolidation militaire et politique de la base devient une nécessité accompagnant la redistribution des terres. Les *yumin* en sont un des axes majeurs : Mao reconnaît certes qu'ils sont de bons combattants, mais a conscience que leur comportement dévoie l'image que le Parti veut renvoyer. La rumeur ne voit souvent dans les forces conjointes Zhu-Mao que celles d'un nouveau bandit local surnommé « barbe rousse » (*zhumao*, 朱毛)¹⁹⁸. De plus, les chefs bandits sont peu enclins à accepter une réforme agraire qui pourrait aller à l'encontre des intérêts de leurs groupes ou de leurs clans. Le défi est de taille au regard de la sociologie des troupes à disposition. En effet, Mao mentionne que l'Armée rouge a perdu en un an les deux tiers de ses effectifs initiaux formés pour les moissons d'automne. Elle est composée à 40 % de paysans, qui rentrent chez eux une fois la terre redistribuée. Seuls restent les vagabonds¹⁹⁹. La solution repose dès lors sur une aporie : il est numériquement nécessaire de recruter de nouveaux combattants, notamment parmi les déserteurs du camp adverse. Toutefois, l'enjeu politique impose d'effectuer un « nettoyage du Parti » (*xi dang*, 洗黨) et de l'armée pour en évacuer les individus peu fiables devenus trop rapidement membres du PCC durant les préparatifs guerriers des derniers mois²⁰⁰. Pour la surmonter, le choix est fait de purifier le dispositif afin de consolider l'intégration politique des troupes. À l'issue de ce processus, il sera possible de formater tant les officiers que les hommes du rang. Le projet, acté par la résolution du 6 décembre 1928, est adopté par l'armée, qui n'a pu que constater le 10 novembre que des soldats rouges du quatrième district de Ninggang, aidés de quelques paysans, étaient occupés à voler des bœufs au lieu d'aller au front²⁰¹.

L'épuration politique se met en place, alors que l'arrivée de Peng Dehuai 彭德懷 (1898-1974) dans les monts déclenche un blocus du site par les nationalistes. Bien que les réseaux de contrebande de Wang Zuo

¹⁹⁵ Roux, 2009, 227.

¹⁹⁶ « Letter of the Special Committee of the Hunan-Jiangxi Border Area to the Hunan Provincial Committee », août 1928, in Schram, vol. III, 60.

¹⁹⁷ Schram, « Introduction », in Schram, vol. III, xxxi.

¹⁹⁸ Roux, 2009, 230-233.

¹⁹⁹ « Report of the Jinggangshan Front Committee to the Central Committee », 25 novembre 1928, in Schram, vol. III, 94.

²⁰⁰ Roux, 2009, 234.

²⁰¹ *Ibid.*, 227.

parviennent à en atténuer les effets²⁰², les difficultés s'accroissent. Les désertions s'accroissent. Cet apport en nouvelles troupes contribue à un rééquilibrage des forces. Zhu De, qui tient bien les siennes, plus nombreuses que celles en propre de Mao et de ses alliés bandits, en profite pour imposer sa mainmise sur l'ensemble.

Début janvier 1929, alors que le GMD s'apprête à attaquer, Mao reçoit enfin les conclusions du VI^e congrès de l'été précédent. Leur présentation est organisée lors de la conférence de Bailu (Jiangxi), qui acte son retour dans le comité central du PCC. Face à l'avancée ennemie, la parade militaire à adopter est débattue en séance plénière. La nécessité de quitter les monts s'impose. En revanche, la ligne de conduite à l'égard des chefs bandits n'est abordée qu'en comité restreint, composé de chefs militaires et politiques tels que Zhu De, Chen Yi, Long Chaoqing et Wang Huai 王懷 (1906-1932). Le positionnement de Yuan et de Wang dans l'organigramme politico-militaire est clairement en contradiction avec la ligne du Parti. Long Chaoqing et Wang Huai, qui ont des relations tendues avec le binôme²⁰³, sont favorables à leur brutale mise au ban. Les autres sont plus circonspects. Au regard de la configuration des Jinggangshan, l'application d'une telle mesure ne peut déboucher que sur une crise majeure. Dans ce contexte précaire, cela entraînerait un affaiblissement conséquent de l'Armée rouge doublé d'une baisse non négligeable du soutien populaire local. De plus, leur engagement passé joue en leur faveur. Il est donc décidé de surseoir à l'application de la directive sur ce point.

Mao, Zhu et Yuan partent vers le sud du Jiangxi. Peng Dehuai prend le commandement des Jinggangshan et en assure la défense avec Wang Zuo, désormais chef des forces de la base. Long Chaoqing est positionné à distance de Wang afin d'atténuer les dissensions. Néanmoins, le départ de Mao hors des monts offre un espace à ceux qui contestent localement ses loyaux et encombrants alliés bandits. Face aux nationalistes, Peng Dehuai résiste mais à partir de positions intenable. Les bandits de Wang préfèrent se replier tant bien que mal dans les hauteurs. Finalement, Peng est contraint d'abandonner les Jinggangshan. La guérilla éparse semble devenir la seule solution possible face au GMD. Début février 1929, le Parti demande à Mao et à Zhu De de fractionner leur armée en petites unités pour privilégier des actions ponctuelles. Décision que Mao contestera au printemps, quand l'ordre lui parviendra.

Yuan découvre les résolutions du VI^e congrès concernant le sort réservé aux chefs bandits. De colère, il retourne aux Jinggangshan et en informe Wang, en train de réorganiser la défense du repaire. Son emprise locale contribue à apaiser les tensions avec les *bendi* dogmatiques. La résolution du 17 mars, bien que se plaignant notamment de désertions parmi les bandits de Wang Zuo, lui accorde la « confiance » (*xinfu*, 信服). Yuan, encore un peu en retrait, n'est pas mentionné dans le document. Le binôme conserve ainsi son statut révolutionnaire²⁰⁴.

Le retour de Peng Dehuai dans les monts rebouleverse l'équilibre des forces. Son assise numérique lui permet de s'imposer au détriment de Yuan et de Wang, à nouveau tenus à l'écart. L'idée de quitter les Jinggangshan s'impose et les défections dans les rangs de Wang se multiplient. À une échelle plus régionale, les tensions entre Mao et Zhu De se révèlent au grand jour. Leur désaccord porte notamment sur la fonction de l'armée. Zhu De veut la cantonner au combat, alors que Mao souhaite en faire un instrument de propagande afin d'imposer une mobilisation-rééducation tant à la population qu'aux cadres du Parti. L'argument est également tactique. Grâce à ce levier politique, Mao espère se repositionner par rapport à Zhu De, alors que ce dernier domine militairement le dispositif. La ligne Zhu De est néanmoins privilégiée. Sa stratégie, qui consiste à rechercher le contact avec l'ennemi hors des monts²⁰⁵, est soutenue par le camp *bendi*, alors que Mao privilégie le harcèlement des lignes arrière de l'adversaire. Sans surprise, le rapport du 20 mai tranche en faveur de la guérilla offensive de Zhu De.

²⁰² Averill, 2006, 309-310.

²⁰³ Avec toujours en arrière-plan la rivalité locale entre *bendi* et *hakka*.

²⁰⁴ Averill, 2006, 380.

²⁰⁵ *Ibid.*, 355-357.

Dans un contexte caractérisé par des luttes entre factions, des conflits interpersonnels, une opposition entre *bendi* et *hakka* et des affrontements sur les modes d'action et la zone à couvrir, l'argument du banditisme sert à nouveau la dialectique. Il est déclaré que le Parti doit être réformé, en raison de son mode de fonctionnement dépassé, proche d'une « coterie de bandits » (*huifei*, 會匪). Face à une nouvelle attaque ennemie, les responsables de la résistance, dont Wang Zuo, décident de se replier. Après le retrait de l'adversaire, ce mouvement est qualifié d'attitude de bandit errant non conforme aux instructions²⁰⁶. L'argutie fait de Peng Dehuai le modèle à suivre contre cette « déviance », tant il est en mesure de tenir ses troupes. L'argument est biaisé car son exemple n'est pas reproductible. En effet, aucun autre cadre n'est en mesure de réaliser cette prouesse, l'engagement et la discipline de ses soldats-paysans reposant avant tout sur une loyauté personnelle²⁰⁷. Le sujet de l'obéissance est d'autant plus sensible qu'il dissimule mal son acuité militaire²⁰⁸. En agissant de la sorte, Wang Zuo préserve ses hommes de manière raisonnée, alors que Peng Dehuai les conduit, en se soumettant aux instructions, à se sacrifier dans des opérations hasardeuses, souvent vouées à l'échec.

À l'été 1929, hors des monts, les bandits restent un enjeu dans le cadre de la lutte interne à laquelle se livrent Mao et Zhu, doublée d'une nécessité de structurer l'armée, sur fond d'inclusion potentielle de la base des Jinggangshan dans la supposée marée révolutionnaire montante²⁰⁹. Le 1^{er} juin, en quête d'une stature politique, Mao recherche le soutien du Parti en soulignant son engagement, notamment grâce aux forces intégrées de Wang Zuo²¹⁰, pour donner un aspect « prolétarien » à ses troupes accusées d'être formées de brigands²¹¹. En apparence, ses arguments semblent être dans la lignée de l'IC, qui prône la transformation des paysans en force révolutionnaire²¹². Toutefois, aux jeux de la pureté politique et du poids de chacun dans l'appareil, Mao ne parvient pas à faire du terme « bandit » une arme contre ses contradicteurs, alors qu'il escompte reprendre la main sur les troupes communistes en y lançant une purge. Le 22 juin, lors du congrès de la IV^e armée, les délégués parent son attaque en estimant que sa dénonciation de la mentalité de bandit errant, répandue selon lui dans l'Armée rouge, est sans fondement²¹³. La validation de l'orthodoxie des régiments de Zhu, plus nombreux, permet au Parti local de considérer que les *liumang* deviennent minoritaires, en allant jusqu'à les comptabiliser à part²¹⁴. Si la tentative de Mao de s'imposer dans l'armée à travers une purification politique échoue, elle révèle toutefois sa prise de conscience du renversement des équilibres entre les micro-pouvoirs dans les monts. L'enjeu n'est plus de parvenir à reconstruire localement le PCC, en position de faiblesse, à partir des « allogènes » qui y sont dominants, en imposant progressivement à ces marges l'hégémonie du Parti *via* un Front uni, mais de structurer l'armée.

Début août 1929, en raison d'une nouvelle attaque ennemie sur les Jinggangshan, Peng Dehuai est contraint de quitter les lieux. Leur défense repose sur Wang et Yuan, qui reprennent le contrôle de leurs anciennes troupes. Yuan est donc redevenu un acteur majeur avec Wang sur la scène politique et militaire des monts. Leur autonomie et leur influence sur la population du massif, difficilement contrôlable par le Parti, sont dès lors vues comme une nuisance pour le développement de la base.

Alors que Mao, frappé par la malaria, est contraint de se mettre en retrait de la vie politique, la situation pour Yuan et Wang se détériore. Pour leurs opposants, toujours sur fond de rivalité entre *bendi* et *hakka*, ils sont considérés comme étant hors du mouvement révolutionnaire. À la fin de l'été 1929, Deng Qianyuán 鄧乾元 (1904-1934), partisan d'une guérilla offensive entre le Jiangxi et le Hunan, qualifie le binôme de « bandits locaux » (*tufei*, 土匪). Il estime que leurs hommes n'obéissent qu'à eux, en raison de leurs liens de

²⁰⁶ *Ibid.*, 359.

²⁰⁷ *Ibid.*, 362.

²⁰⁸ Se repose ainsi en filigrane la question de la structuration des troupes évoquée pour Zhu De (voir note plus haut).

²⁰⁹ Roux, 2009, 252.

²¹⁰ « Report of Mao Zedong, Secretary of the Front Committee of the Fourth Red Army, to the Central Committee », 1^{er} juin 1929 (envoyé depuis Huleishi, Yongding, au Fujian), in Schram, vol. III, 168.

²¹¹ Roux, 2009, 244.

²¹² Schram, vol. III, 18, note 9

²¹³ Roux 2009, 247.

²¹⁴ Averill, 2006, 371

« fraternité » (*lao dixiong*, 老弟兄). Il est considéré que Yuan ne cherche qu'une « excuse » (*xiangzheng*, 象徵) pour abandonner le site, alors que Wang, sous son influence, prend ses distances avec les communistes. Dès lors, leurs adversaires en font la première menace du lieu²¹⁵. Le 1^{er} septembre, Chen Yi mentionne que la population a le plus grand mal à distinguer le comportement de l'Armée rouge de celui des brigands²¹⁶. Un point crucial empêche cependant de mettre en œuvre la directive du VI^e congrès à l'encontre du binôme : leur maîtrise incontestable du site. Le fait qu'il soit impossible d'en venir à bout rapidement dans les monts aurait pour conséquence de fédérer les bandits des hauteurs contre les communistes. Il est donc décidé d'attendre²¹⁷.

Face aux rumeurs d'une attaque nationaliste, Peng Dehuai revient dans les Jinggangshan en novembre. Début décembre 1929, la ligne du Parti s'inverse. Dorénavant, il est prôné une concentration des forces, et non plus leur dispersion, afin de relancer des attaques majeures sur les villes, tout en reconnaissant l'utilité de la guérilla à la campagne. Mao, en phase avec l'air du temps, se range derrière cette nouvelle ligne et en devient le champion lucide et déterminé²¹⁸. Fin décembre, lors du congrès de Gutian (Fujian)²¹⁹, il s'impose comme le chantre de la lutte idéologique afin de reprendre le contrôle sur le PCC et sur l'armée reformatés dans l'optique d'un soviet à sa main. Ce combat porte à nouveau sur la rectification des « consciences » (*yishi*, 意識) erronées, dans le but de briser toute résistance face à son ambition. Il définit son plan d'action idéologique en énumérant les maux qui doivent être éradiqués (vision purement militaire, ultradémocratie incompatible avec une organisation politique, égalitarisme absolu, subjectivisme, individualisme, reste d'aventurisme) au profit d'une pensée prolétarienne. L'ensemble converge inéluctablement vers les régiments proches de Zhu De et de Peng Dehuai. Dans ce catalogue est mentionné l'habitus des bandits qui, dans ce combat politique, devient une idéologie opposée : le « brigandisme » (*liukou zhuyi*, 流寇主意).

En 1926, Mao invoquait à deux reprises Hong Xiuquan pour inscrire les sociétés secrètes et les populations déclassées dans une grande histoire politique des soulèvements des masses. Désormais, il le convoque, au côté de Huang Chao 黃巢 (835-884) et de Li Zicheng 李自成 (1606-1645), en décrétant qu'ils ne peuvent plus servir de modèle à l'armée populaire, dont Mao se veut le nouveau fer de lance. Pour y remédier, il souligne que la propagande en direction du « lumpenprolétariat errant » (*liumang wuchan jieji*, 流氓無產階級) est inadéquate, sous-entendant que seule sa manière de faire peut résoudre le problème. Sa stratégie de lutte contre ces idées erronées vise à faire disparaître l'aspect vagabond de l'armée et son côté aventuriste, fruit d'un mélange de lumpenprolétariat et de conscience petite-bourgeoise.

En 1929, la volonté du PCC de repasser à l'échelle *guo* marginalise sur le plan stratégique les accommodations qui ont été préalablement nécessaires localement. Il n'est plus temps de tergiverser sur les attentes des guérilleros rouges plus ou moins bandits (du moins aux yeux des populations environnantes) et sur celles des bandits-guérilleros plus ou moins rouges (aux yeux des communistes et, pour des raisons différentes, à leurs propres yeux) dans le cadre d'un Front uni de reconstruction. Le nécessaire louvoisement lié aux contingences du terrain devient marginal dans le cadre du retour à l'échelle nationale. Mao est particulièrement exposé dans cette reconfiguration. Sa militarisation primitive des monts se doit donc de devenir davantage « militaire » (au sens professionnel) afin de participer à la stabilisation de territoires d'opérations. Il comprend que la politisation de l'armée à laquelle il aspire est doublement nécessaire : elle lui permettrait de contrer la montée en puissance des acteurs « militaristes » (comme Zhu De) et de prendre pied dans ce monde, avant la migration vers l'ouest du Jiangxi, afin de compenser sa dépendance vis-à-vis de ses alliances marginales. À travers cette approche, Mao affirme sa capacité à apprécier les évolutions qui l'entourent et à s'y projeter sans difficulté pour y imposer son mode d'expression hégémonique. Son rapport aux marges, véritable marqueur de son intelligence de situation, révèle cette évolution.

²¹⁵ Averill, 2006, 380-381.

²¹⁶ Roux, 2009, 240.

²¹⁷ Averill, 2006, 380-381.

²¹⁸ Roux, 2009, 258.

²¹⁹ « Draft resolution of the Ninth Congress of the Chinese Communist Party in the Fourth Red Army », décembre 1929 au congrès de Gutian, Ouest Fujian, in Schram, vol. III, 205-207 et 215-217.

Début 1930, le GMD semble si affaibli que la révolution paraît possible. Li Lisan relance la conquête des villes. Le 7 février, la conférence de Pitou (district de Ji'an) alerte sur une grave crise dans l'appareil, et impose une réorganisation régionale du Parti. La nouvelle loi de réforme agraire mentionne (article 6) que les errants sans emploi sont éligibles à l'obtention d'une terre, à la condition qu'ils renoncent à leurs addictions comme l'opium et le jeu, sous peine de se la voir saisir par le soviet²²⁰. Le 14 février, Mao souligne que Jiang Jieshi est à l'offensive, et que la bataille pour soulever les masses devient générale et se joue notamment autour des populations flottantes. Il veut une accélération de l'offensive militaire afin de marcher sur Ji'an et d'y établir un soviet pour tout le Jiangxi²²¹. Cette intégration idéologico-économique à marche forcée produit une chasse aux sorcières contre, suivant le vocabulaire de l'époque, les hobereaux communistes, autrement dit ceux dont le positionnement n'est pas en congruence avec la dichotomie des classes. Les « quatre mandarins communistes » (*si da dangguan*, 四大黨官) sont les premiers militants exécutés, au motif qu'ils auraient pris le contrôle d'un régiment et d'un groupe de bandits, tout en devenant contre-révolutionnaires²²². L'affaire semble donner raison aux déclarations de Mao de décembre sur le risque du basculement des bandits dans le camp adverse, effet que la loi agraire du soviet doit minimiser.

C'est dans ce contexte que l'histoire de Yuan et de Wang va se clore. La liquidation du binôme n'est pas une simple histoire de conflits de personnes. Elle s'inscrit dans la dialectique de la politisation de l'armée pour en éliminer les marges. Ce nettoyage, aussi factuel soit-il, est le corollaire de l'ancrage du PCC sur le terrain et de la purification du Parti, qui induit une transformation sociale de ce terrain. Deux axes que, de manière générale, Mao soutient.

Règlement de comptes hors des monts

Dans le cadre de la marche sur Ji'an, ils ont reçu l'ordre de se rendre à Yongxin pour fusionner avec les troupes locales. Wang, bien que suspicieux et ne souhaitant pas s'éloigner de ses bases, finit par s'y rendre à contrecœur. Leur arrivée se fait dans un climat de plus en plus délétère avec les *bendi*. Fin 1929, le communiste Wan Xixian 宛希先 (1906-1930), un des fers de lance des purges au sein du Parti²²³, est localement un des rares soutiens de Yuan et de Wang et se retrouve en porte-à-faux vis-à-vis de l'appareil local. Pour les militaires, Yuan et Wang restent avant tout des chefs de la Société Hong²²⁴. Ils sont donc assujettis aux directives du PCC en la matière. Entre le 18 et le 21 janvier 1930, se tient une réunion sur la manière de « solutionner » (*chuli*, 處理) leur cas²²⁵. Le 11 février, la situation se dégrade avec l'opération du binôme contre Luo Keshao 羅克紹 (1877-1951), fabricant d'armes proche de Yuan mais anti-communiste. Après l'avoir arrêté, Yuan le libère alors que l'objectif était de l'exécuter en place publique. Pour sa défense, il a vainement déclaré que sa manœuvre visait à préserver cette filière d'approvisionnement en munitions²²⁶. Le 22 février, Yuan et Wang sont à Yongxin en vue de l'attaque collective de Ji'an. Dans la version relatée par Stephen C. Averill²²⁷, à la nuit tombée, ils sont accusés d'avoir accepté la réorganisation des troupes, mais pas le transfert du commandement, et d'être opposés à la redistribution des terres à Ninggang. Yuan se voit reprocher ses absences dans les combats et ses liens avec Luo Keshao. Ils sont donc questionnés sur leur volonté de lutter contre le soviet et leur recherche d'une déstabilisation du régime rouge de Yongxin. Yuan se défend et demande à se voir confier les pleins pouvoirs des forces armées de la zone. Il finit néanmoins par reconnaître des erreurs sans gravité, qui en conséquence ne doivent en rien remettre en cause son

²²⁰ « Land Law », 7 février 1930, in Schram, vol. III, 257.

²²¹ « On occupying Ji'an and establishing a Jiangxi Soviet Government, Proclamation Number 1 of the Joint Conference of the Front Committee, the Western Jiangxi Special Committee, and the Army Committees of the Fifth and Sixth Armies », 14 février 1930, in Schram, vol. III, 261-262.

²²² Roux, 2009, 259.

²²³ Wan s'est notamment illustré dans la lutte contre des infiltrations après le fiasco d'août 1928 et dans la purge du PCC qui s'en est suivie à l'automne. Voir Averill, 2006, 383.

²²⁴ Schram, 1966, 6, note 12.

²²⁵ Averill, 2006, 385.

²²⁶ *Ibid.*, 382-385.

²²⁷ Que je privilégie par rapport aux autres tant le travail de l'auteur sur les Jinggangshan n'a pas d'équivalent.

engagement pour le Parti. Un des inquisiteurs sort son arme, le binôme également. Wang veut partir rapidement. Yuan refuse. La réunion se clôt. Plus tard, Wang Huai et Zhu Changxie 朱昌偕 (1907-1931) informent Peng Dehuai que Yuan et Wang seraient sur le point de trahir. La troupe encercle leur demeure. Zhu abat Yuan dans son lit. Wang parvient à s'échapper. Pour fuir, il se jette dans la rivière et se noie²²⁸. Le 24 février, Wan Xixian est tué.

En mars 1930, le soviet du Jiangxi-ouest est officiellement créé. Les Jinggangshan deviennent une subdivision régionale. Ses représentants sont notamment Wang Huai et Long Chaoqing. Les difficultés internes semblent aplanies. Sur le terrain, la réalité est toute autre : le frère de Wang Zuo puis son fils vont lui succéder et rallier le camp nationaliste.

Ainsi se termine l'épisode des relations entre Mao et les bandits des monts de la crête-du-puits. Je n'ai pas trouvé de réaction de Mao suite à cette élimination. Il est ailleurs et sans doute n'a-t-il pas le choix. Le Parti l'emporte. Leur élévation au rang de martyrs de la révolution en 1950 ou la visite de Mao à leurs familles en 1965 ne changeront rien à cela.

ORTHODOXIE ET TERRAIN : LE SOVIET CONTRE LES CORPS SOCIAUX MARGINAUX

Le printemps 1930 commence sur fond de tensions entre Mao et Li Lisan, qui prône l'intégration et le redéploiement des troupes. Au nom du nouveau régime qui semble à portée de main, la lutte contre les chefs des sociétés secrètes est un leitmotiv. En mars, Qu Qiubai qualifie leurs dirigeants de criminels professionnels ; leurs subalternes sont considérés comme les victimes de leurs luttes et les instruments des profiteurs²²⁹. Ses propos illustrent l'ambition du PCC d'entrer dans la dernière phase de l'insurrection telle qu'elle est programmée lors du VI^e congrès à l'été 1928. Mao, qui maîtrise les attendus de cette double donne, mais qui n'est pas encore en mesure de s'opposer frontalement aux directives du comité central, met en place son autonomie. Il va contourner la première par la rhétorique du terrain, suivant les modalités éprouvées au Hunan début 1927, tout en se positionnant en fer de lance orthodoxe de la seconde, dans la continuité des conférences de Gutian et de Pitou de fin 1929-début 1930.

Stigmatisation des populations flottantes désœuvrées

En mai 1930, il séjourne à Xunwu (Jiangxi) pour y mener une enquête dont les conclusions doivent lui servir d'argumentaire. Fort de cette étude, il dénonce l'inanité du « livrisme » (*benben zhuyi*, 本本主義) : l'idéologie du savoir théorique déconnecté des réalités, une charge à peine voilée contre Li Lisan. Dans son étude, les populations flottantes sont réparties en deux catégories distinctes : *youmin* et *liumang*²³⁰. Pour Schram, il convient d'y lire, dans un même ensemble péjoratif : *youmin* en tant que synonyme de populace flottante ; *liumang* désignant les éléments les plus nuisibles et violents de cette catégorie²³¹.

Dans l'échantillon étudié, Mao dénombre 270 vagabonds, soit presque autant que les artisans (297) et deux fois plus que les marchands (135). À ce chiffre, il convient d'ajouter 162 prostituées autour de 30 maisons closes²³². En cumulé, ce lumpenprolétariat est donc aussi important à Xunwu que l'ensemble marchands-artisans²³³. Ces individus sont impliqués dans le proxénétisme, le jeu, le racket, ou font fonction de séides pour les « puissants » (*tongzhi*, 統治). Ils représentent ainsi une nuisance sociale et un levier politique au service de la réaction, dans une approche marxienne classique. N'étant assimilables ni à des travailleurs, ni

²²⁸ Averill, 2006, 386-388.

²²⁹ Park, 2002, 63.

²³⁰ « Xunwu investigation », mai 1930, in Schram, vol. III, 347-348.

²³¹ *Ibid.*, 347, note 65.

²³² En 1925-1926, les prostituées étaient incluses dans le lumpenprolétariat sous un angle politique. À Xunwu, Mao les distingue dans son décompte et dans le détail prostitutionnel, tout en les englobant dans la même nébuleuse des bas-fonds.

²³³ Sans qu'il soit possible d'étayer une quelconque artificialisation de ces chiffres, il convient toutefois de souligner que l'addition des catégories des prostituées et des vagabonds (432) est strictement identique à celles des marchands et des artisans.

à des paysans, ni à des commerçants, ils forment l'agrégat des sans-travail. Mao fait de la notion un critère d'évaluation de l'inefficacité de la mise en œuvre de la loi agraire en la matière²³⁴ : étant donné que cette population flottante a peu de compétence agricole, seuls 60 % des potentiels bénéficiaires d'une terre ont obtenu un lopin dans le cadre de la redistribution. En 1925-1926, Mao constatait que les deux maux de la Chine étaient la pauvreté et le non-emploi. L'enquête de Xunwu démontre que, sur ce point, la collectivisation menée par Li Lisan ne réduit le second que très partiellement, en raison d'une stratégie qui n'a pas pris en compte l'inaptitude de ces bas-fonds à la réinsertion économique proposée par le PCC. Ce diagnostic alimente les réflexions de Mao pour la conférence de Nanyang, fin juin 1930, sur la nécessité d'une politique agricole plus volontariste et brutale, afin de gagner le soutien des paysans pauvres, de construire la société nouvelle et, incidemment, de mobiliser toutes les forces nécessaires au profit de son ascension dans le Parti. Sa critique affirmée des marges pourrait signifier que Mao, par rapport à la période des Jingtangshan, ne dépend plus des groupes militaires de ce milieu. Débarrassé de cette contrainte, il commence à se penser en rival de Li Lisan. Le terrain local sert ainsi son ambition nationale.

Lors de cette conférence, Mao martèle son statut autoproclamé de champion de l'orthodoxie, en faisant notamment passer une résolution sur le problème que représentent les *liumang*²³⁵. Il commence son intervention par un descriptif de cette population flottante bien plus étoffé qu'en 1925-1926. Dans son décompte, elle représente toujours 5 % de la société, soit 20 millions d'individus. Les cinq catégories de l'époque²³⁶ étaient définies par la précarité partagée de leurs conditions de vie, qui devenait sous sa plume un facteur d'unité politique pour servir la révolution à venir. Dorénavant, ce bas peuple est certes considéré comme étant le produit-victime de l'exploitation impérialiste dans une Chine semi-coloniale. Toutefois, il représente avant tout un facteur de nuisance qui ne peut être résorbé à travers sa transformation à grande échelle en prolétariat urbain, la Chine ne possédant pas d'industrie d'ampleur au niveau national. Dès lors, la seule alternative du PCC pour les intégrer dans son nouvel horizon ne peut passer que par la réforme agraire-redistribution des terres, qui, à la différence du contre-exemple de Xunwu, se doit d'être plus systématique.

Mao considère que ces vagabonds se distinguent par trois critères incompatibles avec le monde communiste en construction : leur rupture avec la production ; l'illégalité ou l'instabilité de leurs occupations, qui reposent sur la tromperie, le vol, la mendicité ; et l'irrégularité de leurs vies. Sur cette base, il inventorie désormais 30 sous-groupes. Comme en 1925-1926, on y retrouve pêle-mêle bandits, voleurs et prostituées. Par contre les militaires sont remplacés par les mercenaires. Les mendiants disparaissent au profit de tout ce qui évoque l'errance sociale et économique : les saltimbanques, les factotums des instances administratives, judiciaires et communautaires (*baojia*, 保甲). On trouve également les questions liées au registre de la santé publique et des superstitions – personnel des opiumeries, charlatans et diseurs de bonne aventure –, et de manière plus générale tous ceux qui font perdurer un certain archaïsme social, notamment religieux – les prêtres en tout genre, les enseignants itinérants, les marieuses et les sorcières... Il fait côtoyer dans ce catalogue tant les kidnappeurs et les vandales que les trafiquants d'individus et... les convertis au christianisme.

Cet inventaire à la Prévert évoque d'une part une classification très confucéenne et régaliennne telle que pratiquée par les régimes dynastiques, définissant le « peuple misérable » (*jianmin*, 賤民)²³⁷. D'autre part, on peut y voir des similitudes avec celui de Marx dans son *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* :

À côté de roués détraqués, aux moyens de subsistance douteux et d'origine douteuse, à côté de rejetons dépravés et basement aventureux de la bourgeoisie, il y avait des vagabonds, des soldats libérés, des forçats sortis du bagne, des galériens en rupture de ban, des escrocs, des charlatans, des lazzaroni, des voleurs à la tire, des escamoteurs, des joueurs, des maquereaux, des souteneurs, des tenanciers de bordels, des portefaix, des plumitifs, des joueurs

²³⁴ « Xunwu investigation », mai 1930, in Schram, vol. III, 409.

²³⁵ « The problem of vagabonds, resolution of the Joint Conference of the Red Fourth Army Front Committee and the Western Fujian Special Committee », juin 1930, in Schram, vol. III, 450-454.

²³⁶ Pour mémoire, les soldats, les bandits, les voleurs, les mendiants et les prostituées.

²³⁷ Ch'ü T'ung-Tsu (Qu Dongzu 瞿同祖), 1961, 128-135. La classification de ces « misérables » a légalement cours jusqu'au début du XVIII^e siècle mais continue à marquer les représentations sociales bien au-delà.

d'orgue, des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs, des mendiants, en un mot, toute cette masse amorphe, décomposée, flottante, que les Français nomment la bohème ; c'est avec cet élément quasi consanguin que Bonaparte constitua le fonds de la Société du 10-Décembre²³⁸.

Entre Xunwu et Nanyang, Mao produit ainsi un glissement similaire à celui de Marx, faisant du lumpenprolétariat non plus une marge sociale mais la somme des déclassés de toutes les couches sociales²³⁹. L'agrégat maoïste en diffère toutefois. Il ne s'agit plus de simplement dénigrer ce bas-peuple, comme Marx, ni d'en faire le petit peuple en mouvement dans le cadre d'une extension de la lutte, à la Lénine. C'est désormais le reliquat social nuisible à l'instauration du Parti-État à vocation totale. Dans cette configuration, ces vagabonds forment la marginalité que les pouvoirs régaliens chinois ont continuellement pourchassée au nom de critères moraux, hygiénistes, statutaires et d'ordre public²⁴⁰, et que son dernier avatar communiste aspire à éradiquer au nom de la société nouvelle. L'énumération dans le détail de toute cette nébuleuse en fait un monde flottant contraire à la collectivisation systématique. Par cette transformation des marges sociales en marges politiques négatives, le lumpenprolétariat n'est plus considéré comme étant le monde des marginaux, dans sa diversité. Il devient la masse radicale des opposants à l'instauration économique du régime. L'inclusion dans cette liste à vocation holistique de toute cette « bohème » est un marqueur de la réussite de la territorialisation du Parti. L'exclusion des militaires souligne celle de sa militarisation.

Une fois cette nébuleuse détaillée, Mao en fournit un descriptif structurel bien plus étoffé qu'en 1925-1926. Les quelques grands ensembles génériques cités à l'époque (Gelaohui, Triades, Piques rouges...) sont enrichis d'une myriade de noms d'entités particulières. Il en ressort une cartographie nationale ouverte (l'Asie du Sud-Est est désormais mentionnée) incluant campagnes et zones urbaines (en plus de Shanghai, sont particulièrement désignées Changsha et Nanchang). Mao voit dans cet ensemble disparate neuf aspects – qui peuvent être répartis en sous-ensembles organisationnels, moraux et politiques – contraires aux principes d'un soviet : son incompatibilité avec la notion de société collective, notamment son indiscipline et son individualisme, ses mœurs dissolues, son engagement vénal dans les combats, sa violence sociale, sa conscience de classe confuse, son opposition aux masses et au socialisme, son aventurisme (pillage et exactions) et son brigandisme (absence de conception du pouvoir politique). Pour Mao, ces maux sont interconnectés et sont le fruit de son désœuvrement. Ce fléau ainsi construit prend la forme d'un bloc de corps intermédiaires tentaculaire, mais néanmoins faible du fait de sa fragmentation et de son archaïsme. Combattre cet adversaire est donc une priorité afin de revenir à l'objectif d'une révolution touchant tout le pays.

Cette mutation rapide de Mao en leader de la transformation sociale à travers un communisme en expansion semble signifier qu'il est capable de se passer de cette marge pour construire son pouvoir. Au niveau national, elle lui permet de s'insérer dans le jeu de la grande stratégie politique dans laquelle cet univers n'a plus sa place. Lue au prisme de son intransigeance orthodoxe, toute tolérance à l'égard de ces marges de la société communiste devient un problème. Dès lors, l'appareil, qui se doit d'être embrigadé, strictement hiérarchisé et obéissant, ne peut admettre dans ses rangs leurs manquements continus à l'éthique révolutionnaire. L'attaque reprend les critiques déjà formulées contre les régiments de Zhu De et de Peng Dehuai, en les enrichissant avec ce qui pouvait être reproché aux bandits des monts : brigandisme, point de vue exclusivement militaire, « fuyardisme » (*taopao zhuyi*, 逃跑主義), exactions et meurtres, système de punitions corporelles, hédonisme individuel, héroïsme individuel, fonctionnement en petits groupes, ultradémocratie... À travers ce positionnement, Mao compte déclencher des purges dans l'armée afin d'affaiblir ses concurrents, suivant la stratégie qu'il tente de mettre en place depuis l'été 1928. À l'été 1929, pour le contrer, les militaires

²³⁸ Carlino, 2011, 49, citant Marx.

²³⁹ Dans les statistiques de Xunwu, les chefs religieux sont comptabilisés à part. L'insertion des diffuseurs de superstitions parmi les vagabonds lors de la conférence de Nanyang a donc élargi la notion.

²⁴⁰ La stigmatisation des bonzes, des devins, des sorciers... ne relève pas uniquement du registre de l'hygiénisme communiste mais est également un enjeu d'ordre public. Ils représentent un réel facteur de déstabilisation sociale au regard de leur influence dans les sectes et les sociétés secrètes. Leur rôle actif dans la diffusion d'idées, de mots d'ordre, d'amulettes d'invincibilité et d'invisibilité, voire d'armes, lors des insurrections a été constaté par les forces coloniales françaises en Indochine durant les décennies 1900-1910.

avaient repoussé son projet en éludant le sujet, sous prétexte que cette marge était socialement négligeable car en voie de résorption. L'argument permettait alors aux « militaristes professionnels » (Zhu De, Peng Dehuai) de parer l'attaque de Mao, alors dépendant des bandits de monts et donc en quête d'un repositionnement militaire, au nom de la pureté du PCC. À l'été 1930, Mao, en dressant la somme des déclassés, tente à nouveau d'en faire une menace politique, toujours pour prendre l'ascendant sur l'armée, mais dans un contexte où ces marges ne représentent plus un enjeu de pouvoir au niveau local.

Mao se veut donc encore plus rouge que les lilsanistes dans sa guerre au sein du Parti, en couplant encadrement politique de l'armée et mise en place du soviet. En août 1930, sur sa lancée, il peaufine sa nouvelle loi²⁴¹, qui reprend, dans son article 5, le texte de février sur l'éligibilité agraire des errants, à la condition qu'ils mettent fin à leurs addictions pour l'opium et le jeu, sous peine de confiscation des terres allouées. Ils deviennent ainsi les sujets d'un régime surplombant qui donne, au nom de sa définition des classes, et qui reprend, au nom de son éthique. Toutefois, sa capacité à produire de l'action politique en fonction des circonstances, mais toujours au nom de sa croyance en un idéal communiste, ne suffit pas à renforcer son positionnement.

Éloge des populations flottantes intégrées

L'éloignement de Mao du Jiangxi, à la demande du comité central, favorise ses opposants locaux, qui démantèlent notamment sa politique économique. À son retour, il met tout en œuvre pour la restaurer. À cette fin, il remet en œuvre à Xingguo²⁴² le mode d'enquête pratiqué à Xunwu. Mao semble ainsi chercher à faire ses gammes théoriques, qui lui font défaut pour s'imposer parmi les dirigeants du PCC, par le biais du domaine qu'il maîtrise le mieux, l'enquête de terrain. Comme sa démarche à ce moment-là n'est plus la revendication programmatique d'une conquête de tout le pays face à un ennemi omniprésent, mais bien la défense de son bilan, Mao évoque à nouveau les populations flottantes sous un angle favorable. Ces remarques font écho à celles concernant les « canailles » et les « fainéants » du Hunan en février 1927.

La description de Xingguo fait apparaître d'importants contrastes avec celle de Xunwu, sans qu'on puisse déterminer, faute d'autres sources sur ces villes, si Mao y observe de véritables écarts ou s'il construit discursivement une sorte de « village Potemkine » au service de son projet. Localement, les *yumin* représentent 2 % de la population qui a pu bénéficier des redistributions. Ils sont par ce biais sortis du jeu, du banditisme et du non-emploi. Les joueurs sont devenus des travailleurs agricoles et ont mis fin à leur toxicomanie. Ils peuvent dorénavant se vêtir l'hiver et manger à leur faim. Les résultats sont du même acabit pour les mendiants, les acteurs, les vendeurs de tabac dans les tripots, les devins et les diseurs de bonne aventure, les moines bouddhistes et taoïstes... Durant les insurrections, ils ont soutenu la lutte contre les oppresseurs. Un nombre non négligeable est entré en guérilla. À l'issue de celle-ci, une part importante a intégré les institutions locales. Ceux qui y étaient déjà employés sont devenus de meilleurs travailleurs, voire ont obtenu des promotions. Certains ont rejoint l'armée. L'un d'entre eux est même officier après avoir été juge. D'autres sont devenus agents du soviet, chargé de la propagande, chef de pouvoir local...

Comme en février 1927, Mao produit un collectif d'individus qui ont, isolément mais dans un même mouvement, intégré la vague révolutionnaire montante. L'approche évacue totalement la notion de bas-fonds²⁴³. L'échantillon de ce lumpenprolétariat n'inclut que de simples déclassés de toutes les couches sociales (fonctionnaires, magistrats²⁴⁴) ayant un habitus social flottant aisément réformable. Aucune société secrète de rattachement n'est évoquée²⁴⁵. Le PCC n'est donc, à Xingguo, en concurrence avec aucun corps

²⁴¹ « Land Law, promulgated by the Chinese Revolutionary Military Commission », août 1930, in Schram, vol. III, 504.

²⁴² « Xingguo investigation », octobre 1930, in Schram, vol. III, 610-611 et 636-639.

²⁴³ Nous ne sommes clairement pas dans la typologie de Xunwu. Au début du texte (*ibid.*, 611), Mao évoque bien le banditisme, mais n'y revient plus lorsqu'il en fait la liste (*ibid.*, 636-639).

²⁴⁴ Le déclassement est donc bien le fait de tous les types d'addictions ou d'aléas.

²⁴⁵ En février 1927, Mao mentionnait que ces entités archaïques étaient amenées à disparaître à l'issue de la révolution. Cette non-mention accrédite l'idée que son avènement a bien eu lieu.

intermédiaire. Dès lors, aucune personne réhabilitée n'est susceptible d'y avoir eu des responsabilités. Pourtant, il est fort probable que ceux qui se sont distingués dans la guérilla et qui ont désormais des fonctions d'encadrement dans l'armée aient eu un lien avec les sociétés secrètes ou les bandits. À aucun moment il n'est mentionné que certains soient membres du Parti, bien qu'ils aient des charges administratives conséquentes au sein des institutions locales. Le PCC construit ainsi sa pureté de classe tout en intégrant les marges dans son nouveau système.

Cette imagerie renforce, cette fois avec une connotation positive, la réussite de la territorialisation et de la militarisation de l'État communiste, à même de transformer la société par l'économique. La perspective étaye l'idée d'une réelle croyance en la capacité de transformer le réel social par l'action. Elle induit également une prise de distance avec les considérations de février 1927. Mao acte la fin de l'extension de la lutte portée par des partisans nourrissant la vague de l'insurrection des masses. Ces individus isolés ne sont plus les acteurs autonomes d'une vague révolutionnaire montante, après laquelle courrait alors le PCC. Ils sont désormais les suiveurs et les bénéficiaires d'une dynamique impulsée par le Parti, avant-garde structurante de la révolution, qui s'est incarnée dans l'avènement de l'État soviétique. C'est désormais la transposition de ce modèle qui est supposée permettre une déferlante révolutionnaire à l'échelle nationale.

Rigidification d'un soviet en peau de chagrin

L'ambition expansionniste du Parti est contrecarrée par la première campagne d'encerclement et d'anéantissement des bases rouges menée par le GMD. Bien que la manœuvre soit encore marquée par un manque flagrant d'efficacité, elle accélère la logique de terreur dans laquelle s'enfonce le PCC. Face à cet ennemi qui semble être omniprésent, le PCC initie le « mouvement de rectification des contre-révolutionnaires » (*sufan*, 肅反)²⁴⁶, véritable chasse aux sorcières contre toute menace d'infiltration de l'appareil. Dans ce climat délétère, en décembre 1930, un régiment se mutine contre les purges qui en découlent. La répression maoïste qui s'ensuit, l'« incident de Futian » (*Futian shibian*, 富田事變), ouvre la boîte de Pandore qui générera sur plusieurs mois des milliers de morts, dont les anciens adversaires de Yuan Wencai et Wang Zuo. Ne pouvant unifier par la politique le Parti et la population à portée de main, le PCC le fait par la violence²⁴⁷.

Le nettoyage de la direction du PCC voulu par l'IC provoque la disgrâce de Li Lisan. Le 17 avril 1931, alors que le Parti finit d'acter sa déchéance, Mao, qui suit le mouvement, en profite. Il se range derrière la ligne du comité central, en espérant faire avaliser son positionnement et son bilan depuis les conférences de Gutian et de Pitou. Le rééquilibrage et la manœuvre lui réussissent. Il devient secrétaire du bureau central des zones soviétiques. Il est dorénavant en mesure de critiquer ouvertement ceux qui se sont opposés à lui depuis presque deux ans, tout en prenant ses distances vis-à-vis de la chasse aux sorcières. Cet apaisement tactique doit permettre la collectivisation des terres. Sa reprise en main s'illustre notamment par la critique ouverte des cadres qui, lors du congrès de la IV^e armée en juin 1929, ont estimé que sa dénonciation de la mentalité de bandit errant dans l'Armée rouge était sans fondement. Il estime que, dans le contexte du *sufan*, cette attitude erronée a conduit à un retour politique du vagabondage armé²⁴⁸. Il illustre son propos en prenant l'exemple de Hu Zhusheng (1897-1931), ancien bandit devenu chef de bataillon de *liumang* en 1929²⁴⁹. Après être devenu membre de la direction du soviet du Jiangxi en 1930, il aurait fait exécuter des centaines de cadres communistes en les accusant faussement d'être des contre-révolutionnaires, avant d'être affublé de la

²⁴⁶ Pour *suqing fan geming fenzi yundong* 肅清反革命分子運動, également abrégé en *sufan yundong* 肅反運動.

²⁴⁷ Chevrier, 1993, 80.

²⁴⁸ « Letter from the General Political Department of the Central Revolutionary Military Commission to the Soviet Government of Jiangxi Province, the system of private ownership of land during the Democratic Revolution », 27 février 1931, in Schram, vol. IV, 58.

²⁴⁹ « A letter from the Front Committee to the Central Committee », 5 avril 1929, in Schram, vol. III, 159.

même étiquette. En évoquant son cas, Mao cherche à dépasser le mal causé et à reprendre la réforme agraire²⁵⁰.

La prise de distance affirmée du Parti vis-à-vis des bandits, depuis de nombreux mois, reste toutefois imperceptible pour des observateurs extérieurs. Le contexte de guérilla et de clandestinité du PCC continue de brouiller les cartes. Sa violence politique reste noyée dans la somme des troubles sociaux chinois, portés par les soulèvements de mouvements sectaires (il y a un retour des *boxers* au Hubei en mai 1930) prédateurs et/ou d'autodéfense d'entités comme les Piques. L'homophonie entre leur rouge 紅, identique à celui des communistes, et le *hong* 洪 des Hongmen accentue cet état de fait. Témoins de ce chaos, il leur semble légitime, du fait de ce flou, de se demander « si ce sont les sociétés secrètes qui ont revêtu la défroque communiste pour avoir un prétexte à pillage et à violences – ou bien si les communistes ont réellement mis la main sur les sociétés secrètes pour les faire servir leurs fins²⁵¹ ».

C'est l'époque où les internationalistes, le groupe de Wang Ming 王明 (1904-1974), que Mao surnommera péjorativement les vingt-huit bolcheviks, impriment progressivement leur empreinte sur les soviets, à son détriment. À l'automne 1931, alors que les Japonais, suite à l'incident de Mukden du 18 septembre, envahissent le Nord de la Chine, les différentes bases rouges du Jiangxi sont agrégées pour créer la République soviétique chinoise. Mao en est promu président. Ses rivaux au sein du PCC agissent ainsi afin de mieux le séparer de sa chaîne de commandement sur son armée locale, un peu comme il l'a fait début 1928 avec Yuan Wencai dans les Jinggangshan. La ligne politique se durcit. En janvier 1932, non seulement les propriétaires fonciers, les paysans riches et les « éléments déclassés » (*liumang chengfen*) ne peuvent plus être acceptés au sein du Parti et de l'armée, mais les vagabonds sont exclus de la redistribution des terres²⁵². Le 7 juillet, Mao interdit la production d'opium après les moissons d'automne. L'éthique de la nouvelle société révolutionnaire cible les travers de la population chinoise, en supprimant une source de revenu pour les paysans.

Si, au fil des déboires de l'armée, Mao retrouve un lustre militaire, ceux qui tiennent alors le Parti le marginalisent au gré de leurs replis. À la conférence de Ningdu, en octobre 1932, son évincement est acté. Comme à chaque fois qu'il n'a pas les moyens de faire front contre les dirigeants communistes, il réalise des enquêtes de terrain. Le 14 avril 1933, Mao mentionne qu'à certains endroits, pendant les élections, de bons éléments, en raison de leurs charges familiales, n'ont pas souhaité se présenter, et donc que des mauvais se sont proposés, en conséquence de quoi des paysans riches et des vagabonds sont massivement entrés dans les organes des soviets²⁵³.

Sur le plan militaire, la situation continue de se dégrader. Au printemps 1934, la chute du soviet du Jiangxi devient inévitable. En octobre, commence la « longue marche » (*changzheng*, 長征), qui ne s'achèvera qu'un an plus tard. L'Armée rouge paysanne en déliquescence s'enfonce dans la Chine la plus archaïque et tourne le dos à son siècle²⁵⁴. Elle n'est plus qu'une bande de fuyards uniquement apte à protéger ses arrières en ayant recours à la guérilla. Au cours de cette Bérézina, Mao se transforme progressivement en leader potentiel de cette troupe en déshérence, mais sans être en mesure de s'y imposer, notamment face à l'aura de Zhang Guotao et de Wang Ming. Le chapitre suivant s'ouvrira sur un nouveau territoire, mais toujours en écho aux directives de Moscou.

²⁵⁰ « Minutes of the Ninth Meeting of the General Front Committee of the First Front Army of the Red Army », 22 juin 1931, in Schram, vol. IV, 104.

²⁵¹ Favre, 1931, 697.

²⁵² Park, 2002, 62.

²⁵³ « On mobilizing the masses to help Government staff members in their work of cultivating the land, relieving government staff members of worries about their families, and increasing the Government's capacity of work Order N°18 of the Provincial Central Government Central Executive Committee », 14 avril 1933, in Schram, vol. IV, 371.

²⁵⁴ Roux, 2009, 328.

LES GELAOHUI ET LE FRONT UNI TROGLODYTE DU NORD SHAANXI

À l'issue de la longue marche, alors que Moscou repasse de la stratégie « classe contre classe » au Front uni, Mao parvient à Wayaobao (Nord Shaanxi), une des régions les plus pauvres de Chine. Il y jette son dévolu fin septembre 1935, malgré la pression accrue des seigneurs de la guerre et des nationalistes, après avoir appris un peu par hasard l'existence d'un soviet dans lequel s'illustre Liu Zhidan 劉志丹 (1902-1936)²⁵⁵. Communiste local d'origine aisée, ce dernier a constitué sa guérilla en contrevenant à toutes les injonctions centrales du PCC pour s'appuyer, à son initiative et avec succès, sur le réseau Gelaohui et les bandits. Dans cette variation sur le même thème que celui des Jinggangshan, il a lui aussi dû affronter un réel qui lui résistait et dont l'arriération ne permettait pas la diffusion de l'idéologie communiste, tout en subissant l'ire des hauts cadres du Parti pour avoir été à l'encontre de l'orthodoxie opérationnelle, malgré ses progrès sur le terrain²⁵⁶.

Depuis les famines de la fin des années 1920, les Gelaohui sont omniprésents dans la région et présents à tous les niveaux de la société (élite, milice, armée, bandits, paysans, déclassés...). Pragmatique, et à défaut d'autres possibilités, Liu Zhidan a choisi de noyauter la soldatesque en se faisant initier. Grâce aux loyautés personnelles de frères jurés qui en découlent, il a ainsi pu se mêler aux plus grands chefs militaires et à leurs troupes pour prendre le contrôle de leurs unités, soit par un jeu d'alliances au sommet, soit en affaiblissant depuis la base les dirigeants les plus récalcitrants. Il a ensuite dupliqué sa méthode en faisant des communistes en déroute venus le rejoindre des frères jurés, afin de formater de l'intérieur les unités investies.

Par souci d'efficacité, Liu Zhidan n'a nullement cherché à produire un prosélytisme de masse, ni à organiser une grande coalition Gelaohui, ni à donner un vernis idéologique à son action. L'aspiration aurait été vaine : défaut de culture prolétarienne dans la région, diversité sociologique des Gelaohui, archaïsme de leurs croyances et rites d'initiation, absence de centre de gravité de ce monde réticulaire aux connexions lâches. Il a donc privilégié l'inventivité dans le cadre de son action en jouant sur les codes des bandits sociaux (« combattre les riches pour aider les pauvres ») afin de servir sa cause. Son indéniable succès hétérodoxe reste néanmoins un point d'achoppement pour les communistes dogmatiques éloignés de cette réalité. Encore plus que Mao dans les monts, sa guérilla n'a pas produit de politisation des masses ni permis de construire un modèle intégré d'organisation. Cette problématique s'accroît au gré de la constitution et du renforcement du soviet local, dont il est un des principaux artisans, et au sein duquel les bandits doivent être éliminés.

Reformation d'un soviet en terres Gelaohui

Dans ce repli troglodyte, Mao, pour sédentariser et étatiser son soviet errant²⁵⁷, doit reconstruire sa territorialisation et sa militarisation, à partir de son armée en lambeaux, tout en affirmant son autorité sur le Parti. Dans la sphère communiste de proximité, il lui faut cumulativement se prémunir des partisans de Zhang Guotao et évincer les dirigeants du soviet du Nord Shaanxi pour en prendre le contrôle. Au niveau régional, il doit renforcer sa base en grossissant massivement les rangs de ses troupes afin de lutter contre les seigneurs de la guerre, les bandits et les nationalistes. Mao va dès lors investir la région, sans savoir si cela sera durable, en se projetant dans une logique de Front uni avec cet environnement. Front uni localiste dont l'articulation va être en contradiction avec la stratégie *guo* de l'IC.

En octobre 1935, le PCC produit « l'instruction secrète du comité central contre le Japon et pour punir Jiang Jieshi » (*zhongyang wei muqian fanri taojiang de mimi zhishixin*, 中央為目前反日討蔣的秘密指示信)²⁵⁸, soit peu avant que les instructions moscovites d'août ordonnant un rapprochement avec le GMD ne parviennent à

²⁵⁵ *Ibid.*, 349. Ainsi que Xi Zhongsun 習仲勳 (1913-2002), futur père de Xi Jinping 習近平 (1953) et de Gao Gang 高崗 (1905-1954), futur zélote maoïste que Mao sacrifiera le moment venu.

²⁵⁶ Il n'est pas possible ici de développer plus avant l'histoire de Liu Zhidan avec les Gelaohui, contrariée par le PCC. Une littérature sur le sujet et la construction de son mythe permet de combler en détail ce résumé plus que succinct : Holm, 1992 ; Park, 2002 ; Xu et Billingsley, 2013a, 2018 ; Esherick, 2022.

²⁵⁷ Andrieu, 2007, 63-64

²⁵⁸ You Guoli, 2006, 164-165.

Mao²⁵⁹. En décembre, il est reconnu comme étant le dirigeant du PCC, mais doit encore s'imposer. Dans ce jeu à entrées multiples (locale, nationale et internationale), la préservation de la liberté d'action de Mao repose sur des louvoisements. Contraint de faire profil bas²⁶⁰, il se décide à réaliser une coalition à vocation orthodoxe, pour être légitimé par Moscou, tout en retardant tout regroupement d'appareil avec Jiang Jieshi, lequel n'a pas renoncé à son projet d'anéantissement du PCC. Il compose donc un Front uni à vocation large pour mieux en exclure Jiang. Dès la fin 1935, une main visant un Front uni est tendue à Zhang Xueliang 張學良 (1901-2001), général nationaliste plus enclin à reconquérir les territoires grignotés par le Japon au nord de la Muraille qu'à exterminer les communistes. De son côté, Jiang Jieshi entame des négociations avec l'IC début 1936.

Mao se substitue aisément au chef du soviet local, aussi rugueux que naïf, et rallie sans difficulté Liu Zhidan, en sortant ce dernier des griffes du premier. Néanmoins, il le coupe rapidement de ses troupes attirées et lui en confie de moins performantes pour mener des opérations hasardeuses. Échouant contre un seigneur de guerre aux positions imprenables, Liu se retrouve politiquement marginalisé. La manœuvre ne va pas sans créer des tensions. En 1936, 2 000 hommes de Liu Zhidan s'opposent à l'emprise de Mao²⁶¹. Le 14 avril 1936, Liu meurt dans un énième combat à la pertinence relative²⁶².

Face à l'avancée des nationalistes, le PCC ne tient réellement qu'une petite partie du Gansu, ainsi que Baoan, Ansai, et Anding au Shaanxi. Il a des moyens limités pour défier localement le Japon. Sous la pression de la base et de l'IC, favorables à une alliance nationale contre l'envahisseur, Mao se résigne à acter le fait que la poursuite de la guerre civile devient indéfendable. Le 25 avril 1936, le PCC lance un appel national à tous les partis politiques et à tous les corps intermédiaires pour la lutte contre le Japon (*wei chuangli quanguo gedang gepai de kangri renmin zhenxian xuanyan*, 為創立全國各黨各派的抗日人民陣綫宣言)²⁶³. Comme son intitulé l'indique, l'ambition est de ne faire du GMD qu'un allié potentiel parmi tant d'autres – qui n'ont qu'une consistance militaire et politique évanescence –, tout en se projetant, de manière très théorique, à nouveau sur une échelle ouverte à tout le pays.

En juin 1936, les communications radio avec Moscou sont rétablies, rendant plus impérative la formation d'un Front uni incluant le GMD et Jiang. Par ailleurs, l'évolution de la politique de ce dernier vis-à-vis des Japonais favorise la faisabilité de ce Front uni inclusif dans les cercles patriotiques, qui jusqu'alors y étaient très hostiles. Dans l'incapacité de dicter sa ligne d'exclusion, Mao se conforme à la stratégie de Moscou tout en continuant à la contourner. Fort des causes de l'échec du Front uni passé – soumission politique et absence d'appareil militaire en propre – et de sa haine farouche de Jiang Jieshi, il compte préserver son autonomie locale pour sortir de l'ornière dans laquelle il se trouve. Pour ce faire, il lui faut constituer rapidement une force armée en prônant l'alliance générale, tout en la retardant au maximum, et revendiquer la lutte contre l'envahisseur, tout en laissant les troupes nationalistes en première ligne.

Si en 1935 Mao a pu assez aisément bénéficier d'un *a priori* favorable auprès de quelques Gelaohui, il lui reste à trouver un moyen de les approcher tous et de les fédérer rapidement. S'il a mis fin aux défiances locales à leur encontre, l'animosité passée des communistes à leur égard a laissé des traces²⁶⁴. L'enjeu est crucial. D'un point de vue exogène, seules les sociétés secrètes offrent une puissance numérique conséquente, mais éparse et versatile. Outre leur force de frappe, leurs réseaux transversaux peuvent servir de levier pour démarcher les grandes figures régionales, les officiers nationalistes, les seigneurs de la guerre, les bandits et

²⁵⁹ Roux, 2009, 353.

²⁶⁰ *Ibid.*, 356.

²⁶¹ Esherrick, 2022, 132.

²⁶² Ce processus à l'issue fatale alimente encore aujourd'hui l'idée, en l'état non étayée, d'une volonté assumée de Mao d'affaiblir irrémédiablement Liu Zhidan. Voir Esherrick, 2022, 136.

²⁶³ You Guoli, 2006, 165.

²⁶⁴ Dans un document interne de mi-1936, Mao souligne que, du fait du gauchisme de certains dans le Parti, cherchant à tuer les Gelaohui, une certaine distance avec cette nébuleuse rend tout contact difficile, voire déclenche chez eux une attitude hostile, fait que Mao avait constaté dès son arrivée dans la zone. Voir Park, 2002, 128.

la minorité musulmane *hui* 回²⁶⁵. C'est donc assez naturellement que Peng Dehuai souligne la nécessité d'en faire des alliés actifs contre les Japonais²⁶⁶. En juin 1936, la question devient également endogène, car Mao et Zhou Enlai constatent le fort niveau d'affiliation aux Gelaohui parmi les officiers et les soldats locaux²⁶⁷. Dès lors, Mao invente son Front uni du pauvre destiné à cette nébuleuse. Il lui faut agir vite car les nationalistes tentent également d'organiser des sociétés secrètes à leur profit dans le but de harceler les bases communistes.

Expansion du soviet à partir des Gelaohui

Mi-juillet 1936, Mao lance donc, au nom du gouvernement du soviet, son vibrant « appel aux Gelaohui » (*dui Gelaohui xuanyan*, 對哥老會宣言)²⁶⁸. Dans sa déclaration, il les appelle à se mobiliser contre la présence japonaise en Mandchourie. Pour les associer, dans le cadre d'un soulèvement national œcuménique, il adjoint habilement le référentiel Gelaohui aux enjeux géostratégiques et patriotiques du PCC, en y incluant incidemment des considérations économiques qui les touchent au premier chef. Il mentionne le fait que les Japonais se livrent à toutes sortes de trafics visant à ruiner le pays. L'habillage est habile car il permet d'impliquer les réseaux Gelaohui, qui tiennent d'une manière ou d'une autre le commerce et la contrebande, en incorporant leur mercantilisme privé à l'enjeu collectif que représente la défense du pays. Par ce biais, toute action de guerre économique catégorielle contre le Japon pourrait être assimilée à un acte désintéressé, puisque pour Mao les Gelaohui sont définis comme des « héros et hommes courageux » (*haohan*, 好漢) qui agissent au mépris de l'argent et au nom de la défense de la justice...

Mao transpose également leur univers symbolique dans une symbiose communiste à vocation nationale. Il rappelle qu'en vertu de leur slogan, « restaurer les Han et exterminer les Mandchous », ils se sont illustrés lors de la révolution de 1911, comme le fait le PCC contre le Japon, et que leur devise « combattre les riches pour aider les pauvres » trouve son prolongement dans l'action du Parti contre les « tyrans locaux » (*tuhao*, 土豪) et au profit de la redistribution de la terre. Leur imaginaire de marge sociale chinoise sans frontière, produit au temps d'un État-monde dynastique, se révèle sous la plume de Mao faire écho à l'universalisme prôné par l'IC. En filant la métaphore, il fait des Gelaohui les représentants de tous les damnés de la terre chinoise et donc de la collectivité nationale.

Pour incarner cette proximité, il démontre par l'exemple que les Gelaohui et les communistes ont une histoire commune dans la région, grâce à l'héroïsation des défunts Xie Zichang 謝子長 (1897-1935)²⁶⁹ et Liu Zhidan. Il les définit comme « n'étant pas seulement des chefs de l'Armée rouge, mais également des membres exemplaires des Gelaohui ». Le fait d'avoir rebaptisé le district de Baoan Zhidan le mois précédent, à la suite de l'implantation du PCC, contribue à donner corps à cette valorisation. À dessein, Mao omet de mentionner que ce rapprochement s'est fait à leur initiative, grandement contestée par l'appareil central. La légende sera renforcée par la plume d'Edgar Snow, qui fera dans la foulée de Liu Zhidan un « Robin des bois moderne » animé par « la haine des montagnards à l'encontre des riches²⁷⁰ ». Ces arguments ont vocation à servir de replâtrage afin de faire oublier les conséquences du dogmatisme passé du PCC. La principale avancée de cette offre d'appariement porte sur leur reconnaissance officielle par le Parti. À l'opposé de l'illégalité statutaire dans laquelle veut les maintenir le GMD, il leur est proposé d'acquérir une « existence publique » (*gongkai cunzai*, 公開存在) au sein des soviets.

²⁶⁵ Park, 2002, 131, 148 et suivantes.

²⁶⁶ Snow, 1938, 377.

²⁶⁷ Park, 2002, 132.

²⁶⁸ L'appel date du 12 juillet, la version largement diffusée du 15. « Appeal of the Central Soviet Government to the Gelaohui », 15 juillet 1936, in Schram, vol. V, 245-247.

²⁶⁹ Xie Zichang est un rival et un allié de Liu Zhidan dans la lutte pour la survie du PCC dans la région. Bien que plus orthodoxe que Liu, il ne réussit son action qu'avec l'aide des réseaux Gelaohui. Victime d'une purge au sein de l'armée, il est envoyé à Shanghai en janvier 1933 pour être rééduqué. Après avoir occupé des fonctions à Pékin, il est renvoyé mener la guérilla en déliquescence au Shaanxi en novembre. Blessé en 1934, il s'éteint après plusieurs mois d'agonie.

²⁷⁰ Snow, 1938, 219.

Mao clôt son intervention en indiquant d'une part avoir mis en place à cette fin des structures d'« accueil » (*zhaodai*, 招待) pour les Gelaohui qui quittent les zones blanches²⁷¹. D'autre part, il invite tous les maîtres et les grands maîtres de toutes les loges à débattre des moyens à mettre en œuvre pour sauver le pays. Cette double annonce correspond au dispositif de Front uni dont Zhou Enlai et Guo Diren 郭滴人 (1907-1936) ont la charge. À cette fin, dès le 16 juillet 1936, une directive interne destinée à gagner politiquement les Gelaohui (*zhongyang guanyu zhengqu Gelaohui de zhishi*, 中央關於爭取哥老會的指示) est largement diffusée auprès des cadres du PCC. Loin des envolées précédentes de Mao, ce document rappelle que ces coteries ont une tendance conservatrice et ne sont pas moins superstitieuses que féodales, sans oublier de mentionner qu'elles sont manipulées par les politiciens, les militaires et les bureaucrates au service de la contre-révolution. Toutefois, en raison de la crise, il convient d'en avoir une appréciation positive et de mettre en avant les valeurs communes.

Cet accueil de proximité, souvent organisé par des militaires, est ouvertement destiné à aider les membres Gelaohui à s'installer dans le soviet²⁷², qui se veut pour l'occasion un havre de paix. Leur intégration se fait notamment dans les zones frontalières²⁷³. Incidemment, ce service permet de diffuser largement l'appel de Mao et de le matérialiser sur le terrain. La méthode a vocation à faire se répandre par capillarité une bonne image du soviet jusque dans les zones blanches. Il est espéré qu'ainsi les Gelaohui qui s'y trouvent puissent y pratiquer la guérilla contre le Japon... et éventuellement contre les nationalistes. Subrepticement, cette proposition de prise en charge permet d'« enregistrer » (*dengji*, 登記) les loges et de répertorier leurs membres. Toutefois, par crainte d'une réaction de rejet, cette volonté n'est pas explicitée. Elle n'est présentée que comme répondant à une exigence de transparence dans le cadre de la mise en œuvre d'une existence publique à venir²⁷⁴. L'enjeu à court terme consiste avant tout à identifier et à sélectionner les chefs représentant un intérêt politique afin qu'ils deviennent des vecteurs permettant de transformer l'ensemble des loges en organisations révolutionnaires²⁷⁵. Il est possible de voir dans ce dispositif les balbutiements du processus de « restructuration » (*tizhigua*, 體制化) du social tel qu'il sera systématisé ultérieurement par le PCC.

Le dispositif pour leur intégration et leur transformation politiques s'esquisse en août 1936 autour de Zhidan. Les bases d'une association de salut national antijaponais spécifique (*jianghu kangri jiuguohui*, 江湖抗日救國會)²⁷⁶ et ses relais sont institués afin d'annexer les réseaux existants et d'en constituer de nouveaux. Ce processus annonce pour octobre la création *ex nihilo* d'une « supra-loge », à laquelle doivent adhérer tous les grands maîtres Gelaohui²⁷⁷. À cette fin, des réunions sont organisées pour les sensibiliser à la politique du Parti, notamment à la lutte antijaponaise²⁷⁸. Si Zhou Enlai considère que c'est la meilleure méthode pour unir et mobiliser les Gelaohui²⁷⁹, Mao n'est toutefois pas le premier à user du stratagème consistant à créer une société jurée *ad hoc* à des fins fédératrices au nom d'un projet politique.

En 1900, Sun Yat-sen avait déjà créé, à Hong Kong, la « Société pour le redressement des Han » (*xinghanhui*, 興漢會), qui devait inclure autour de sa Société pour la renaissance chinoise des chefs de Triades et de Gelaohui. Une fois passée les belles déclarations et les intentions de principe des uns et des autres, le processus s'est rapidement avéré être sans lendemain. Sun a fait évoluer son approche en 1904 à San Francisco, en réécrivant les statuts du Chee Kung Tong (*zhigontang*, 致公堂), loge importante mais non centrale des Chinois d'outre-mer sur le sol américain, pour y inclure les velléités révolutionnaires et républicaines de sa société pour la renaissance chinoise. Pour les raisons sociologiques habituelles et des

²⁷¹ Les zones tenues par les nationalistes.

²⁷² Snow, 1938, 139.

²⁷³ Il convient de distinguer les « zones frontalières » – régions qui bordent le soviet – des « zones-frontières », qui vont remplacer les soviets dans le cadre du second Front uni à compter de 1937.

²⁷⁴ Snow, 1938, 173-174.

²⁷⁵ *Ibid.*, 134-137

²⁷⁶ Il en existe pour toutes les catégories sociales : les jeunes, les femmes, les soldats...

²⁷⁷ Snow, 1938, 137.

²⁷⁸ *Ibid.*, 140.

²⁷⁹ *Ibid.*, 142-143.

conflits de personnes, le Chee Kung Tong n'a toutefois pas produit une dynamique fédératrice à la hauteur des attentes du futur père de la nation. Variation sur le même thème, au Zhejiang, entre 1904 et 1908, Tao Chengzhang a écrit les statuts de sa propre société révolutionnaire, mais en empruntant le nom d'une structure préexistante : la Société du dragon de Chine (*longhuahui*, 龍華會). Autant d'échecs, dus notamment à un trop grand empressement qui n'était pas soutenu sur le plan organisationnel. Ces activistes étaient confrontés à la difficulté que représentait le fait d'insuffler, en étant un peu isolés, leur modernité révolutionnaire dans le cadre symbolique archaïque de cette nébuleuse organisée en alvéoles autonomes. Là où Mao innove, c'est en mettant en œuvre une « technologie politique²⁸⁰ » basée sur la maîtrise d'un territoire – le soviétique –, d'un cadre d'action rodé – le Front uni – porté par un appareil politique et militaire étoffé – un Parti et des troupes soumis à son autorité, ainsi que des techniques d'action destinées à prendre le dessus sur n'importe quel social.

Localement, le recensement permet déjà d'instiller en souplesse la réforme agraire et le renforcement militaire du PCC. Le 21 juillet 1936, une directive précise que, au sein du soviétique, si un propriétaire foncier est membre des Gelaohui, il est plus important de s'allier avec lui que d'accaparer ses terres. Sa contribution volontaire suffira à la collectivisation. En revanche, s'il s'y refuse, il sera possible, après une campagne de dénigrement visant à obtenir l'assentiment des autres Gelaohui, de les lui saisir²⁸¹. Militairement, cet accompagnement produit un maillage dans chaque territoire permettant d'en faire une force de guérilla d'appoint ou de substitution, surtout dans les zones blanches : chaque loge très locale Gelaohui – les « points de mouillage » (*matou*, 碼頭) – est définie comme une branche de l'« armée de salut national anti-japonais des Jianghu » (*Zhonghua jianghu kangri jiuguo jun*, 中華江湖抗日救國軍), également dénommée « armée des volontaires des Jianghu » (*jianghu yiyong jun*, 江湖義勇軍)²⁸². Malgré quelques réticences de part et d'autre, le dispositif se met en place assez aisément. Des Gelaohui commencent même à organiser de leur propre initiative des meetings pour relayer la stratégie du PCC²⁸³. La démarche permet d'incorporer un certain nombre de bandits de la région.

Le reformatage des sociétés secrètes à l'aune des critères communistes est soutenu par une pédagogie. Les 5 et 10 octobre 1936, des articles intitulés « Qu'est-ce que les Gelaohui ? » sont publiés dans la revue du comité central, *La Chine rouge* (*hongse Zhonghua*, 紅色中華). Ils y sont décrits comme des organisations de masse léguées par l'histoire et organisées par des intellectuels dissidents, des paysans, des artisans, des soldats et des déclassés. Dès lors, il convient de les politiser *via* le Front uni antijaponais. Les soviétiques étant la seule issue pour les opprimés, il est recommandé que ceux qui sont maltraités par le GMD dans les zones blanches y soient accueillis et bénéficient de la réforme agraire²⁸⁴.

En interne, il est toutefois évident que cette dynamique d'ouverture n'est qu'un pis-aller. Guo Diren tolère très provisoirement le fait que les Gelaohui puissent se renforcer en poursuivant leurs initiations, afin d'éviter de saper le climat de confiance qui s'est instauré²⁸⁵. Si leur intégration massive dans le PCC représente un bénéfice direct apporté par cette main tendue, il est toutefois clair pour Zhou Enlai qu'il n'est pas question de les laisser s'y développer et qu'ils puissent y créer un parti clandestin, générant ainsi un double pouvoir au sein du soviétique²⁸⁶. Pour parer le risque que représenterait ce *bloc within*, il est envisagé dès le 11 octobre 1936, soit avant même son inauguration officielle, que l'association de salut national des Jianghu soit « imperceptiblement vidée de sa substance » (*wuxingzhong quxiao*, 無形中取消)²⁸⁷. Le mécanisme ainsi pensé

²⁸⁰ Technologie politique qui fait le lien entre l'expérience sans lendemain du Jiangxi (Chevrier, 2022, 725-728) et celle à venir de Yan'an (*ibid.*, 746-750).

²⁸¹ Snow, 1938, 169.

²⁸² *Ibid.*, 139.

²⁸³ *Ibid.*, 141.

²⁸⁴ *Ibid.*, 168-169

²⁸⁵ *Ibid.*, 155.

²⁸⁶ *Ibid.*, 170-171.

²⁸⁷ *Ibid.*, 157.

révèle comment la structuration du social passe par son activation politique, pour en désactiver la capacité d'autonomie, afin de garantir sa mise sous tutelle par le PCC.

Le 15 octobre 1936, a lieu l'ouverture en grande pompe de la « supra-loge » par le PCC. La cérémonie, qui dure 6 à 8 jours, accueille 800 participants en présence des notables locaux qui ne sont pas des membres Gelaohui²⁸⁸. Si, rituellement, tout est mis en œuvre afin de garantir sa compatibilité avec leur référentiel social usuel, le procédé vise à faire accepter l'aspect politique de cette nouvelle entité. La date correspond à l'anniversaire du soulèvement antimandchou de Xi'an en 1911 dans le calendrier lunaire²⁸⁹. Son nom n'évoque pas les valeurs habituelles que sont la loyauté et la fidélité fraternelles, mais bien l'orientation voulue par le Parti : « montagne pour revivifier la Chine » (*xinghuashan*, 興華山), qui se décline en « loge de salut national » (*jiuguo tang*, 救國堂). Son mot d'ordre n'est plus porteur des valeurs des bandits sociaux, mais est clairement tourné vers les combats à venir : expulser les ennemis japonais et éliminer les traîtres²⁹⁰. Dans cette configuration, les maîtres deviennent les représentants de la diversité Gelaohui dans cette « supra-loge » qui prend des airs de congrès national²⁹¹. Au sein du PCC, la finalité de cet appareil ne fait aucun doute. Il ne doit conduire qu'à leur inéluctable intégration politique et militaire au bénéfice exclusif du Parti, en espérant notamment instiller par ce biais des mutineries dans les rangs des troupes et des milices nationalistes. Si, le 23 octobre, Zhou Enlai se félicite de cette ouverture, il rappelle que la finalité reste bel et bien l'éducation et la transformation des Gelaohui²⁹².

Dans le repli troglodyte du Nord Shaanxi, le Front uni des marges sert de vecteur pour un retour à l'échelle nationale. Dans les clauses de l'association de salut national des Jianghu, l'article 6 mentionne le terme *Hanliu* (漢流 ou 漢留)²⁹³, appellation des Gelaohui dans le Sichuan²⁹⁴. Pour la première fois depuis 1927, cela semble possible, notamment grâce à l'impulsion moscovite qui prône un dialogue entre le PCC et le GMD. Dès octobre 1936, Zhou Enlai se fait le héraut de Mao à Nankin. En dépit du déclenchement de la sixième campagne d'encerclement et d'extermination des bandits rouges en décembre, le processus s'accélère à la suite de la partie de « poker menteur » qui se joue (également en décembre) à Xi'an. La nouvelle configuration va reléguer le Front des marges dans celles de la grande histoire du second Front uni.

LE RETOUR A L'ECHELLE DE TOUT LE PAYS

En décembre 1936, les nationalistes lancent la sixième campagne d'encerclement et d'extermination des bandits rouges²⁹⁵. Face à cette charge, Mao, dans son texte conséquent sur les problèmes liés à la guerre révolutionnaire, cite rapidement le passage du roman *Au bord de l'eau* dans lequel l'instructeur Hong (*Hong jiaotou*, 洪教頭) défie Lin Chong 林冲. Ce dernier esquive le combat pour observer les points faibles de Hong, avant de l'abattre d'un seul coup²⁹⁶. L'anecdote vise à promouvoir la culture de la retraite dans le combat. Explicite car connue de tous, la référence justifie la maosisation de la guérilla.

Début décembre, Jiang Jieshi se rend à Xi'an pour rencontrer Zhang Xueliang, qui est censé activer cette campagne d'anéantissement. Zhang, plus enclin à une union nationale contre le Japon, le kidnappe. Contacté, Mao souhaite un procès et l'élimination de Jiang. Staline décide l'inverse. Mao, se soumettant à contrecœur à la volonté moscovite, et Jiang, trop heureux de s'en sortir à si bon compte, acceptent du bout des lèvres une coopération contre l'invasisseur. L'alliance est d'autant plus virtuelle que chacun occupe des territoires bien distincts. Pour Mao, la situation revêt deux avantages. D'une part, elle permet d'éviter que le PCC soit intégré

²⁸⁸ *Ibid.*, 145.

²⁸⁹ *Ibid.*, 144.

²⁹⁰ *Ibid.*, 146.

²⁹¹ *Ibid.*, 145.

²⁹² *Ibid.*, 146.

²⁹³ *Ibid.*, 138.

²⁹⁴ Sur l'instrumentalisation des *Hanliu* pour le GMD, voir Jourda, 2019b, notamment 127-133.

²⁹⁵ Roux, 2009, 367.

²⁹⁶ « Problems of strategy in China's Revolutionary War », décembre 1936, in Schram, vol. V, 495.

au sein du dispositif du GMD, comme cela avait été le cas, avec des conséquences néfastes, lors du premier Front uni. D'autre part, le retour à une normalisation politique des communistes chinois par les nationalistes, au nom de cette grande union politique et démocratique contre l'envahisseur. Durant les mois qui suivent, le Japon déclenche l'invasion de la Chine au sud de la Muraille et menace directement le régime de Nankin sans s'en prendre aux bases communistes – dont le caractère marginal est ainsi souligné. Chaque camp reste sur ses positions tout en se livrant à une course au mieux-disant patriotique et unioniste. Le balancier stratégique se déplace clairement. Les déclarations à venir de Mao et l'orientation du Parti concernant les bandits et les sociétés secrètes vont de ce fait être plus parcimonieuses, et surtout refléter ce repositionnement politico-militaire d'ampleur.

En janvier 1937, les communistes s'installent et se stabilisent à Yan'an. Fort de la visibilité que lui offre ce nouveau Front uni, le PCC cherche à concurrencer le GMD, avec comme objectif de lui ravir le titre de parti le plus fédérateur de la nation chinoise. Afin de modeler le social à cette fin expansionniste, toutes les entités plus ou moins autonomes créées dans les soviets (paysans pauvres, forces de défense, femmes) sont progressivement transformées en organisations de masse standardisées²⁹⁷. Celles qui sont dites superstitieuses et féodales, notamment les bouddhistes, commencent à être interdites²⁹⁸. Sur ce critère, les Gelaohui auraient pu être fondus dans ce formatage dogmatique. Toutefois, les contraintes régaliennes et militaires du Parti, auxquelles vont bientôt s'ajouter des considérations politiques, les préservent au nom d'une tolérance stratégique et pragmatique, mais qui s'avérera inéluctablement être une peau de chagrin.

La reprise en main s'accélère dès le printemps 1937, suite au « péril dans la montagne Lao » (*Laoshan yuxian*, 嶗山遇險). En mai, Zhou Enlai doit se rendre à Xi'an pour négocier avec le GMD. L'un des points de la négociation porte notamment sur le non-recours aux bandits locaux, aux vagabonds et aux sociétés secrètes à l'encontre de l'Armée rouge et dans les soviets²⁹⁹. Sur la route vers Xi'an, Zhou échappe à l'attaque crapuleuse d'une bande avec qui les tentatives de ralliement sont vaines depuis un mois. Ses membres sont dès lors accusés par Zhou d'être des « bandits politiques » (*zhengzhi tufei*, 政治土匪) à la solde du GMD.

L'incident conduit à une nette restriction de la visibilité de tous les Gelaohui. En premier lieu, la branche locale de l'association de salut national est dissoute. Le 15 juillet 1937, soit exactement un an après l'appel de Mao, une nouvelle directive critique leur féodalité et leur arriération, et interdit leur affichage dans l'espace social sauf dans les zones blanches. Il ne s'agit plus de les aider à s'y développer, mais de les « rallier » (*zhengqu*, 爭取) afin de les « scinder » (*fenhua*, 分化)³⁰⁰, autrement dit de les affaiblir par appariement. Dans la zone communiste, la recherche de leur ralliement, pensée également pour provoquer leur fractionnement, doit conduire à leur « désintégration » (*wajie*, 瓦解). Cette ambition à long terme se traduit dans l'immédiat par l'étouffement de leur capacité de recrutement.

Ces considérations se révèlent être une sorte de version douce des orientations prises lors du VI^e congrès du PCC en juillet 1928, qui prônait la « compénétration » (*tong*, 同) avec le monde des bandits locaux avant les soulèvements, puis leur « désarmement » (*jiechu qi wuzhuang*, 解除其武装) une fois l'insurrection menée à son terme, et enfin « l'élimination » (*xiaomie*, 消灭) de leurs chefs. Elles sont également dans la continuité de la nécessaire épuration du Parti soulignée par Mao, tant dans les Jinggangshan (été 1928) qu'à Nanyang (juin 1930). L'autoritarisme et le côté expéditif de l'époque reposaient sur la volonté d'imposer rapidement un soviet rigoureux dans un contexte hostile, mais qui n'était souvent qu'une posture irréaliste. Dorénavant, le Front uni sert la construction progressive d'un gouvernement stable porteur d'un pluralisme formaté fondé sur la standardisation du social. La marge, privée de toute capacité d'autonomie, fait en quelque sorte

²⁹⁷ Park, 2002, 160-161.

²⁹⁸ *Ibid.*, 166.

²⁹⁹ « The main points in the talks with the Guomindang », 25 mai 1937, in Schram, vol. V, 671-672.

³⁰⁰ Park, 2002, 162-163.

l'expérience du traitement qui sera réservé à ses alliés et au social par un maoïsme qui fait ses premières gammes en tant que tel.

La dévitalisation par le ralliement est conçue comme un poison lent, dont la première mesure consiste à seulement ne « plus les reconnaître, sans donner l'impression en public de les contraindre » (*ji bu chengren, ye ji bu gongkai xianzhi*, 既不承認也既不公開限制). Avec l'entrée en guerre, après l'incident du pont Marco Polo le 7 juillet 1937, la question de la double affiliation de certains communistes se pose. Les cadres maoïstes redoutent l'ambiguïté persistante des communistes régionaux d'avant 1935, souvent membres Gelaohui en raison de la sociologie locale, et de ceux qui ont rejoint en nombre les rangs du PCC depuis juillet 1936. Leur double appartenance entre en contradiction avec l'allégeance exclusive voulue par le Parti. Afin de ne pas donner l'impression de déclencher une chasse aux sorcières contreproductive, une approche au cas par cas est privilégiée. Les personnes considérées comme tangentes sont ciblées individuellement, afin de les rectifier ou, à défaut, de les marginaliser pour « purger » (*qingxi*, 清洗) le Parti. Des campagnes d'examens et « d'exclusion » (*xishua*, 洗刷), qui peuvent être publiques, secrètes ou individuelles, vont se succéder à cette fin³⁰¹.

La question des sociétés secrètes devient ainsi un enjeu d'appareil revêtant des réalités variables suivant les territoires dans le cadre d'un échiquier tactique à portée locale mais à vue nationale. Sorti de son tunnel rural subi, Mao n'a plus à s'impliquer personnellement pour provoquer le ralliement des bandits et des sociétés secrètes. Son action est de plus en plus tournée vers la construction d'un PCC se posant en champion de la démocratie patriotique afin de subvertir le jeu politique auquel Jiang Jieshi est contraint de le laisser jouer. Ses déclarations sur le sujet révèlent non plus sa capacité à se réinventer dans un contexte de crise très local et en apparence inextricable, mais l'évolution et les affres de son sinueux parcours vers le pouvoir.

En 1937, pour asseoir son autorité sur le Parti, dont il n'est encore que le *primus inter pares*, Mao tente de se muer en penseur politique. À cette fin, il se met à donner des conférences, qui deviendront les supports de ses premiers écrits en la matière : *De la pratique* (*shijianlun*, 實踐論) et *De la contradiction* (*maodunlun*, 矛盾論), qui s'avèrent être assez ternes et nourris de nombreux plagiats russes³⁰². Dans le second texte, un passage évoque Song Gongming 宋公明/Song Jiang 宋江, le chef des bandits dans le roman *Au bord de l'eau*³⁰³. D'après Mao, si Song échoue à deux reprises à attaquer le village de la famille Zhu (*da Zhujiazhuang*, 打祝家莊), c'est à cause de mauvais choix dus à sa méconnaissance du terrain provoquée par la superficialité de sa préparation. À la troisième tentative, son étude de l'environnement lui permet de fracturer l'alliance locale en infiltrant le village, avant de lancer l'insurrection. Mao y voit là un élément de la dialectique matérialiste telle qu'elle est préconisée par Lénine.

Ce court passage ne semble pas être une énième mention étayant l'attrait de Mao pour ce romanesque aventureux, ni être une mention anecdotique et incongrue dans un texte de théorie politique. L'exemple lui permet de vulgariser la théorie de l'action communiste en convoquant des références chinoises pour mieux mobiliser. Le procédé annonce l'évocation, en 1938-1939, de Jiang Ziya 姜子牙, héros du roman de cape et d'épée fantasmagorique écrit à l'époque de la dynastie Ming *L'investiture des dieux* (*fengshen yanyi*, 封神演義), afin de maoïser le Front uni et d'en faire une des « trois armes magiques » (*san ge fabao*, 三個法寶) entièrement à sa main³⁰⁴.

Au gré du conflit, les Gelaohui et les brigands deviennent une préoccupation de tout l'appareil, autour de laquelle s'entrecroisent constamment des considérations contre l'envahisseur et la rivalité avec le GMD. Sur le plan guerrier, en novembre 1937, les bandits ne sont plus qu'une nuisance au même titre que les espions

³⁰¹ *Ibid.*, 172-173.

³⁰² Roux, 2009, 380-383.

³⁰³ « On dialectical materialism (Lecture notes) (on contradiction) », été 1937, in Schram, vol. VI, 636.

³⁰⁴ Voir Jourda, à paraître.

ennemis et les saboteurs que le Parti combat³⁰⁵, notamment dans l'optique de pacifier le Nord Shaanxi³⁰⁶. Au cours de l'année 1938, la Chine passe d'une guerre de mouvement, qui dévaste les meilleures troupes nationalistes, à une guerre d'usure, dans laquelle le Japon s'enlise au gré de son entrée dans la profondeur du pays-continent. Cette évolution fait des bandits une menace et une source d'inspiration. D'une part, la crainte de l'ennemi intérieur fait de nouveau dire à Mao, en avril³⁰⁷, que le Japon tente d'acheter les traîtres chinois, les vagabonds et les bandits locaux pour infiltrer le PCC, le gouvernement, l'armée, les organisations de masse afin de se livrer à des complots et à des sabotages. D'autre part, le harcèlement des flancs ennemis, de plus en plus étirés, devient une tactique qui donne ses lettres de noblesse stratégique à la guérilla maoïste. Dès lors, il est requis, dans les zones humides, de s'inspirer des « bandits des eaux » (*shuikou*, 水寇), qui ont posé tant de difficultés à l'Armée rouge³⁰⁸.

La remarque n'est pas le signe d'une quelconque sympathie vis-à-vis de ces marges mais bel et bien une source d'inspiration opérationnelle. La politique à l'égard des bandits est désormais invariable dans ses grandes lignes. La nécessaire mais ponctuelle lutte contre les repaires des brigands s'inscrit dans une politique générale consistant à chercher à réformer « ceux qui ressemblent à des bandits mais qui combattent les Japonais », et de manière générale les sociétés secrètes³⁰⁹. À l'été 1938, le ralliement des Gelaohui en zones blanches pour mobiliser les paysans reste un objectif³¹⁰, alors que le PCC, qui n'est plus en mesure de développer un Front uni urbain porté par Wang Ming, et les nationalistes continuent de se disputer cette ressource³¹¹ de plus en plus précieuse, au fil de la débâcle du gouvernement nationaliste et de son retrait dans l'arrière-pays.

Les vellétés d'expansion politique de Mao en dehors des soviets le poussent à s'emparer de l'héritage sunyatsien, pour mieux s'auto-définir comme étant son seul successeur. En mars 1938³¹², pour le treizième anniversaire de la mort de Sun, il souligne que son mérite a été de ne jamais abandonner ses idées même dans l'adversité, notamment sur la question du Front uni. L'alliance qu'il portait alors réunissait différents groupes révolutionnaires et des sociétés secrètes, dans le but de renverser la dynastie mandchoue et d'imposer une politique d'unité rassemblant la Russie soviétique, le Parti communiste, les travailleurs et les paysans afin de renverser l'impérialisme et le féodalisme. En octobre, Mao déclare que Sun Yat-sen a su unifier tous les partis et factions, y compris les Gelaohui, pour la révolution de 1911 autour de la Ligue jurée³¹³. Sur le plan de la stratégie politique, Mao inscrit son Front uni dans le prolongement de la grande union antérieure. Il redonne ainsi toute son importance à la lecture révolutionnaire du patriotisme – alors que le régime de Jiang Jieshi s'en est détaché – en remontant aux sources mêmes de l'actuel GMD. L'opération de réinvention d'une tradition révolutionnaire nationale ne lui est pas propre. Le mouvement qui conduit à la scission de Wang Jingwei 汪精衛 (1883-1944), puis à la fondation du gouvernement central collaborateur de Nankin obéit au même objectif : délégitimer Jiang Jieshi en le privant du monopole de cette tradition, légitimer un pouvoir faible, contestable et contesté, couvrir et cultiver des alliances peu reluisantes et incertaines³¹⁴. Sur le plan pratique, cette évocation de la tradition permet d'inculquer une culture commune aisément explicable à toutes

³⁰⁵ « The situation and tasks in the Anti-Japanese war after the fall of Shanghai and Taiyuan », 12 novembre 1937, in Schram, vol. VI, 153.

³⁰⁶ « To surround and attack the bandits in the Sanbian Area, there must be a comprehensive plan », 28 novembre 1937, in Schram, vol. VI, 166.

³⁰⁷ « Consolidate and expand the Shanxi-Chahar-Hebei base area », 20 avril 1938, in Schram, vol. VI, 292-293.

³⁰⁸ « Problems of strategy in the Anti-Japanese guerrilla war », 30 mai 1938, in Schram, vol. VI, 153.

³⁰⁹ « Develop guerrilla warfare in a big way on the plains of Hebei and Shandong », 21 avril 1938, in Schram, vol. VI, 295-296.

³¹⁰ Park, 2002, 165, note 255.

³¹¹ *Ibid.*, 178.

³¹² « Speech at the Rally in Memory of the Thirteenth Anniversary of Sun Yatsen's Death, and in Honor of the Officers and Men who Have Died in the War of Resistance », 12 mars 1938, in Schram, vol. VI, 258-259.

³¹³ « On the new stage, the new stage in the development of the national war of resistance against Japan and the Anti-Japanese National United Front (Report to the enlarged Sixth Plenum of the Central Committee of the Chinese Communist Party) », 12-14 octobre 1938, in Schram, vol. VI, 489.

³¹⁴ Sur le sujet, voir le chapitre 3.2 de la thèse de David Serfass, 2017.

les nouvelles recrues, notamment à celles issues des fraternités jurées locales, Gelaohui et bandits, que le Parti continue d'agrèger³¹⁵ mais qu'il faut formater au même titre que les « masses ».

En dépit des faiblesses et des incertitudes, Mao, qui s'impose au sein du PCC, construit sa stature politique en gommant les mentions qui laisseraient penser qu'il a noué des alliances marginales, dans le cadre de l'écriture d'une histoire qu'il commence à normaliser. Le 13 août 1939, il glorifie à nouveau Xie Zichang, dont il avait instrumentalisé la mémoire lors de l'appel de juillet 1936³¹⁶. Il est évidemment toujours associé à celle de Liu Zhidan. Toutefois, le discours continue symboliquement de réduire toujours plus à la portion congrue l'espace accordé aux Gelaohui. Mao considère que Xie a principalement marqué de son empreinte « le Parti, le gouvernement, l'armée, le peuple » et... « d'autres cercles ». Cette censure mémorielle par le biais d'une litote semble annoncer l'ébauche de l'histoire du PCC que Mao revisite en décembre³¹⁷. À travers cette réécriture dans laquelle il se donne le beau rôle au détriment des acteurs historiques du Parti, il efface le potentiel révolutionnaire structurel qu'a eu sous sa plume le « lumpenprolétariat » (*yumin*, 遊民) – voyous, vagabonds, mendiants, prostituées et petits malfrats –, dont il déplore le goût pour la destruction³¹⁸. Il confirme aussi son peu de confiance en la force ouvrière tentée par le réformisme, dont la fonction motrice dans la révolution se confond pour lui avec celui du PCC. Cette abrasion n'est pas sans rappeler le refus de Sun Yat-sen, à la fin des années 1910, de voir rédiger un ouvrage sur le rôle joué par les sociétés secrètes dans la révolution de 1911. Dans les deux cas, les marges politico-sociales n'auront été que les instruments indociles de systèmes d'action, qu'il convient d'expurger lorsque le temps semble venu de graver la grande histoire révolutionnaire.

Début 1940, après avoir fait du Front uni une composante de sa technologie d'action appliquée à l'union militaire contre l'envahisseur³¹⁹, Mao le fait muer en un cadre d'alliance politique au service de sa conquête du pouvoir. Sa « nouvelle démocratie » (*xin minzhu zhuyi*, 新民主主義) devient un tremplin théorique à vocation nationale au service de la marginalisation du GMD, qui est pris à son propre jeu du pluralisme. Ainsi conçue, elle s'incarne dans le « système des trois tiers » (*sansanzhi*, 三三制) instauré dans les zones conquises par le PCC : un tiers de membres du Parti communiste, un tiers de progressistes de gauche, et un tiers de centristes et d'éléments divers. Cependant, faute de partis non alignés derrière les deux hégémons dans les zones les plus reculées, notamment autour de Yan'an, les communistes sont contraints de recourir aux fraternités jurées afin de laisser accroire l'existence d'une pluralité politique. Pour la circonstance, les Gelaohui deviennent ainsi des « partis » (*dangpai*, 黨派) dans les cantons. Dans les cas extrêmes, ils représentent à eux seuls le troisième tiers³²⁰. Toutefois, ces arrangements locaux et ponctuels n'entament pas la volonté sur le long terme. Il s'agit toujours de dévitaliser l'allié, et ce d'autant plus qu'il est douteux sur le plan militaire. Leurs forces guerrières doivent être incorporées dans l'appareil militaire, et les bandits doivent soit être annihilés soit y être intégrés. Néanmoins, le projet redonne en apparence un certain lustre à l'appel de 1936.

Ce jeu à plusieurs niveaux transpire des directives du second semestre 1940. Celle du 1^{er} août vise à expurger du PCC toute influence Gelaohui autour de Yan'an, tant parmi les communistes historiques de la zone, qui étaient souvent préalablement initiés, que parmi les membres de Gelaohui, qui adhèrent en nombre au PCC depuis quatre ans. Il est donc prôné que ces membres du PCC fassent l'objet d'un « examen continu » (*jixu shencha dang de zuzhi chufen*, 繼續審查黨的組織成分) et que ceux qui sont encore en relation avec les Gelaohui soient « épurés » (*bixu qingxi*, 必須清洗)³²¹. En adoptant cette ligne, qui étanchéifie au niveau local les cellules du Parti vis-à-vis de ce social problématique, il est possible d'échafauder une stratégie nationale uniforme et mécanique. Le 25 décembre 1940, sont diffusées des « instructions préliminaires à tout travail politique

³¹⁵ Schram, « Introduction », in Schram, vol. VII, lxx.

³¹⁶ « Epigraph written in his own handwriting for the martyr Xie Zichang », 13 août 1939, in Schram, vol. VII, 165.

³¹⁷ « The Chinese Revolution and the Chinese Communist Party », 15 décembre 1939, in Schram, vol. VII, 279-306.

³¹⁸ Roux, 2009, 412.

³¹⁹ Par sa transformation en arme magique à sa main (voir plus haut).

³²⁰ Park, 2002, 180.

³²¹ *Ibid.*, 173, dont note 269.

envers les Gelaohui et la Bande verte » (*zhongyang guanyu Gelaohui qingbang gongzuo de chubu zhishi*, 中央關於哥老會青幫工作的初步指示)³²².

Cette double cible, incluant la Bande verte, souligne que le PCC assume non seulement son passage à l'échelle de tout le pays, mais surtout son retour en zone urbaine, toujours dans une course de vitesse avec le GMD, y compris dans les villes côtières tenues par le gouvernement de collaboration de Wang Jingwei 汪精衛 (1883-1944). L'objectif consiste explicitement à les rallier pour les reformater à dessein : il faut les « gagner » (*zhengqu*, 爭取) pour les « élever » (*tigao*, 提高) politiquement afin de les « formater » (*tonghua*, 同化) à l'objectif de la révolution. Il faut lutter progressivement contre leur féodalité. Ceux qui sont « progressistes » (*jinbu fenzi*, 進步分子) parmi eux doivent intégrer le Parti. Toutes les méthodes « d'absorption » (*xishou*, 吸收) doivent être mises en place à cette fin. Leur dispositif de guérilla doit être intégré à l'armée régulière et les membres du PCC doivent intégrer ces structures. Dans les zones blanches, il faut les orienter contre les Japonais et les débarrasser de leur anticommunisme. Il convient d'utiliser tous leurs slogans de bandits sociaux pour diffuser la propagande du Parti. Stratégiquement, il faut intensifier un Front uni par le haut afin d'approcher leurs dirigeants. La démarche facilitera la mise en place d'un Front uni par le bas contre le Japon. Dans cette perspective, il convient d'améliorer leurs conditions de vie afin de leur donner « confiance dans le Parti » (*dang de xinyang*, 黨的信仰) et d'accroître leur « conscience politique » (*zhengzhi juewu*, 政治覺悟).

Face à un PCC qui se construit pas à pas une image fédératrice de modéré et à un GMD en perte de vitesse, des notables, des étudiants, des commerçants se laissent progressivement tenter, potentiellement par défaut mais aussi dans l'espoir d'une voie alternative. Entre guerre et grand jeu politique, cette détente favorise l'émergence de nouveaux acteurs, notamment parmi les intellectuels, qui tentent de faire exister une « troisième voie » (*di san daolu*, 第三道路)³²³. En janvier 1941, l'incident dit de la nouvelle quatrième armée³²⁴ acte la reprise des affrontements entre le GMD et le PCC. En réaction, des organisations politiques fleurissent pour appeler les deux hégémons à cesser leur lutte fratricide. Au sein de ces entités, des notables notoirement affiliés à des fraternités jurées font entendre leurs voix. C'est notamment le cas du Gelaohui sichuanais Zhang Lan 張瀾 (1872-1955)³²⁵ et de Szeto Mei-tong (Situ Meitang, 司徒美堂, 1868-1955), membre du Chee Kung Tong – les Hongmen d'Amérique. À leur niveau, ils incarnent cette « troisième force » (*di san fangmian*, 第三方面, ou *di san zhong lilian*, 地三種力量) disparate qui cherche à exister et à apaiser les deux blocs rivaux. Szeto Mei-tong exhorte Mao à mettre fin à la guerre civile larvée et à constituer un réel front commun contre l'envahisseur. Le 14 mars 1941, Mao lui répond que cette situation est uniquement due à l'attitude néfaste du GMD, qui refuse le Front uni³²⁶. En l'état, Mao ne semble rien attendre de particulier de l'outre-mer, connu pour sa proximité avec les nationalistes³²⁷.

Pendant ce temps, Yan'an se développe, mobilisant les paysans, attirant des intellectuels et mettant en avant sa politique inclusive pour mieux fédérer les sociétés secrètes et intégrer les vagabonds, ainsi que les soldats nationalistes capturés. Ce programme est sous-tendu par une éventuelle redistribution des terres. À titre individuel ou collectif, l'idée est toujours de les rassembler autour du PCC afin d'en faire des acteurs de la politique communiste³²⁸. Pour mieux les rallier contre le Japon, Mao prône à nouveau la nécessité de réaliser des études de terrain, en se concentrant sur leurs chefs³²⁹. Cette stratégie en direction des notables Gelaohui

³²² You Guoli, 2006, 166-167.

³²³ Vidal, 2008.

³²⁴ Ou incident de l'Anhui du Sud.

³²⁵ Zhang Lan participe à l'Union de la construction nationale (*tongyi jianguo tongzhihui*, 統一建國同志會), créée en novembre 1939. En mars 1941, elle prend le nom de Ligue des groupements politiques démocratiques de Chine (*Zhongguo minzhu zhengtuan tongmeng*, 中國民主政團同盟), avant de devenir en 1944 la Ligue démocratique de Chine (*Zhongguo minzhu tongmeng*, 中國民主同盟, ou *Minnmeng*, 民盟), un des « huit partis démocratiques » (*ba ge minzhudang*, 八個民主黨) proches du PCC dans le cadre du Front uni (voir plus bas).

³²⁶ « Telegram in reply to Mr. Situ Meitang and others », 14 mars 1941, in Schram, vol. VII, 705-706.

³²⁷ Les services spéciaux du GMD tentent de coraquer cette troisième voie issue de la diaspora. Voir Jourda, 2019b, 130-132.

³²⁸ « The administrative program in the Shaanxi-Gansu-Ningxia Border Region », 1^{er} mai 1941, in Schram, vol. VII, 729-730.

³²⁹ « Resolution of the Central Committee of the Chinese Communist Party on investigation », 1^{er} août 1941, in Schram, vol. VII, 784-785.

dans le contexte d'élections obéissant au système des trois tiers produit des résultats très variables d'un territoire à l'autre. Néanmoins, à l'issue des élections de 1942, dans certains districts et cantons, les Gelaohui deviennent un corps socio-politique conséquent³³⁰. La rivalité électorale entre le PCC et le GMD se doit de prendre en compte cette donnée incontournable à toute politique de proximité, notamment au Sichuan³³¹. Le lieu tend à devenir la base à partir de laquelle les nationalistes organisent la reconquête de la Chine. Les communistes tentent donc de le subvertir par le biais du Front uni. La question des fraternités jurées dans le réduit sichuanais est d'autant plus cruciale que, dans le cadre de cette économie de guerre, les approvisionnements, la contrebande, le trafic d'opium, voire le banditisme, sont toujours tenus par les Gelaohui³³².

Pendant ce temps, Mao poursuit la normalisation de son système d'action au sein du Parti et en direction de la société. Sa systématisation prend le nom, en 1942, de « mouvement de rectification » (*zhengfeng yundong*, 整風運動). En 1942, le district d'Anding est renommé Zichang, en hommage à Xie Zichang. Au regard de l'évacuation en 1939 des Gelaohui de la mémoire collective, il est tentant de voir dans cet hommage le double processus en jeu : leur reconnaissance dans la région et leur asphyxie programmée³³³. L'approche de Yan'an diffère grandement de celle du GMD, réfugié à Chongqing. Les nationalistes optent pour une tolérance fédératrice vis-à-vis des sociétés secrètes, bien qu'elles restent interdites³³⁴, au risque de se faire déborder. La tactique communiste n'est pas moins aléatoire. Le PCC doit procéder par petites touches, qui n'ont pas forcément de résultats immédiats.

Le volet bandits/sociétés secrètes se fige dans cette configuration précaire jusqu'en 1944. Les Japonais, qui s'essoufflaient dans la profondeur du territoire chinois, infligent de lourdes pertes aux nationalistes et contribuent par ricochet à l'expansion des bases rouges, en attendant la course aux territoires déclenchée par la capitulation nipponne d'août 1945. La conquête urbaine redevient un horizon. À cette fin, les communistes reformatent le patrimoine culturel pour en faire un support pédagogique. Le passage cité en 1937 dans *De la contradiction*, dans lequel Song Jiang, chef des bandits du roman *Au bord de l'eau*, attaque à trois reprises le village de la famille Zhu (*san da Zhujiashuang*, 三打祝家莊), devient un spectacle censé instruire les troupes sur la manière de s'emparer des villes tenues par l'ennemi. Le Front uni maoïsé devient un cheval de Troie³³⁵ de la lutte armée en direction des zones à libérer, tant des Japonais que des nationalistes. Le 5 juin 1944, Mao incite ses troupes à y rallier toutes les forces sociales possibles, y compris les sociétés secrètes et les gangsters³³⁶. Dans les zones blanches et dans celles qui sont mal tenues par les communistes, leur visibilité acquise grâce aux élections locales tend à faire de ces coteries de puissants « proto-partis » (*huidang*, 會黨). Pas encore pleinement des partis politiques, ils sont déjà des « organisations sociales » (*shetuan*, 社團)³³⁷ ayant pignon sur rue. Dès lors, d'incontournables notables affiliés aux Gelaohui représentent une force locale à même d'imposer leur clientélisme et de mettre certains territoires en coupe réglée³³⁸.

Pendant ce temps, la troisième force s'oppose de plus en plus à la guerre civile. Dans la zone tenue par le GMD, certains chefs Gelaohui la rejoignent, notamment *via* la Ligue de la démocratie³³⁹, et deviennent des vecteurs de diffusion des valeurs et du programme du PCC. Leur message, qui promet en apparence le patriotisme et la démocratie, y est toléré au nom du Front uni. Dans la foulée de la capitulation du Japon (14 août 1945), le Parti intensifie son message contre la dictature du GMD. La comédie que représente le gouvernement de coalition bat son plein et chaque camp veut persuader les indécis que sa démocratie est la

³³⁰ Park, 2002, 181-183.

³³¹ Wang Di, 2018, 97.

³³² *Ibid.*, 147.

³³³ Les bandits locaux restent un problème pour l'économie agricole. « Economic and financial problems », décembre 1942, *in* Schram, vol. VIII, 784-785.

³³⁴ *Ibid.*, 43-44.

³³⁵ Schram mentionne (vol. VI, 636, note 171) que, dans les *Selected Works*, une référence au cheval de Troie a été ajoutée au texte de 1937.

³³⁶ « Chinese Communist Party Central Committee directive on work in the cities », 5 juin 1944, *in* Schram, vol. VIII.

³³⁷ Wang Di, 2018, 46.

³³⁸ *Ibid.*, 102-104.

³³⁹ *Ibid.*, 169-170.

meilleure. Beaucoup des acteurs de ce « moment politique de la guerre » (Chevrier) y croient. Fin novembre, Szeto Mei-tong écrit à nouveau à Mao, qui lui répond fin décembre en prônant le modèle du PCC³⁴⁰.

Avec le déclenchement de la guerre civile, Mao ne construit plus de raisonnement sur la marge que représentent les bandits. Le terme n'est plus qu'un qualificatif dépréciatif pour désigner le camp adverse. Le roman *Au bord de l'eau* continue d'être une source d'enseignement, mais afin de mettre en exergue la persévérance et la répression sans état d'âme contre ceux qui résistent. Les trois attaques de Song Jiang contre le village de la famille Zhu incitent à poursuivre l'engagement militaire même face à l'adversité³⁴¹. D'autant plus que Wu Song 武松, qui face à un tigre sauvage a choisi de le terrasser³⁴², montre la voie de la violence conquérante. Localement, Mao invoque les fraternités jurées à l'encontre de « l'idéologie de la porte fermée » (*guanmen zhuyi*, 關門主義) pour affaiblir les poches de résistance et préparer la prise de contrôle d'un territoire. La Bande verte est ainsi intensément démarchée à Shanghai. Les communistes cherchent à « infiltrer » (*daru*, 打入) le tissu social en lien avec cette nébuleuse³⁴³. Mais en même temps, il ostracise les mouvements religieux, comme la Yiguandao 一貫道 dans l'Anhui et au Henan, qui sont considérés comme des sociétés secrètes créées par les nationalistes³⁴⁴.

Au nom du nouveau régime qui semble à portée de main, les communistes éliminent les marges sociales dans les territoires qu'ils dominent. Le 4 janvier 1949 dans la Chine du Nord contrôlée par le PCC, les « rassemblements jurés » (*huimen*, 會門) et « sectaires » (*daomen*, 道門) sont interdits dans un même mouvement, en tant qu'organisations féodales, superstitieuses et instruments des contre-révolutionnaires³⁴⁵. Comme énoncé au printemps 1930, dans la lignée du VI^e congrès de l'été 1928, les chefs sont ciblés du fait de leur statut d'autorité, alors que leurs hommes sont considérés comme leurs victimes. Les premiers peuvent toutefois échapper à l'hallali à condition qu'ils se rendent et se repentent. Il est proposé aux seconds de renoncer à leur affiliation pour éviter toute poursuite, et une récompense pour toute dénonciation. En février, les communistes infiltrèrent les fraternités jurées du Sichuan pour préparer le terrain³⁴⁶.

Après la fondation de la République populaire de Chine (1^{er} octobre 1949), il faut encore de longs mois de « lutte contre les bandits » (*jiao fei douzheng*, 剿匪鬥爭) pour venir à bout des « bandits politiques » (*zhengzhi tufei*, 政治土匪), des régiments perdus et des poches de résistance, notamment dans le Sud et le Sud-Ouest. Le ralliement de chefs Gelaohui est donc toujours nécessaire. En revanche, les jusqu'au-boutistes sont massacrés au gré de l'assujettissement territorial. L'armée traque alors les bandits avec l'aide de la population. Début 1950, plus les zones sont pacifiées, plus les derniers opposants et le reliquat de l'armée nationaliste sont qualifiés de « bandits locaux émeutiers » (*tufei baoluan*, 土匪暴亂). Cette répression à la fin de la guerre civile est rapidement suivie par un reformatage de la société rurale dans le cadre de la « réforme agraire ». Les mœurs et les structures sociales sont éradiquées, et avec elles les élites traditionnelles. Chaque village doit fournir son lot d'ennemis du peuple. Les fraternités jurées commencent à être considérées comme des « sociétés secrètes réactionnaires » (*fandong huidaomen*, 反動會道門). Le terme « bandit » (*tufei*) devient synonyme de vestige nuisible à éradiquer³⁴⁷. Ce stigmate embrasse toute forme de résistance, y compris les paysans qui cherchent à résister à la mise en place de taxes sur les céréales³⁴⁸.

Parallèlement, la « campagne pour éliminer les contre-révolutionnaires » (*zhenya fan geming*, 鎮壓反革命 ou *zhenfan* 鎮反) est lancée. Ceux qui ont recours aux « sociétés secrètes féodales » (*fengjian huidaomen*, 封建會

³⁴⁰ « Letter to Situ Meitang », 28 décembre 1945, in Schram, vol. IX, 199.

³⁴¹ « Chairman Mao's talk to the editorial staff of Jinsui Daily », 2 avril 1948, in Schram, vol. X, 277.

³⁴² « On the people's democratic dictatorship: in commemoration of the Twenty-Eighth Anniversary of the Chinese Communist Party », 30 juin 1949, in Schram, vol. X, 696.

³⁴³ You Guoli, 2006, 168.

³⁴⁴ « Regarding the orientation of Labor Union Work », 11 août 1949, Schram, vol. X, 739.

³⁴⁵ Palmer, 2008, 37.

³⁴⁶ You Guoli, 2006, 168.

³⁴⁷ Xu et Billingsley, 2013b, 139.

³⁴⁸ *Ibid.*, 144.

道門) sont passibles d'une condamnation à mort ou de la prison à perpétuité³⁴⁹. Fin 1950-début 1951, la chasse aux contre-révolutionnaires et à leurs « complices » s'intensifie. Pour Mao, la répression doit être à la hauteur de l'enjeu. Il « faut tuer tous ceux qui doivent être tués » (*ying sha zhe, jun sha zhi*, 兇殺者, 均殺之), notamment les chefs bandits et les bandits d'habitude, afin de bâtir le pays³⁵⁰. La mécanique se généralise en août avec le « mouvement des trois anti » (*sanfan yundong*, 三反運動), contre la bureaucratie, contre la corruption et contre la prévarication. Le monde urbain est rattrapé en 1952 par le « mouvement des cinq anti » (*wufan yundong*, 五反運動). À cette violence soutenue par le maillage communiste s'ajuste la prise de contrôle des circuits économiques. Tous les niveaux de commandement sont contrôlés. Les sociétés secrètes/gangsters qui contrôlent la prostitution, les jeux d'argent, les fumeries d'opium, les rackets... sont emportées par la tourmente. La lutte pour la suppression des bandits s'achève entre 1952 et 1953, selon les régions. Pour la seule province du Guangxi, il est estimé que plus de 500 000 « bandits » ont été exterminés³⁵¹.

Les leaders Gelaohui qui ont rallié tôt le PCC ou les chefs des « bandits politiques » qui ont choisi de se rendre à temps bénéficient d'une « incorporation » (*zhaoan*, 招安). Ils trouvent à terme un débouché, souvent à des échelons locaux, voire au sein de la nationale et prestigieuse Conférence consultative politique du peuple chinois – CCPPC (*Zhongguo renmin zhengzhi xieshang huiyi*, 中國人民政治協商會議 – *zhengxie*, 政政)³⁵², qui fait fonction de chambre constituante en 1949, puis qui est transformée en institution œcuménique d'un Front uni politiquement dévitalisée. L'exemple le plus parlant est celui de Zhang Lan, activiste sichuanais et chef Gelaohui, fondateur de la Ligue démocratique de Chine³⁵³, un des « huit partis démocratiques » (*ba ge minzhudang*, 八個民主黨). Il devient l'un des vice-présidents du gouvernement populaire central, de l'Assemblée nationale populaire et de la CCPPC.

En 1954, une législation pénale cible spécifiquement les *liumang*, en les associant encore à une absence de travail honnête. Le texte est affiné en 1957, pour perdre toute référence au non-emploi³⁵⁴. La notion sort ainsi de la rubrique politique du lumpenprolétariat pour rejoindre celle de la criminalité de droit commun.

CONCLUSION

L'insertion des épisodes des Jinggangshan et du Nord Shaanxi dans l'histoire des déclarations de Mao sur les bandits et les sociétés secrètes, couplée à celle des évolutions du regard communiste sur les marges de la société, permet de repenser cette question. La mise en série des travaux désormais nombreux et précis dont nous disposons a pour première conséquence de rendre caduques les inférences, un peu datées, qui avaient visé à pallier le manque de documentation alors accessible. Ces résultats invalident toute considération qui tendrait à établir une quelconque appétence de Mao pour la marginalité sociale violente. Il en va de même d'une supposée inclinaison communiste envers cette nébuleuse au nom de son prétendu caractère révolutionnaire primitif.

Ces considérations n'ont reposé que sur une confusion entre la trajectoire intellectuelle des révolutionnaires nationalistes d'avant 1911 et celle des communistes à compter des années 1920. Les premiers ont relu les mythes et les légendes des fraternités jurées à partir de leur invention d'une haute tradition nationale porteuse de la souveraineté du peuple chinois contre un pouvoir dynastique étranger³⁵⁵. Les seconds ont dû se résigner à s'intéresser à cette frange de la société, suspecte au regard de la *doxa* communiste, en raison de l'impossibilité de trouver un peuple révolutionnaire et d'un manque d'ancrages prolétaires en zone urbaine. Ces deux histoires sont avant tout politiques. Elles se mêlent ensuite dans l'enchaînement des troubles qui

³⁴⁹ Palmer, 2008, 37-38.

³⁵⁰ Xu et Billingsley, 2013b, 165, note 37.

³⁵¹ *Ibid.*, 150.

³⁵² *Ibid.*, 2013b, 159.

³⁵³ Wang Di, 2018, 169-170 et 221-222, note 9.

³⁵⁴ Tanner, 2000, 11

³⁵⁵ Jourda, 2019b.

ponctuent la décennie de Nankin, puis la guerre contre le Japon et enfin la guerre civile, mais ne se confondent pas. Toute perception de la question à partir des simples données factuelles qui se focaliserait sur telle ou telle collusion ne serait qu'un biais heuristique. Le pragmatisme des acteurs n'est qu'une réponse aux contraintes rencontrées, et non pas le moteur de leur action. La corruption et les compromissions individuelles et/ou collectives qui en découlent ne sont que les conséquences des dynamiques heurtées mises en place dans ce cadre, et non leur cause.

Les Jinggangshan et le Nord Shaanxi représentent les deux extrémités du tunnel rural dans lequel s'engage et s'enlise Mao entre 1927 et 1936. Rétrospectivement, ils forment un temps suspendu entre les deux Fronts unis voulus par Moscou. Les Jinggangshan font figure de refuge pour échapper au premier conflit ouvert entre le GMD et le PCC. L'appel aux Gelaohui constitue les prémices d'un retour à leur conflit larvé. Ces deux moments délimitent celui des balbutiements saccadés de la maoïsation de Mao. Elle se construit autour de son autonomisation dans l'ombre puis dans les interstices du dogme imposé par la Russie. Cette autonomisation prend forme *via* sa capacité à assumer le temps long du localisme, contre l'illusoire immédiateté de la guerre civile ou de la résistance contre l'envahisseur appliquée à tout le pays. La ruralisation forcée de ce localisme n'en est que l'accident. Elle a néanmoins été autorisée par l'IC *via* le boukharinisme, que Mao a fait sien dès 1925-1926.

Mao n'était pas plus enclin à s'intéresser aux marges de la société que les autres membres du PCC. Ils ont toujours considéré que ce monde, qu'ils dénigraient car il représentait à leurs yeux un lumpenprolétariat superstitieux, arriéré et féodal, devait disparaître avec l'avènement du communisme. En cela, l'anéantissement programmé des « bandits » ne diffère pas du sort réservé aux autres « allogènes » (intellectuels, entrepreneurs, etc.). Les autonomies d'action reconnues sous condition au fil des luttes devaient se fondre dans la capacité de lutte normalisée des acteurs du maoïsme. Le monde des sociétés secrètes et des brigands n'est devenu un sujet que lorsque les membres du Parti ont dépassé leur utopisme marxiste des premiers temps, quand ils ont arrêté de croire qu'ils allaient pouvoir profiter du chaos que ces marges-généraient afin de mener par procuration leur révolution, quand ils ont admis, après des échecs successifs, qu'il était nécessaire de s'appuyer sur le seul « social » dont ils pouvaient disposer au moment où la militarisation et la territorialisation mirent leur mouvement à nu.

Dans ces circonstances limites, Mao innove au quotidien pour résoudre les contraintes que soulève cette quête d'alliances alors qu'il est dans une position de faiblesse et loin des bases urbaines. En revanche, il n'invente pas la ligne de conduite. Le processus consiste constamment à rechercher un appariement pour renforcer le Parti, en fragmentant et en formatant les émanations de cette nébuleuse. Outre le fait de déterminer s'il faut infiltrer les entités ciblées par le bas ou par le haut, qui relève de la contingence, l'unique objectif est sa restructuration. L'engrenage consiste à politiser ce social pour recalibrer son habitus et son référentiel afin qu'il puisse se fondre dans l'organisation militaire, l'éthique révolutionnaire et l'horizon hégémonique du PCC. Le tout est de parvenir à l'approcher suffisamment pour l'activer politiquement puis le dévitaliser dans la foulée. De la sorte, cette altérité transformée pour la cause en protagoniste du mouvement révolutionnaire se retrouve dans l'incapacité de se transformer en acteur politique autonome, potentiellement concurrent, alors que souvent il domine sur le plan numérique.

Dans cette configuration, les Jinggangshan ne sont qu'un Front uni maquisard agencé par Mao en dehors de tout cadre de Front uni venu d'en haut. Son localisme pragmatique et patient déclenche dès lors l'ire du comité central au nom de la ligne révolutionnaire de l'IC. Sans cesse ballotté entre des injonctions contradictoires, il peaufine comme il le peut sa pratique du terrain sans être en mesure d'en faire un système d'action. Ce Front uni maquisard n'est pas le Front uni visant la dimension nationale (*guo*). C'est l'expression même de la stratégie d'hégémonie qui devient, avec l'activisme, le pilier de l'action maoïste. Mao ouvre ainsi une brèche non théorisée qui fait du Front uni non plus un carcan ponctuel imposé par l'extérieur, mais une notion pérenne qui transcende n'importe quel type d'alliances ponctuelles, à la condition qu'il puisse en garder le contrôle.

Le Nord Shaanxi est encore le lieu d'un Front uni de niche, mais la guerre, l'autonomie territoriale du Parti et la mainmise de Mao sur le pouvoir lui permettent d'en faire un instrument politique dans l'espace urbain sans perdre son indépendance et en préparant le Front anti-GMD qui finira par l'emporter en 1949.

Finalement, la relation du PCC, de Mao et du maoïsme avec les chefs du banditisme organisé et, plus généralement, des fraternités jurées, devenue centrale (quand le mouvement devint marginal) avant de reculer quand le pouvoir maoïste sortit de ses enclaves, est tout sauf un épiphénomène. Loin d'être la trace d'un temps révolu, dont elle préserverait le caractère révolutionnaire et populaire en dépit de conditions non conformes au projet communiste, cette relation montre comment se sont construites les techniques d'action maoïstes, forgées et éprouvées sur le terrain. À travers leur normalisation, ces techniques sont devenues indépendantes des corps sociaux et des espaces auxquels elles sont appliquées : la présente recherche corrobore cette idée formulée par Yves Chevrier.

Cette perspective autorise à voir dans une remarque de Mao à Kang Sheng 康生 (1898-1975) en 1964, à la veille de la Révolution culturelle, concernant son diplôme obtenu à l'« université des vertes forêts » (*lùlin daxue*, 綠林大學)³⁵⁶, non pas un quelconque romantisme pro-bandits, mais l'éloge du dépassement des aléas de l'action grâce à la maîtrise de la technique des luttes.

Concernant la période postrévolutionnaire de la Chine populaire, la présente recherche offre un prisme ouvrant une possible relecture de la place des Triades dans le cadre de la rétrocession de Hong Kong sous Deng Xiaoping 鄧小平 (1904-1997) et Jiang Zemin 江澤民 (1926-2022), puis dans celui de l'intégration de cette marche de l'Empire à la grande Chine de Xi Jinping 習近平 (1953). Le sujet est aussi peu approfondi qu'il retient factuellement et régulièrement l'attention. Il reste à déconstruire, au gré de la découverte des mécanismes qui le sous-tendent et à travers l'emploi d'un référentiel conceptuel issu de l'histoire longue des relations du PCC avec les marges sociales.

L'AUTEUR

Docteur en science politique (EHESS), Emmanuel Jourda est chercheur associé au Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine (EHESS).

ABOUT THE AUTHOR

Emmanuel Jourda holds a PhD in political science from EHESS. He is associate researcher at the Centre for Modern and Contemporary Chinese Studies (EHESS).

REFERENCES

- ANDRIEU, Jacques (2007) « L'université des vertes forêts et la philosophie des armes : Mao à l'épreuve du second front uni (1937-1945) », *Études chinoises*, n° 26, pp. 21-81.
- AVERILL, Stephen C. (2006) *Revolution in the Highlands: China's Jinggangshan Base Area* (Plymouth: Rowman & Littlefield Publishers).
- BIANCO, Lucien (2001) *Peasants without the Party: Grass-Roots Movements in Twentieth-Century China* (London/New York: Routledge).
- BILLINGSLEY, Phil (1988) *Bandits in Republican China* (Stanford: Stanford University Press).
- BOURDIN, Jean-Claude (2013) « Marx et le lumpenprolétariat », *Actuel Marx*, n° 54, pp. 39-55.
- CARLINO, Fabrizio (2011) « Autonomisation de la catégorie de Lumpenproletariat et pratique de la violence », *Cahiers du GRM*, n° 2, URL : <https://journals.openedition.org/grm/245> (consulté le 16/08/2023).

³⁵⁶ Roux, 2009, 277.

- CHESNEAUX, Jean, DAVIS, Feiling et NGUYEN, Nguyet Ho (dir.) (1970) *Mouvements populaires et sociétés secrètes en Chine aux XIX^e et XX^e siècles* (Paris : François Maspero).
- CHESNEAUX, Jean (dir.) (1972) *Popular Movements and Secret Societies in China, 1840-1950* (Stanford: Stanford University Press).
- CHEVRIER, Yves (1993) *Mao et la révolution chinoise* (Florence : Casterman Giunti).
- (2022) *L'Empire terrestre. Histoire du politique en Chine aux XX^e et XXI^e siècles. I. La démocratie naufragée (1895-1976)* (Paris : Seuil).
- CH'Û T'UNG-TSU (Qu Dongzu 瞿同祖) (1961) *Law and Society in Traditional China* (Paris/La Haye : Mouton & Co).
- DAVIS, Fei-Ling (1971) *Primitive Revolutionaries of China: A Study of Secret Societies of the Late Nineteenth Century* (Honolulu: The University Press of Hawaii).
- ESHERICK, Joseph W. (2022) *Accidental Holy Land: The Communist Revolution in Northwest China* (Oakland: University of California Press).
- FAVRE, Benoît (1930) « La guerre civile en Chine et le développement du communisme », *Journal des débats politiques et littéraires*, 21 septembre, p. 3.
- (1931) « Les révolutions chinoises et les sociétés secrètes », *La Revue de Paris*, septembre, pp. 679-697.
- (1932) « Le banditisme en Mandchourie. Les Hong hou tse “barbes rouges” », *Journal des débats politiques et littéraires*, 17 août, pp. 1-2.
- HOBBSAWM, Eric J. (2008 [1972]) *Les Bandits*, édition revue et augmentée (Paris : La Découverte).
- (2012 [1967]) *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, édition revue et augmentée (Paris : Fayard).
- HOLM, David (1992) « The strange case of Liu Zhidan », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, n° 27, pp. 77-96.
- HUARD, Raymond (1988) « Marx et Engels devant la marginalité : la découverte du lumpenproletariat », *Romantisme*, n° 59, pp. 5-17.
- JOURDA, Emmanuel (2019a) « Le Parti communiste chinois, le Front uni et les triades : patriotisme, business et crime organisé », *Sociétés politiques comparées*, n° 47, URL : https://fasopo.org/sites/default/files/varia3_n47.pdf (consulté le 17/08/2023).
- (2019b) « Inventions et récupérations du mythe politique des sociétés secrètes, de la révolution de 1911 à Hong Kong 2020 », *Études chinoises*, vol. 38, n° 1-2, pp. 97-167.
- (à paraître) « The United Front, the magic weapon of metamorphoses in the CCP ».
- MARTIN, Brian G. (1991) « The origins of the Green Gang and its rise in Shanghai, 1850-1920 », *East Asian History*, n° 2, pp. 67-86.
- MICHELUTTI, Lucia et PICHERIT, David (2021) « Le bandit et ses mythes », *Terrain*, n° 74, pp. 5-21.
- PALMER, David A. (2008) « Les mutations du discours sur les sectes en Chine moderne. Orthodoxie impériale, idéologie révolutionnaire, catégories sociologiques », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 144, pp. 31-50.
- PARK, Sang-Soo (2002) *La révolution chinoise et les sociétés secrètes : l'exemple des Shaan-Gan-Ning et du Nord Jiangsu (années 1930-1940)*, Thèse de doctorat (Paris : EHESS).
- PAULES, Xavier (2019) *La République de Chine. Histoire générale de la Chine (1912-1949)* (Paris : Les belles lettres).
- ROUX, Alain (1998) *La Chine au XX^e siècle* (Paris : Sedes).
- (2009) *Le Singe et le Tigre. Mao, un destin chinois* (Paris : Larousse).
- SCHRAM, Stuart R. (1966) « Mao Tse-tung and secret societies », *The China Quarterly*, n° 27, pp. 1-13.
- (1972) *Mao Tse-tung* (Paris : Armand Colin).
- (dir.) (1992) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume I. The Pre-Marxist Period, 1912-1920* (East Gate Book).
- (dir.) (1994) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume II. National Revolution and Social Revolution, December 1920-June 1927* (East Gate Book).
- (dir.) (1995) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume III. From the Jinggangshan to the Establishment of the Jiangxi Soviets, July 1927-December 1930* (East Gate Book).
- (dir.) (1997) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume IV. The Rise and Fall of the Chinese Soviet Republic, 1931-1934* (East Gate Book).

- (dir.) (1999) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume V. Toward the Second United Front, January 1935-July 1937* (East Gate Book).
- (dir.) (2004) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume VI. The New Stage, August 1937-1938* (East Gate Book).
- (dir.) (2005) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume VII. New Democracy, 1939-1941* (East Gate Book).
- SCHRAM Stuart R. et CHEEK Timothy (dir.) (2015) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume VIII. From Rectification to Coalition Government, 1942-July 1945* (East Gate Book).
- SCHRAM Stuart R. et MACFARQUHAR Roderick (chief eds), FEWSMITH Joseph et HEARST Nancy (eds) (2023a) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume IX. From the Japanese Surrender through the CPC's Strategic Defense in the Civil War, August 1945-June 1947* (London: Routledge).
- (2023b) *Mao's Road to Power: Revolutionary Writings, 1912-1949. Volume X. From the CPC's Strategic Offensive to the Establishment of the People's Republic of China, July 1947- October 1949* (London: Routledge).
- SERFASS, David (2017) *Le gouvernement collaborateur de Wang Jingwei : aspects de l'État d'occupation durant la guerre sino-japonaise, 1940-1945*, Thèse de doctorat (Paris : EHESS).
- SMEDLEY, Agnes (1972 [1956]) *The Great Road: The Life and Times of Chu Teh* (New York/London: Modern Reader).
- SNOW, Edgard (1938) *Red Star over China* (New York: Random House).
- T'AO, Ch'eng-chang (TENG Ssu-yü trad.) (1981) « The evolution of China's secret sects and societies (*Tao Chengzhang: jiaohui yuanliu kao* 陶成章: 教會源流考) », *Renditions*, Spring 1981, pp. 80-102.
- TAI Hsuan-chih (1985) *The Red Spears, 1916-1949* (Ann Arbor: The University of Michigan).
- TANNER, Harold M. (2000) « The offense of hooliganism and the moral dimension of China's pursuit of modernity, 1979-1996 », *Twentieth-Century China*, vol. 26, n° 1, pp. 1-40.
- VIDAL, Christine (2008) « D'un régime à l'autre : les intellectuels ralliés au pouvoir communiste, 1948-1952 », *Études chinoises*, n° 27, pp. 41-86.
- VOYRON, Général (1904) *Rapport sur l'expédition de Chine, 1900-1901* (Paris : Henri Charles-Lavauzelle).
- WANG, Di (2018) *Violence and Order on the Chengdu Plain: The Story of a Secret Brotherhood in Rural China, 1939-1949* (Stanford: Stanford University Press).
- WILL, Pierre-Étienne (2007) « Ingénieurs, philanthropes et seigneurs de la guerre dans la Chine républicaine (1911-1935) », Cours au Collège de France, 17 janvier.
- WORSLEY, Peter (2014) « Frantz Fanon et le lumpenprolétariat », *Actuel Marx*, n° 55, pp. 73-98.
- WU, Helena Yuen Wai, (2012) « A journey across rivers and lakes: a look at the Jianghu in Chinese culture and literature », *Journal of Theory of Literature and Comparative Literature*, n° 7, pp. 58-71.
- XU, Youwei et BILLINGSLEY, Philip (2013a) « Liu Zhidan and his "bro's in the 'hood": bandits and Communists in the Shaanbei Badlands », *St. Andrew's University Human Sciences Review* 人間科学, n° 44, pp. 147-192.
- (2013b) « "Listen to what the bandits have to say": voices from the post-"liberation" suppression campaign in Guangxi », *St. Andrew's University Human Sciences Review* 國際文化論集, n° 47, pp. 139-169.
- (2018) « Heroes, martyrs, and villains in 1930s Shaanbei », *Modern China*, vol. 44, n° 3, pp. 243-284.
- YOU, Guoli 游国立 (2006) *Zhongguo gongchandang yinbi zhanxian yanjiu* 中国共产党隐蔽战线研究 (*Étude sur le Front caché du Parti communiste chinois*) (Pékin: Zhonggongdang shi chubanshe).